OutreMonde

La croisée de tous les chemins...

Dans ce numéro :

Ne pas déranger
Texte de Michaël Rochoy
Illustration de Estelle Valls de Gomis

La belle et le chaos
Texte de Henri Bè
Illustration de Guillaume Tiret

ForgeSonges
Article de l'équipe de ForgeSonges

Le pigeon
Texte de Yves-Daniel Crouzet
Illustration de Annick D.C.

Père et fils
Texte de Philippe Déniel
Illustration de Tony Patrick Szabo

Nathalie Henneberg
Dossier de Didier Reboussin, Noé Gaillard et Cyril Carau

Morr-an
Texte de E-Traym
Illustration de Grem

Le casting
Texte de Sophie Dabat
Illustration de Alda

Un entretien avec Laurent Girardon
Dirigé par Cyril Carau

Nanobots
Texte de Nicolas Villain
Illustration de Cyril Carau

Univers 3 - Mai 2009

Édito

L'absurde ! La folie ! Le désenchantement du monde ! Le triomphe du non-sens ! On rit, on frôle l'ironie et parfois on s'aventure sur des chemins encore inexplorés. La mort est une réponse comme une autre aux questions que l'on se pose ; tout est possible… Les protagonistes des nouvelles de cet Univers, le huitième, se risquent sur ces voies.

Ne pas déranger de Michaël Rochoy relate les péripéties de plus en plus bizarres d'un VRP.

Tandis que *La belle et le chaos* de Henri Bè nous fait découvrir un monde post-apocalyptique où s'incarne l'étrangeté.

Avec *Le pigeon* de Yves-Daniel Crouzet, on prendra conscience que nos obsessions et facéties ne sont pas toujours bonnes conseillères.

Père et fils de Philippe Deniel revisite le mythe d'Œdipe, à moins qu'il n'en conte la véritable histoire.

Avec *Morr-an* et cette ironie mordante qui le caractérise, E-Traym fait un pied-de-nez à Platon : « Philosopher, c'est apprendre à mourir ! »

Quant au *casting* de Sophie Dabat, il nous entraîne dans les coulisses d'une recrutement pas comme les autres.

Enfin, Nicolas Villain déroule la trame de sa nouvelle *Nanobots*, à la surface de la peau.

Chacun des textes est accompagné d'une illustration née des pinceaux des artistes d'OutreMonde : Estelle Valls de Gomis, Guillaume Tiret, Annick DC, Tony Patrick Szabo, Grem, Alda et votre serviteur.

L'équipe de ForgeSonges nous livrera quelques clés sur le monde du jeu de rôle.

Laurent Girardon nous parlera du magazine *pulp Black Mamba*, ainsi que du travail de scénariste de bande dessinée…

Mais surtout nous sommes très fiers et heureux de proposer un dossier consacré à l'auteure Nathalie Henneberg, sans aucun doute l'écrivain francophone la plus importante de la littérature imaginaire du XXème siècle. Didier Reboussin nous livrera des souvenirs d'un fan, lui qui l'a connue et fréquentée dans les années 70, et Noé Gaillard nous propose un entretien inédit datant de 1976.

Bonne lecture…

Cyril Carau pour toute l'équipe d'OutreMonde

L'illustration de couverture, *un concentré d'imaginaire*, est signée Élie Darco.

Sommaire

Ne pas déranger 4
Texte de Michaël Rochoy
Illustration de Estelle Valls de Gomis

La belle et le chaos 11
Texte de Henri Bè
Illustration de Guillaume Tiret

ForgeSonges 21
Article de l'équipe de ForgeSonges

Le pigeon 27
Texte de Yves-Daniel Crouzet
Illustration de Annick D.C.

Père et fils 36
Texte de Philippe Déniel
Illustration de Tony Patrick Szabo

Nathalie Henneberg 46
Dossier de Didier Reboussin,
Noé Gaillard et Cyril Carau

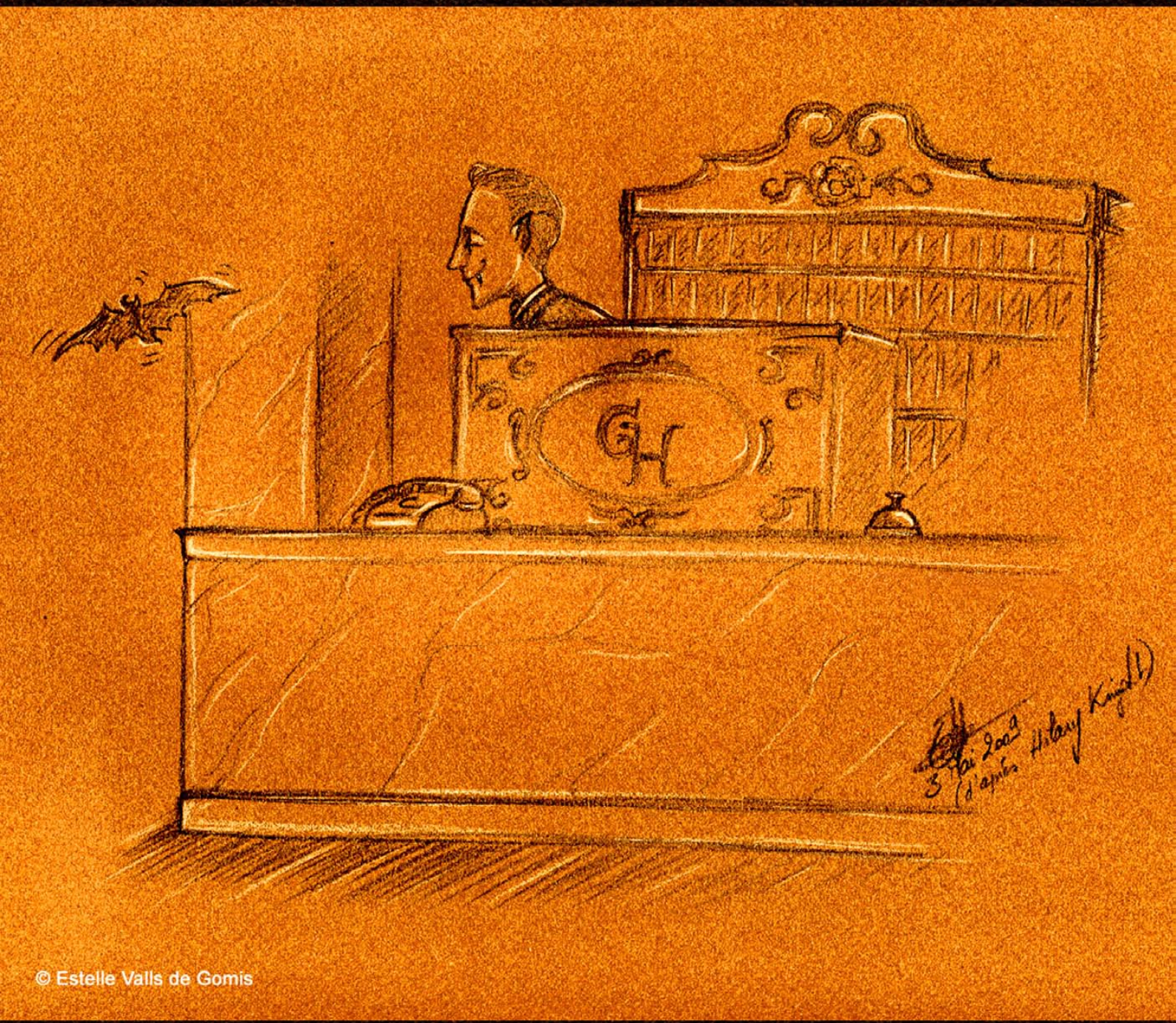
Morr-an 56
Texte de E-Traym
Illustration de Grem

Le casting 62
Texte de Sophie Dabat
Illustration de Alda

Un entretien avec Laurent Girardon 70
Dirigé par Cyril Carau

Nanobots 76
Texte de Nicolas Villain
Illustration de Cyril Carau

Ne pas déranger



© Estelle Valls de Gomis

Texte : Michaël Rochoy
Illustration : Estelle Valls de Gomis

Ne pas déranger (Don't disturb)

Michaël Rochoy

À Mathilde toujours,
Qui sait me donner envie de m'amuser.

« If that guy has any way of making a mistake, he will » (Edward Murphy)

L'Univers, dans sa toute puissante globalité, est ainsi programmé de telle manière que notre vie se doit d'être marquée par une situation critique et totalement irrationnelle. Edward Murphy lui-même n'aurait pas démenti cette assertion que je me fis au réveil, en découvrant le cadavre ensanglanté de la femme de chambre gisant dans ma salle de bain.

Visiblement, quelque chose s'était mal passé entre hier soir et ce matin… J'avais probablement « vodkifié » mes neurones jusqu'à leur extrême limite car ils avaient beau chercher là-haut, ils ne trouvaient rien qui puisse vraiment m'aider. J'avais eu une chambre dans cet hôtel quatre étoiles hier soir vers 20h — soit une moyenne tout à fait honorable de cinq étoiles par heure. Je me rappelais avoir pris le matin même la direction de Turin pour assister au trente-et-unième congrès des Chercheurs d'œufs de Transylvanie, où devaient se rejoindre les pontes de la ponte, quand la roue avant-gauche de ma Citroën avait décidé de crever. Je ne lui en avais pas voulu outre-mesure car je comprenais bien l'inconvenance de sa situation : moi-même, si on me faisait rouler des heures durant pour finalement toujours me laisser attaché à la voiture, je me sentirais très malheureux. Je m'étais donc résolu à laisser tomber, bon gré, mal gré, le congrès, pour offrir une oraison funéraire digne de ce nom à ma fidèle amie-accompagnatrice (je n'eus rien à regretter pour le congrès car j'appris par la suite que les Turinois avaient la fâcheuse manie de parler italien, langue à laquelle je n'entendais pas un mot.) Les derniers compliments murmurés, les derniers « tu étais tout pour moi », les dernières larmes versées et minutes de silence écoutées, je pris la route en direction de l'hôtel le plus proche (dix kilomètres), poussant devant moi pour leur faire visiter du pays, mes quatre roues restantes (les trois encore intactes et la roue de secours que, troublé par l'émotion, je ne pensai pas à utiliser pour remplacer la défunte).

Trois heures plus tard, lorsque j'arrivai à l'hôtel, le réceptionniste me demanda de patienter dans le hall le temps de contacter le directeur pour savoir si oui ou non les roues avaient le droit de loger ici. Huit secrétaires, trois standards, deux incompétences et un sms plus tard, le directeur répondit qu'il n'aimait pas être dérangé pendant ses vacances et que « rou, br1 é blon doive etr loG à mem enseign ». Le standardiste parut fort satisfait et une ombre noire passa sur son visage livide tandis qu'il se léchait les lèvres du bout de sa langue effilée. Il s'apprêta à s'occuper de ma requête de chambre, au grand bonheur de mon estomac et de moi-même, mais lorsqu'il relut la charte de l'hôtel, un indiscutable problème lui sauta aux yeux (rouges)…

Leurs vaccinations n'étaient pas à jour.

Je dus donc attendre tout l'après-midi pour que vienne un éminent pneumauxlogue. Son discours fut bref et incisif : j'étais un propriétaire indigne et égoïste qui lui rappelait le temps des négriers. Bref et incisif donc. La consultation finie et mon livret A clôturé, je revins auprès du réceptionniste pour prendre une chambre et mettre enfin un terme à ce pénible éveil qui n'avait que trop duré.

Malheureusement, l'hôtel affichait complet… En effet, pendant la séance de vaccination étaient arrivés les membres d'une délégation venus assister au quatorzième congrès des Décorateurs de Vampires de Pâques, ce qui n'était vraiment pas de veine (si je puis dire.) Il ne restait plus que la chambre nuptiale et je me résolus à la prendre, m'apprêtant à laisser sur le comptoir les économies

de ces huit précédentes années.

La chambre nuptiale était un modèle en matière de chambre nuptiale. C'est-à-dire que si j'étais marié, fiancé, si j'avais une petite amie, ou si j'avais ce qu'on pourrait appeler une conquête, voire même un début de chance de conquête potentielle – bref si une fille daignait s'intéresser à moi en tant qu'autre chose qu'un simple sujet de plaisanterie – il était évident que c'est dans cette chambre qu'elle aurait aimé être amenée. Le confort à disposition était si impressionnant que je finis par trouver scandaleuses les 12 024 nuits qui avaient précédées celle-ci. Les stores se tournaient et se retournaient grâce à une télécommande à étui interchangeable qui permettait également de choisir sur le plasma l'une des 314 chaînes disponibles — soit seulement 0,026 chaîne disponible par nuit ayant précédée celle-ci. Après avoir installé mes supporteurs devant Quatre roues pour deux, j'aperçus un minibar qui contenait quelques bouteilles d'eau à 8 € les 50 cl (0,16 € le cl.) Ce prix était totalement exorbitant : je décidai de ne pas toucher à l'eau de la soirée.

Qu'avais-je fait ensuite ? Avais-je quitté la chambre ? Avais-je fait des choses répréhensibles sous les effets néfastes de l'alcool, comme demander à la réception qu'on me monte huit douzaines de croix chrétiennes — et si non, que diable faisaient-elles dans ma chambre ? Je ne me souvenais d'aucun de mes gestes après avoir refermé le minibar. Et le lendemain, la femme de chambre était étendue sur le dos, dans ma salle de bain, le sang dégoulinant de son cou fin et, encore récemment, gracieux.

Si quelque chose a le don de me gâcher une cuite, c'est bien les cadavres qui m'empêchent de me brosser les dents.

J'hésitai quelques instants puis décidai qu'il faudrait me débarrasser du corps. Bien sûr, peut-être qu'à ma place vous auriez appelé la police. Je sais que ça aurait été d'une logique imparable et parfaitement cinématographique : découverte du cadavre, appel de la police, enquête, faux indices, réflexion, dénouement, générique, villa pour le producteur. Mais, primo, vous ne connaissez pas la réputation d'acharné du lieutenant du commissariat local, et secundo, vous n'avez pas (sauf perturbation particulière) un minibar rempli de croix chrétiennes.

Je m'assurai que la porte de ma chambre était bien fermée, retournai l'écriteau « Don't disturb » (sachant que de toute façon, la femme de chambre était déjà en train de me déranger) puis commençai ma petite entreprise.

Cacher un meurtre violent n'est pas chose facile, qu'on se le dise. Tout d'abord il y a les sentiments, la peine pour la femme de chambre — pour la femme d'abord, pour la chambre ensuite, pour la peine enfin. Puis il y a le côté pratique : comment faire disparaître le corps ? Lorsque je composai le 0 pour qu'on me monte un feu ou un océan dans ma chambre, le réceptionniste ne se montra pas aussi coopératif que je l'avais imaginé. Je ne pouvais pas non plus décemment enterrer le corps, vu que j'étais au troisième étage (les voisins du deuxième n'auraient certainement pas compris ma démarche.) Donc si pour m'aider, je ne pouvais prendre ni l'eau, ni le feu, ni la terre, je prendrais l'air.

C'est ce que je fis : je pris l'air. J'empruntai l'escalier de secours vers le toit, tout en prenant l'air coupable. Bien que je ne le fusse pas, c'était le seul air qui me venait à l'esprit, avec la bande-originale de West Side Story. Tout en transportant le cadavre de ma femme de chambre sur les épaules en direction du toit – ce qui n'était pas très agréable – j'entonnais I feel pretty : j'avais donc totalement l'air coupable, mais je me dis à ce moment-là que si quelqu'un me voyait, il me trouverait trop coupable pour l'être réellement car en réalité, un vrai coupable prend toujours l'air innocent — tout du moins avant les trois dernières étapes (dénouement, générique, villa.) Après avoir vidé un minibar, je vous promets que cette réflexion a un sens.

Je grimpai péniblement les dernières marches vers le toit.

Une piscine ! Un individu saugrenu et dilapidateur avait décidé de construire une piscine sur le toit de l'hôtel. Je me trouvais nez-à-nez avec une cinquantaine de personnes de toutes nationalités qui me regardaient d'un air éberlué. J'avais l'impression d'être le seul client qui n'était pas au courant de l'existence de ce divertissement aqueux, onéreux et contre-indiquant formellement toute entreprise

visant à dissimuler un crime... Heureusement, un jeune Brésilien (le seul à se baigner en short de football) commença à rire de mon apparition. Puis tout le monde l'imita. Qu'on se le dise donc : montrer un meurtre à une foule est plus prudent que de ne le montrer qu'à une seule personne. Toutefois, il fallait reconnaître que j'étais face à une cinquantaine de personnes hilares qui, lorsque l'affaire serait connue, pourraient témoigner de m'avoir vu avec un cadavre sur le dos, enveloppé dans des serviettes (que je comptais voler de toute façon, mais là n'était pas vraiment le problème.) Ma situation n'était pas au mieux.

Pourtant, « on » (une entité maléfique et toute puissante) décida que ce n'était pas suffisant. « On » s'arrangea alors sournoisement pour placer sur le toit deux chiens dont la taille et les crocs auraient suffi à faire passer le hoquet à n'importe quel troupeau de buffles enragés, puis « on » ordonna aux deux Cerbères de me courir après. Je défis de mon cou les pieds de la femme de chambre et les remplaçai par les miens. En descendant les escaliers, j'entendais des exclamations venues de la piscine. Je crois bien que jamais le mot « assassin » n'avait été prononcé dans d'aussi nombreuses langues qu'à ce moment-là.

À peine avais-je réintégré ma chambre par la fenêtre que deux policiers se jetèrent sur moi. Alors qu'ils étaient assis sur mon dos et me retournaient avec fort peu de délicatesse l'épaule ensanglantée par mon récent port de cadavre, occupés à me passer les menottes dont ils déploraient l'absence de notice d'utilisation, les deux agents ne remarquèrent pas tout de suite l'entrée de quatre filets de bave suivis de deux chiens. Après un rapide test, les molosses se rendirent compte que les roues n'étaient pas autant à leur goût que les mollets humains ; et le temps que les uns étaient occupés avec les autres, je détalai.

Bien sûr, là encore, peut-être qu'à ma place, vous seriez restés pour vous expliquer ou tout au moins aider le mollet humain à résister face aux canines canines. Ça se discute, c'est certain, mais les croix dans le minibar et les roues sur le canapé n'allaient certainement pas plaider en ma faveur. Je descendis donc les marches quatre à quatre et me retrouvai dans le hall en moins de temps qu'il n'en faut pour dire « ma vie est foutue » (en bégayant – ma condition physique n'est quand même pas si exceptionnelle.) En voyant que je me dirigeais vers la sortie sans rendre ma clé de chambre et sans payer, le réceptionniste m'interpella. N'étant plus à ça près dans un casier judiciaire qui s'allongeait plus rapidement que le nez de Pinocchio, je poursuivis ma course effrénée. Du moins, je courus encore huit mètres, jusqu'au tourniquet que le type s'empressa de bloquer. Ma fuite n'était pas une franche réussite.

Le réceptionniste prit ses lunettes de soleil et quitta son bureau. C'est alors que je me rendis compte d'un fait pour le moins troublant : il n'avait pas d'ombre. Ce devait être fort gênant pour lire à la plage — quoique, vu son incroyable lividité, il ne devait pas y aller souvent ! En glissant maléfiquement vers moi, il me demanda quelle consistance avait mon sang. J'étais bien gêné car je ne savais pas quoi répondre. Au hasard, j'essayai : « fluide ». L'œil rouge du réceptionniste scintilla et il me montra de grands crocs acérés qui n'étaient pas sans me rappeler quatre filets de bave. Il entreprit de se changer, assez habilement, en chauve-souris et se glissa à mes côtés dans le tourniquet avant de reprendre forme humaine. Encore une fois, un fait troublant me sauta aux yeux : ce type n'avait pas de reflet dans les vitres. Ceci étant, il venait de se transformer en chauve-souris, ce n'était pas rien non plus ; mais tout de même, j'avais déjà un mal terrible à me coiffer le matin, je n'osais pas imaginer le calvaire que ce pauvre gars pouvait vivre sans reflet. Il susurra quelque chose à propos d'un repas qu'il allait prendre et lorsque je lui répondis : « plaît-il ? », il se projeta contre la vitre derrière lui. Je m'inquiétai de sa santé mais il s'efforça de s'éloigner de moi. J'essayai de le rassurer – probablement était-il claustrophobe – mais ma dernière question le fit tomber dans les pommes.

C'est à ce moment qu'arriva un éminent Décorateur de Vampires de Pâques, venu pour le congrès. Perturbé par les deux policiers aux vêtements en lambeaux qui utilisaient mes roues comme bouclier face à deux chiens surexcités à l'idée d'un combat de gladiateurs, je ne compris pas tout de ce que le type me dit en quittant l'hôtel avec le cadavre de la femme de chambre dans les bras. Apparemment,

elle était la Grande Maîtresse des Croix – croix qu'elle cachait dans la chambre nuptiale, inoccupée depuis la fin de l'ère romantique – et le réceptionniste était un vampire chargé d'espionner le congrès. Le Décorateur me félicita d'avoir la prudence de garder sur moi une haleine si chargée en ail.

Je me souviens ensuite, dans un terrible chaos, avoir serré la main des policiers et de quelque cent autres personnes, je me souviens de plusieurs dizaines de flashes, je me souviens d'un trentenaire apparemment dépressif qui, avant de s'enfiler une flûte de champagne, me murmura que « souffrir est une joie, celle de se sentir vivant », je me souviens aussi de quatre filets de bave grognant et apeurant, je me souviens de plusieurs interviews et je me souviens également avoir fait la une du journal local et de Vampires Magazine. Enfin, je me souviens surtout que mes roues macérées émirent en roulant un bruit visqueux durant de nombreuses années, après leur rencontre canine.

Questions à **Michaël Rochoy**, auteur de *Ne pas déranger*

Site : http://mimiryudo.free.fr

Quelle est ta méthode, ton mode opératoire pour écrire ?

Pour écrire, soit j'ai un thème de concours, soit j'ai une idée de thème, généralement en un ou deux mots : vaudou, vampire, variations musicales (j'essaie de ne travailler qu'avec des thèmes commençant par la lettre v qui, bien sûr, insuffle plus de vie aux récits).

Une fois ce thème accepté, je note quelques idées qui me viennent, puis l'intrigue, sur un calepin qui traîne quotidiennement dans mes poches (une vraie caricature sur pattes). Pour une nouvelle, en une petite quinzaine d'idées phares, tout est complet.

Ensuite, je me dis que toute l'intrigue et les phrases vont se faire dans ma tête, pendant que j'ai le temps de laisser mon esprit vagabonder (*note : penser à faire une nouvelle sur le vagabondage d'esprit*), c'est-à-dire en métro, en courant, en faisant mes courses, en dormant… Mais non.

Donc un jour, une ou deux semaines plus tard généralement, je me mets devant mon clavier et j'écris. Certains paragraphes coulent de source, d'autres sont de vraies calamités qui peuvent me prendre trois ou quatre heures et une dizaine de réécriture toutes plus insatisfaisantes les unes que les autres.

Au final, je suis généralement l'intrigue que je m'étais fixée en quelques lignes, tout en laissant les personnages évoluer et les situations se nouer et se dénouer à souhait. Je ne crée pas de fiches pour mes héros (sauf Ace Burton, disponible sur mon site) parce qu'ils se ressemblent souvent de nouvelle en nouvelle et, fort de cette longue collaboration avec moi-même, je pense savoir les faire parler et agir comme ils le devraient.

Après la phase d'écriture, j'ai donc une nouvelle que je poste sur mon site pour les quelques visiteurs (*note…*) quotidiens. Et si l'occasion se présente de les diffuser un peu plus (en attendant peut-être d'avoir suffisamment de nouvelles pour un recueil), eh bien par exemple, je participe avec grand plaisir à un des *Univers d'Outremonde* !

Comment t'est venue l'idée de ce texte ?

Justement, ce texte fait exception ! J'avais écrit *le poids des finances* juste avant (disponible également) et j'en étais si ravi que, dans la lancée, avant d'entamer un très grand ouvrage de référence sur la vasectomie (finalement abandonné), j'ai débuté une aventure dans le même style, sans vraiment savoir où ça me mènerait. Le point de départ était la citation de la loi de Murphy, puis d'absurdités en absurdités et de réécritures en réécritures, j'en suis venu à ce texte léger dont l'unique prétention est d'essayer de vous faire sourire…

Quels sont selon toi les bons ingrédients d'une nouvelle ?

Les bons ingrédients d'une nouvelle sont un clavier, un écran, Word®, des doigts et un cerveau convenablement irrigué.

Les ingrédients d'une bonne nouvelle sont les mêmes, auxquels s'ajoutent l'imagination, le temps libre et l'envie de… (en l'occurrence ici « amuser », mais ça peut être « rêver », « attrister », « témoigner »…)

Quelle est la situation la plus absurde que tu aies vécue ?

Un jour, j'étais près d'un restaurant et j'ai fait un petit geste, comme ça.

Enfin, bien sûr, c'était plus absurde que ça.

Que t'inspire cette pensée de Jean Baudrillard : « L'eau en poudre : il suffit de rajouter de l'eau pour obtenir de l'eau. »

Je contre-carre avec Lavoisier : « rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme ». Si la poudre se transforme en eau, et si l'eau n'entre pas dans la composition de la poudre (ce qui est absurde d'ailleurs), on a trouvé le moyen de réduire la sécheresse.

Ceci étant, avec du lait, le résultat est plus intéressant.

Quels sont tes projets ou prochains défis ? Quelles seront tes prochaines sorties ou publications ?

Depuis cette nouvelle, que je vous souhaite plein de plaisir à lire, beaucoup de textes ont fait leur « apparition » sur mon site. La dernière en date s'intitule *le vélo du diable* et participe au concours du CROUS.

D'autres nouvelles viendront, c'est certain. J'ai décidé de changer de lettres pour m'intéresser à des récits aux thématiques en k. Kaléidoscope sera le premier (eh tiens, pourquoi pas… ?! Au moins vous saurez d'où ça vient !).

J'ai également un projet de roman (comme tout le monde) qui s'intitule *le vol de la Colombe* et dont les trois premiers chapitres sont sur mon site (que je vous invite cordialement à visiter). Enfin, j'aimerais beaucoup m'intéresser à un scénario de film… Mais le temps me manque hélas cruellement !

En espérant ne pas avoir été trop lourd à lire, je vous souhaite de bonnes lectures !

La belle et le chaos

Texte : Henri Bè
Illustration : Guillaume Tiret

La belle et le chaos

Henri Bè

J'avais sans trop de difficulté réussi à atteindre le village. Certes les routes étaient encore en bien mauvais état, mais rien qui ne soit inaccessible avec mon 4x4. J'avais croisé plusieurs fois des véhicules militaires, signe que la région n'était pas complètement pacifiée, mais pas non plus de gros convois (l'état d'alerte dans le secteur n'était plus que de niveau B.) Tout portait à croire que ces dernières années ne seraient plus bientôt, dans la mémoire collective, qu'une période de cauchemar comme toute société en traverse régulièrement.

Le café était peuplé des mêmes visages fermés que j'avais rencontrés en d'autres lieux. Les habitants manifestaient la même méfiance et comme une rancœur que je comprenais. Dans le fond, je représentais les pouvoirs publics auprès de ces gens qui s'étaient retrouvés longtemps isolés du reste de la nation… Ils avaient dû se défendre seuls contre l'horreur, dans des circonstances où l'information, si précieuse pour les aider à l'affronter, ne pouvait justement pas leur parvenir ; les voies de communications : téléphone, télévision, électricité, se trouvaient hors-service, tout autant que les voies d'accès. Dans cette région de montagnes, même l'armée avait eu du mal à intervenir : routes coupées pour les véhicules, manque de pistes d'atterrissage pour les engins aériens. Et je savais qu'ils préféraient les militaires que les gens comme moi, censés arriver après la bataille. Pourtant mon travail était d'évaluer l'état des infrastructures afin de procéder à leur remise en fonctionnement. Cela n'empêchait pas qu'il subsistait chez eux l'impression d'avoir été abandonné par les autorités au plus fort de l'épouvante.

La vie semblait avoir repris son cours : une grande clarté régnait dans la salle, quelques hommes entre deux âges jouaient au billard. Sur le bar le percolateur était remplacé par une vieille cafetière montée sur un réchaud à gaz. Des lampes à pétroles étaient posées par-ci par-là. Je présentais mes papiers officiels au patron.

— Vous allez nous remettre le courant bientôt ? demanda-t-il d'un air bourru.

— Dés que possible. Je recense les communes qui en sont encore privées. La cellule locale de reconstruction fonctionne en permanence, et elle a beaucoup de travail. Il reste encore aussi quelques groupes actifs de métas dans les montagnes ou les forêts, même si ce n'est plus le cas par ici…

— Non, quand y'en avait par ici on vous avait pas encore vu !

Un ange passa, avec des ailes un peu membraneuses, puis je continuai, sur le ton de la conversation :

— On nous a signalé un méta vivant encore dans le village ?

— Ça se dit…

— Je dois aussi les recenser…

— Ma foi ! fut sa seule réponse.

Un type rougeaud, aux épaisses moustaches, se trouvait à ma gauche, un verre de bière à la main.

— C'est pas vraiment dans le village, c'est à trois bornes d'ici. C'est chez la Christel Borel. L'héritière d'une famille de notables. C'étaient des gens importants, les Borel ! Mais elle quitte plus la maison, on la voit presque plus dans le bourg.

— Ça te manque de plus la voir ? lui demanda le patron. Pour sûr c'est un beau brin de fille, mais elle garde… la chose chez elle !

— Oh, les riches, ça manque de distraction ! répondit l'autre, non sur le ton de l'humour, mais froidement. Remarque, y'a peu de chiens et de chats qui aient survécu et je parle pas des vaches !

Alors pourquoi pas prendre un méta comme animal de compagnie…

Bien sûr, la cellule locale n'avait pas deviné la présence de ce méta. Alors que ni le téléphone ni internet ne fonctionnaient encore et que des liaisons postales venaient à peine d'être rétablies, une lettre de dénonciation lui était déjà parvenue.

Je faisais des bonds dans mon 4x4, cahoté sur une route qui tenait plus de la piste de brousse par temps de conflit, lorsque la maison Borel apparut au sortir d'un lacet, après une laiterie abandonnée. Elle avait en effet dû être une des plus belles du coin ; presque un hôtel particulier. Ici, en retrait d'un village à quatre cents mètres d'altitude ! La moitié des murs d'enceintes étaient effondrés, mais la bâtisse centrale avait subi peu de dégâts, sauf une aile noircie par un incendie qui avait dû rester très circonscrit. Des meubles calcinés gisaient encore dans la cour où je me garai : un lit massif, une commode, un fauteuil et d'autres débris difficiles à identifier.

On disait que des métas faisaient encore un baroud d'honneur dans quelques régions, déployant toujours la même capacité destructrice. Pourtant ils ne pouvaient plus avoir d'illusion sur leur possibilité de prendre le pouvoir, malgré leur puissance, les dons qu'ils avaient retirés de la substance K. Celui qui vivait ici, comme beaucoup d'autres, n'avait pas été parmi les chanceux, les « Bénis du chaos » comme ils s'appelaient eux-mêmes. On avait vu des « élus » acquérir la capacité de déclencher la foudre sur les cibles choisies. Ceux-là se surnommaient les « Zeus », et ce n'étaient pas les plus spectaculaires : d'autres, doués du contrôle total de leur métabolisme, pouvaient se changer en un torrent de plasma incandescent hautement destructeur, mais indestructible… Il fallait bien admettre que leurs métamorphoses ne touchaient pas que leurs organismes, mais aussi leur mental. À ce sujet, les scientifiques ne pouvaient encore rien affirmer. Était-ce un effet de la substance K ? La drogue avait sûrement un effet psychotrope, mais on ne pouvait minimiser le sentiment de toute puissance provoquée par la transformation elle-même…Que ressent-on lorsque soudain plus rien ni personne ne nous résiste, que nos appétits ne rencontrent plus le principe de réalité ? Quand Monsieur Tout-le-monde, avec ses rêves secrets et ses frustrations, devient Superman ?

À ce qu'on m'avait dit, seul un véhicule de l'armée ravitaillait la maison. J'étais donc l'unique visiteur depuis bien longtemps, cela se voyait dans l'air surpris de la jeune femme qui sortit à ma rencontre. Elle devait avoir entre vingt-cinq et trente ans. Moi qui m'attendais à trouver une ermite, que l'isolement et les années de guerre civile avaient délaissée de toute attention, à sa façon de s'habiller et de se coiffer, voire à son hygiène, je me trouvais face à une princesse ! Le soleil tombait sur ses épais cheveux dorés réunis en queue de cheval et elle me considérait de ses yeux bleus limpides.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

Elle portait un jean et un T-shirt tout simples mais son corps mince et sportif n'avait pas besoin d'artifice pour être mis en valeur. Même sa voix était d'une suavité qui me faisait oublier le ton agressif de ses paroles. C'est alors que je vis le Beretta 92 qu'elle braquait sur moi. Je m'étais déjà trouvé dans ce genre de situation et cela ne m'inquiétait pas trop en général. Mais devant cette beauté, j'en oubliais même le danger, et tout en levant doucement les mains, j'étais obnubilé par ce visage, cette silhouette…

— Mademoiselle Borel ? Ne craignez rien, je suis envoyé par la cellule locale pour évaluer les besoins des populations isolées… À part l'électricité et le téléphone, est-ce que vous avez des choses à me signaler ?

Elle continuait à me tenir en joue.

— Montrez-moi votre carte.

Je m'exécutai. Elle baissa son arme, sans pour autant la ranger.

— Bon! C'est pas que je sois ravie de voir un envoyé des autorités mais je préfère ça aux cow-boys du village. Ceux-là, je m'en méfie comme de la peste ! En ce qui me concerne on me livre à manger et l'eau n'a jamais été coupée. Pour le reste j'ai besoin de rien, merci.

— Les routes, continuai-je, seront bientôt remises en état

— Le plus tard sera le mieux, je ne suis pas pressée qu'on vienne me faire des crasses…

Henri Bè

La belle et le chaos

Elle avait fait volte-face et se dirigeait vers l'entrée de la maison, dont la porte pendait à un gong unique.

— Attendez !… Je dois aussi rendre compte de la présence de personnes métamorphosées par la substance K… Désolé, je suis obligé. Ce ne sera pas long…

Elle se retourna vers moi. Sa main armée s'était légèrement redressée.

— Ah ! Les nouvelles vont plus vite que l'électricité dans le coin !

Comme je détestais ça, m'immiscer dans les foyers déjà bouleversés par ce fléau, pour faire mon rapport. Surtout qu'il était très rare que les métas encore chez eux présentent un danger. En même temps, je n'avais pas le choix.

— Depuis qu'on me livre des piles, j'écoute à nouveau la radio ! Rien n'interdit de garder chez soi un méta qui ne s'est pas livré à des exactions de façon clairement établie.

— Absolument, Mademoiselle, je veux juste le voir. C'est un K régressif, je présume ?

Question idiote, bien sûr ! Les « élus » étaient partis depuis longtemps pour se regrouper avec la folle idée de devenir les nouveaux maîtres du monde…Rien que ça ! Lorsque les substances K s'étaient répandues, au travers de petits cercles qui s'étaient organisés entre eux, le phénomène était comparable à « L'expérience psychédélique » des années 60-70. Des jeunes gens, puis des moins jeunes, avaient absorbé ces drogues qui devaient en faire les nouveaux seigneurs. Les volontaires avaient été de moins en moins nombreux lorsqu'il était apparu que les métamorphoses n'étaient que rarement bénéfiques. Elles fonctionnaient un peu comme les mutations naturelles expliquées par Darwin : souvent inadaptées, quelquefois neutres, parfois elles marquaient une évolution. Sauf que sous l'effet K, les évolutions étaient spectaculaires : pouvoirs paranormaux, résistance surhumaine, etc… Et les régressions pouvaient être plus spectaculaires encore !

Le résultat en était, quatre ans après, qu'une partie de l'Europe avait été ravagée par les métas, comme on appelait les adeptes du K, rendus fous, les uns par leur puissance soudaine, les autres par leur soudaine monstruosité.

— Si ça vous excite de le voir ! répondit Christel, c'est mon frère, Milos…

Je lui emboîtais le pas à l'intérieur de la maison où régnait une odeur d'humidité. Le riche ameublement et les fauteuils en cuir n'avaient pas l'air d'avoir trop souffert. Les tapis, par contre, étaient douteux et sur les murs des tâches s'élargissaient. Il n'y avait plus de chauffage ici depuis plusieurs années, heureusement que chaque pièce possédait un foyer de cheminée. Des bûches étaient accumulées sans souci d'esthétique sur le parquet, à côté de bougeoirs et de lampes à gaz. Des insectes s'enfuyaient devant nos pas. Elle s'arrêta devant une porte. À gauche, le couloir avait été muré.

— Voilà, dit-elle, c'est la seule porte qui communique avec l'autre partie de la maison, où il vit. J'ai bouché toutes les autres issues. Les fenêtres aussi, il déteste la lumière.

Soudain je vis le mur devant moi se mettre à cloquer. L'enduit bougeait, prenait des formes changeantes. La porte fut grattée violemment, comme par une bête qui voulait entrer, tandis que nous parvenaient des sons divers : cris d'apparence animale, des mots humains (je compris : « Qui ? » « Salope ! ») et des grincements, des craquements…

Je laissai échapper :

— Un total K ?

C'était le premier cas de total K, « Chaos total » que je voyais. Un état extrême de régression, très rare heureusement, où le méta était tellement touché dans son métabolisme qu'il était privé de forme fixe, physique ou mentale. Il n'était plus qu'un tourbillon qui pouvait même se mêler jusqu'à un certain point à la matière environnante, mais pas complètement non plus : les murs emprisonnaient ce « Milos » dans la partie de la maison familiale qu'il hantait, tout en étant plastique à son influence. Un visage apparut, en relief dans le bois de la porte. Un visage jeune qui ressemblait beaucoup à celui de Christel.

— Voilà comment il était…avant ! murmura-t-elle.

Dans le visage de bois, étonnamment mobile, des yeux roulèrent et se fixèrent sur moi. La bouche s'ouvrit et poussa un cri déchirant, bien humain cette fois. Je pensais à ceux qui s'en étaient tirés avec un œil en plus ou quelques plumes sur le corps…Même le sort de ceux qui marchaient désormais sur des pattes d'araignée était tellement plus doux !

— Je suis navré, dis-je à la jeune femme. Mais vous ne pourrez pas toujours vivre ici dans ces conditions. L'état de votre frère nécessiterait…

— Un placement dans les centres pour métas, n'est-ce pas ? Ces centres de « soins » concentrationnaires alors qu'il n'existe pas de soins pour eux…Et surtout pas pour lui !

Sans me laisser répondre, elle enchaîna :

— Il n'y a pas d'obligation de placer un méta qui ne s'est pas livré à des exactions manifestes, en effet. Pourtant il s'en est fallu de peu, au parlement, que l'on autorise de grandes rafles ! C'est ce que voulait l'opinion publique, non ?

Ce que j'avais vu me suffisait. La seule chose que je pouvais encore faire pour elle était de la laisser tranquille, avec sa douleur.

— Je suis désolé. Bon courage, Mademoiselle.

Je venais de franchir la porte de sortie lorsqu'elle me rattrapa.

— Attendez, supplia-t-elle. Personne ne vient, sauf pour me menacer. C'est moi qui suis désolée de vous avoir reçu comme ça…Restez un peu, je vous en prie !

Il n'est pas nécessaire que j'entre dans les détails de la suite… Je restais les trois jours suivants chez Christel. Jamais je n'aurais espéré partager l'intimité d'une telle créature. Elle était d'une beauté presque idéale et avait une belle âme aussi, quoique blessée.

— Milos, m'expliquait-elle, était le plus gentil des hommes. Il a voulu essayer la substance K, comme tant d'autres. Mais ceux qui ont fait l'expérience, au début, n'avaient pas d'idées de pouvoir ou de conquêtes ! Dans les cercles pseudo-iniatiques où la drogue circulait, on parlait de mutations, d'une nouvelle étape de l'évolution humaine. Le K devait libérer les adeptes de ce qui était trop lourd en eux, sublimer leur être. Que de beaux discours ! La réalité a été autrement plus sordide. Autour de nous, ils ont commencé à se transformer. Leurs aspects négatifs, égoïstes, destructeurs au lieu d'être « sublimés » s'en sont trouvés exacerbés. Les « élus » les ont déchaînés contre leur entourage, les régressifs contre eux-mêmes.

Elle était allongée contre moi. De ses yeux qui fixaient le plafond, l'eau se mit à couler, tandis qu'elle continuait :

— Il avait bien compris mais pour lui c'était trop tard… Je l'ai vu, de bel homme qu'il était, devenir en quelques jours une sorte de gnome informe, et puis une masse gélatineuse, puis… Même plus ça !

Elle sanglotait. Je la serrais dans mes bras.

— Ceux du village, au moment des évènements, voulaient s'en prendre à lui, et à moi du même coup parce que je le gardais ici. Pourtant il ne pouvait rien faire, enfermé en permanence. Comment veux-tu que je le mette dans un centre ? Il serait enfermé aussi, mais plus personne ne le verrait comme un être humain. Il n'a plus que moi maintenant.

— Mais tu ne pourras pas rester enfermée toute ta vie ici à…

La maison fut secouée, comme par une tempête ou une secousse sismique. Une pile de vieux livres, sur le côté du lit, s'écroula. Un hurlement emplissait la pièce, semblant venir de partout à la fois.

— C'est lui, dit-elle. Il ne supporte pas que tu sois là, je crois. Il faut le comprendre, il a peur d'être abandonné…

Elle passa une robe de chambre un peu usée sur son corps parfait et, emportant le bougeoir qui nous éclairait, se glissa hors de la chambre. La porte qui donnait chez Milos était trop loin pour entendre si elle lui parlait, mais les cris se calmèrent progressivement, puis cessèrent. Au bout d'une

Henri Bè

La belle et le chaos

heure environ, Christel revint, et souffla la bougie avant de se recoucher.

— Il faut dormir, maintenant ! fut son seul commentaire.

Ce genre d'incident se reproduisit plusieurs fois et fit bientôt parti du quotidien. Je pris l'habitude d'éviter le couloir qui marquait la limite des deux moitiés de la maison. Lorsque j'en approchais, des coups étaient violemment martelés et le mur se déformait sous l'effet du total K. J'eus ainsi la surprise de voir s'y modeler mon visage qui devint aussitôt une tête de mort. Le message de menace était clair.

Un soir où elle me rejoignit après l'avoir calmé, la lumière de la pleine lune entrait dans la chambre. Je remarquai des plaques rouges, sur les bras et le torse de Christel, qui n'étaient pas là l'instant d'avant. Je lui en demandai la cause.

— C'est lui ? Il t'a attaquée ?

— Non ! Ce n'est pas sa faute… Le simple fait d'approcher un total K provoque des irritations… Tu sais bien qu'il affecte légèrement les métabolismes environnants ! Fais-moi confiance… Ce sera passé demain !

En effet, je savais que dans les centres pour métas, le personnel portait souvent des protections, gants et même masques.

Je devais repartir en mission, j'avais d'autres villages à visiter dans la région. Mais je lui promis de revenir très vite, dans moins d'une quinzaine je pourrais bénéficier de quelques jours de repos. Que cette quinzaine fut longue ! Je me sentais déjà profondément amoureux de cette fille qui alliait la beauté à la douceur, la bonté au courage… L'incarnation d'une féminité rêvée.

Lorsqu'enfin je revins au village, les visages m'étaient encore plus fermés qu'à mon premier passage ; bien sûr, on m'avait vu partir chez Christel et ne pas revenir, les choses avaient dû vite se savoir, dans ce microcosme. Cela m'était égal, comme m'était égal la perspective d'avoir à reprendre la cohabitation avec Milos. Je ne pensais qu'à Christel. L'avenir incertain de notre relation (elle ne voulait pas quitter cette maison isolée pour veiller sur son frère) ne me préoccupait même pas. Le soleil éclairait les montagnes et j'allais la retrouver. Je fis quelques courses, j'achetai des fleurs et retournai à mon véhicule, garé sur un parking en contrebas.

Pendant que je rangeais les courses dans le 4x4, un bras m'entoura brusquement et une lame se posa sur ma gorge.

— Tu bouges pas ! murmura une voix à mon oreille. Ici, on a l'habitude d'égorger le cochon… Je veux juste que tu m'écoutes.

Je comprenais qu'ils étaient deux. Coincé comme je l'étais, je ne pouvais même pas voir ce qui appuyait sur mon cou. Un couteau de chasse ? J'en sentais dangereusement le tranchant.

— Alors comme ça la pute, là-haut, a réussi à t'emberlificoter, hein ? Il a juste suffi qu'elle remue son cul ?

Je n'étais pas en situation de le contredire…

— Nous, on est quelques-uns qui refusent de laisser en liberté les choses comme celle qu'elle a chez elle. Quand ils venaient nous attaquer on avait que des fusils de chasse contre eux... Par contre, il parait que les envoyés de la cellule locale comme toi possèdent une arme anti-K ?

Une goutte de sueur me brûla un œil, sans que je puisse l'essuyer.

— On en a une, en effet… répondis-je en essayant de ne pas trop remuer ma glotte sur la lame. Vous savez bien qu'elles ne sont au point que depuis peu. Au début, même l'armée n'avait que des armes traditionnelles contre les rebelles métas… Mais… Le frère de Mlle Borel est un malheureux qu'elle tient enfermé, il ne peut pas nuire !

— Son frère ? Pauvre con ! Elle t'a raconté des craques et t'as tout gobé… Elle a jamais eu de frère ! Elle fricotait avec les milieux K… Son monstre était sans doute un de ses amants devenu méta. Par contre demande-lui ce que sont devenus ses parents !

Jamais eu de frère ? Un amant ? Si c'était vrai je comprenais l'animosité de Milos envers moi !

— Mais enfin… Il y a eu de nombreux morts pendant la rébellion… Ce n'est pas forcément lui qui…

— Regarde ça !

Il me colla un journal sous les yeux. Le journal régional. On y voyait un couple d'âge mûr, « Monsieur Armand Borel et sa femme », qui faisait don d'une somme importante à la commune pour sa reconstruction.

— Tu vérifieras la date, ils étaient bien vivants après la fin des événements… Il n'y avait plus de métas ici, sauf celui qu'elle dit être son frère. Alors, puisque tu es là pour nous aider, il paraît, sers-toi de ton flingue anti-K, sinon on devra y aller nous, et on s'occupera d'elle aussi.

L'instant d'après j'étais libéré de l'instrument tranchant, mes agresseurs s'étaient enfuis en me laissant le journal entre les mains. Pourtant quelque chose de bien pire pesait sur moi. Christel m'avait-elle vraiment manipulé ou n'était-ce que des ragots dus à la haine des métas ? Je me rendais à l'état civil où, sous un prétexte officiel, je me fis donner le relevé de tous les décès de ces dernières années, causés par les métas ou autres. Le couple Borel n'y apparaissait pas. Je vérifiai aussi les naissances. Ils avaient bien eu une fille, Christel, mais pas d'autre enfant. Je pris malgré tout, accablé, le chemin de chez elle. Elle m'accueillit avec de grands transports, je ne pus lui parler de mes doutes ce soir-là. Et puis dans son amour, dans son corps charmant, je m'oubliais, je repoussais chaque fois au lendemain la confrontation que je savais pourtant inévitable. Y aurais-je réussi sans ce qui arriva quelques jours plus tard ?

J'étais seul dans la chambre, j'essayais de mettre de l'ordre dans mes idées, dans ce maelström de passions qui m'arrachait à mon habituel comportement raisonnable. Je remarquai soudain un renflement au plafond : comme une coulée qui soulevait l'enduit, ou le ciment. Et cette coulée bougeait, avançait à la façon d'un tentacule. Le plafond se gondolait par endroit, formait une galerie qui progressait, hésitait, semblait chercher son chemin. Le « tentacule » jaillissait du mur, et je compris bien vite de quoi il s'agissait. Je devinais qu'il s'étendait à travers la maison, provenant des appartements de Milos. Il avait dû trouver une faille pour sortir de chez lui et, sous l'aspect informe du total K, se déplaçait à l'intérieur des cloisons. Cependant il ne pouvait en sortir. Je ne savais trop quoi faire, mais je pensai à mon arme anti-K, dans ma mallette. Je vis la forme descendre doucement le long du mur, atteindre la prise, en bas, qui se mit à vibrer et fumer. Il était en train de forcer une sortie !

Je me précipitai sur ma mallette.

J'avais à peine eu le temps de l'ouvrir qu'un cri perçant envahit la pièce. La prise fut éjectée, à la façon d'un bouchon de Champagne.

Une sorte de tourbillon sombre me sauta dessus, brûlant comme de l'acide. Des pointes de feu s'enfonçaient en plusieurs endroits de mon corps. Aveuglé, pris de panique, je crus que ma dernière heure était arrivée « Comme à tant d'autres victimes des métas », me dis-je, étrangement détaché… Je pensais aussi à Christel… Milos pompait ma vie par les blessures qu'il m'infligeait… Un vertige me saisit…

Quand je revins à moi, Christel me massait avec une pommade qui calmait la sensation de brûlure. Ma peau était marquée par les mêmes plaques rouges que j'avais remarquées chez elle, et d'ailleurs j'en voyais qui dépassaient aussi de son sweat-shirt. Je me dressai brusquement en criant son prénom.

— Ne t'inquiète pas, chuchota-t-elle, je suis arrivée à temps, les dégâts sont très superficiels. Il est rentré chez lui… Il avait trouvé une fissure dans la porte, mais j'ai renforcé l'étanchéité !

Je m'assis, face à elle.

— Maintenant, tu vas me raconter la vérité…

Je lui fis part de ce que j'avais découvert. Elle ne chercha même pas à se défendre. En pleurant, elle m'expliqua :

— Non, Milos n'est pas mon frère… Mais je ne t'ai pas menti en te disant qu'il était charmant… Et puis il est devenu… Comme ça ! Il ne savait même pas ce qu'il faisait, il n'écoute que moi. Si j'avais été là, j'aurais sauvé mes parents aussi ! Tu sais, c'est à moi que j'en veux de leur mort et pas à lui… Je les ai enterrés derrière la maison…Tu me trouves monstrueuse ? Mais je ne veux pas qu'on lui fasse du mal… s'il te plaît… Je sais que tu ne voudras plus de moi, mais laisse-le moi, je t'en prie !

Je ne pouvais prendre de décision. Je n'avais aucun doute sur le devoir que m'imposait ma fonction : faire venir une équipe spécialisée qui transférerait Milos dans un centre pour métas dangereux. Mais je m'en sentais incapable, face à Christel. Je devais réfléchir encore.

Cette nuit-là, alors que je ne pouvais trouver le sommeil et que le contact du visage de la jeune femme contre mon épaule m'était aussi douloureux que tendre, Milos fit soudain une crise encore plus violente que ce que j'avais connu jusque-là. Il me semblait que la maison allait s'effondrer sous l'effet de sa rage. Christel se leva précipitamment.

Pourquoi cette fois-ci ne l'attendis-je pas sagement ? Sans doute voulais-je savoir ce qui se passait quand elle le rejoignait ainsi. Et pourquoi, comme un automate, pris-je mon pistolet anti-K avec moi, alors que je me glissais sur ses pas ?

Le couloir était faiblement éclairé par la bougie que Christel avait posée par terre. Elle se tenait dans l'embrasure de la porte que je voyais ouverte pour la première fois. Sa robe de chambre avait glissé à ses pieds et son corps nu était environné d'une masse informe. De petits filaments s'échappaient de Milos et venaient transpercer la peau de la jeune femme. Ils étaient rouges, et la masse autour se teintait de rouge aussi. Voilà comment elle le calmait ! En le nourrissant de son propre sang ! Elle le laissait aspirer à chaque fois un peu de sa vie à elle, pour préserver la mienne… Je ne pus en supporter plus !

Je la saisis par un bras et la poussais plus loin, dans le corridor. Aussitôt, je tirai à bout portant sur le chaos rougeâtre qui se tenait dans la porte. Il y eut deux hurlements : l'un bestial, l'autre humain. Le total K s'était comme effondré au sol en un tas gélatineux, agité de spasmes, qui émettait une série de borborygmes, auxquels plus loin répondaient des gémissements de douleur… Mon Dieu ! L'image qui me hantera toujours, c'est celle de Christel, au sol elle aussi, baignant dans son sang. Elle me fixait de ses yeux mourants :

— Milos et moi…La même…Méta…

Malgré mon hébétude horrifiée, je comprenais ce qu'elle essayait de m'expliquer dans ses derniers instants. Mes instructeurs, en passant en revues les diverses types de métamorphoses induites par la substance K, avaient cité un type très rare de métas surnommés « Les scindés » : chez ceux-là, le sujet était paré de toutes les grâces et beautés, tandis que ses pulsions négatives et destructrices étaient extériorisées dans un être autonome de type total K. Pourtant, au-delà des apparences, ils ne constituaient toujours qu'un seul être et devaient constamment vivre l'un près de l'autre ; leurs sorts étaient intimement liés. « Milos » n'était autre que la face obscure de Christel, et je l'avais mortellement touchée en l'atteignant lui. La plupart du temps, m'avait-on dit, le double chaotique vampirisait doucement son autre moitié, jusqu'à ce qu'ils ne soient plus à nouveau qu'un seul… un véritable total K !

— J'aurais pu…j'aurais voulu… t'aimer… plus longtemps ! réussit-elle encore à dire.

La masse informe rampait doucement en direction du corps charmant, cherchant à s'amalgamer avec lui une dernière fois, à ne faire plus qu'un. Je levai mon arme, cette fois dans la direction de Christel. Voyant mon geste, elle fit « oui » de la tête.

Je tirai.

Questions à **Henri Bè**, auteur de *La belle et le chaos*

Quel est ton premier souvenir, premier pas d'auteur ?

Oh, sans doute mes premières rédactions au CM1 : on en faisait une tous les mercredis (À l'époque c'était le jeudi qu'on avait pas école, putain, ça me rajeunit pas !).

Quelles sont tes motivations, sources d'inspiration principales pour écrire ?

Mes motivations c'est le besoin de créer quelque chose (oui, je me prends pour Dieu mais comme dirait Woody Allen, il faut bien prendre exemple sur quelqu'un !).

Mes sources d'inspirations peuvent être une image, une phrase qui fait surgir une idée, ou alors souvent je la trouve dans une légende, un conte (comme *La Belle et la Bête* !).

Quel genre ou courant littéraire (voire famille d'auteurs) a ta préférence ?

Sans doute le fantastique mais dans un sens très large : les frontières entre fantastique/SF/Fantasy me semblent souvent perméables : la différence entre un sorcier qui pratique la magie, un mutant doué de pouvoirs psy ou un mage de fantasy est surtout une histoire d'ambiance et de contexte !

J'aime varier beaucoup les styles de mes références et lectures : auteurs du XIXème, des années 50 ou contemporains…

Quelle est ta méthode, ton mode opératoire pour écrire ?

Quand j'ai un thème, un sujet, un AT ou une idée… Alors là ça devient la grosse obsession, j'y pense dès que j'ai un instant de libre, je cherche ce que je pourrais bien en faire, je laisse aller les associations d'idées dans tous les sens (je pars dans un sens, ça donne rien alors j'essaie dans un autre, etc…) je lis plein de nouvelles en espérant tomber sur un détail qui me fera « rebondir », jusqu'à ce que je tienne un premier fil conducteur…Alors je commence à rédiger la nouvelle, et très souvent en cours de route de nouvelles idées surviennent, qui me font changer le récit, voire la fin, initialement prévus…

Comment t'est venue l'idée de ce texte ?

Je cherchais une nouvelle façon de traiter le thème de *La Belle et la Bête*. Pour La Belle c'était simple, après j'ai cherché ce qui pouvait en être l'opposé… Et ce qui pouvait les unir.

L'univers, le thème de ce texte t'est-il familier ?

Comme tu l'as deviné, chère Élie, j'ai subi une certaine influence des *4400* avec la promicine. L'autre influence, sans doute moins évidente, est Philip K.Dick : je relisais *En Attendant l'Année Dernière* quand je l'ai écrite.

Quels sont selon toi les bons ingrédients d'une nouvelle ?

Une intrigue pas trop compliquée (Une nouvelle c'est pas un roman !). Une bonne construction où les éléments s'organisent, s'enchaînent et s'articulent pour arriver à une conclusion logique mais si possible non prévisible par le lecteur…Voir les nouvelles de Bradbury, de Robert Bloch ou de Matheson !

Sinon un autre genre de nouvelle mais d'une écriture beaucoup plus balaise : celle où l'intrigue est minimaliste et la fin pas nécessairement une grosse surprise, mais où tout repose sur le style, la qualité de l'écriture. C'est un genre où seuls les maîtres réussissent, comme Edgard Poe ou Maupassant… J'en suis loin !

Pour écrire, faut-il lire ? fantasmer ? rêver debout ? être insatisfait de sa vie réelle ?

Il faut lire lire lire déjà et rêver, fantasmer, en tout cas chercher à tourner et retourner dans tous les sens les sources d'inspirations pour sortir le plus possible des sentiers battus… Hélas, ce n'est pas évident !

Quel progrès scientifique (thème souvent abordé dans la SF) l'homme est-il le plus près de réaliser, selon toi ?

Il me semble que dans le domaine de la communication et de la circulation de l'info, Internet va beaucoup plus loin que ce que la SF avait prévu pour les années 2000 !

Que t'inspire cette citation de François Rabelais : « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme. »

Je la trouve profondément vraie, j'y pense à chaque fois que j'entends dénoncer les déviations d'une invention moderne : les sciences et techniques sont absolument amorales, c'est à l'Homme d'avoir une réflexion éthique sur leur usage : le clonage nous servira-t-il à créer une sous-humanité d'esclaves ou des organes pour les malades qui ont besoin de greffe ? La micro-informatique sera-t-elle un moyen de ficher et surveiller le citoyen ou de lui permettre de communiquer et d'intervenir dans le réseau social ?

Quels sont tes projets ou prochains défis ?

Là, j'ai eu une longue période où j'ai très peu écrit, déjà essayer de m'y remettre. Ensuite chercher à améliorer mon style et à varier les genres ; faire de la SF, du noir ou de l'étrange.

Quelles seront tes prochaines sorties ou publications ?

Théoriquement un de mes textes devrait paraître dans *Marmites et Micro-Ondes* spécial Frigo, j'attends des nouvelles du *Calepin Jaune* (puisqu'ils disent qu'en l'absence de mail de refus c'est que le texte est pris, donc celui que je leur ai envoyé il y a un an et demi devrait être retenu, mais j'en sais rien…) et je dois faire partie de l'anthologie *Or et Sang* prévue pour décembre, aux Éditions du Petit Caveau.

Texte et illustrations : l'équipe de ForgeSonges

ForgeSonges

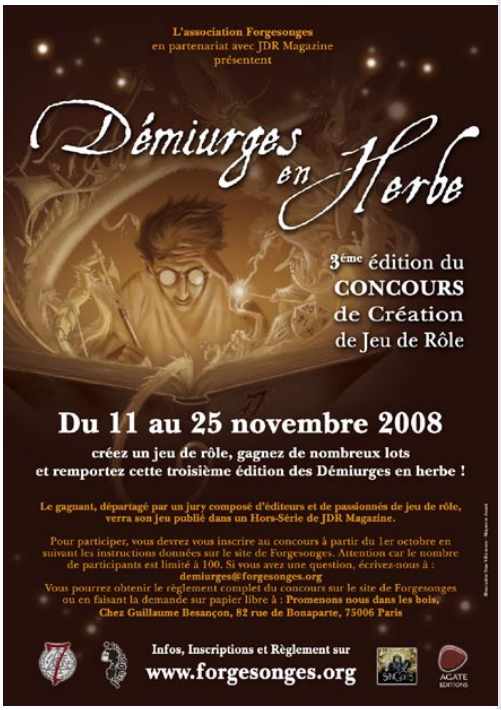
Article de l'équipe de ForgeSonges

ForgeSonges est une association à but non lucratif fondée en 2006. Sa charte lui fixe deux objectifs. Tout d'abord la création de produits de qualité professionnelle dans les domaines des loisirs de l'imaginaire ; ainsi, par un système de recrutement de gens talentueux et une synergie de leurs compétences, ForgeSonges se lance dans des projets d'importance dont les premiers vont voir concrètement le jour sous peu. Les collaborateurs de l'association mettent en avant leurs talents d'écriture, d'illustration, de graphisme, de création de jeu, de regard critique, et autres. Ce regroupement amène à la création de produits de qualité réelle.

L'autre but de l'association est l'émulation de la créativité ; ceci est particulièrement visible au travers des divers concours organisés qui permettent à des gens de proposer des créations personnelles. Les membres de l'association sont également en général prêts à aider ou à conseiller toute personne motivée qui a un projet motivant.

ForgeSonges travaille essentiellement autour d'un site internet (ForgeSonges) où les différents projets sont présentés, le tout accompagné d'articles et de galeries d'images. On peut également y trouver une liste de jeux et de nouvelles en téléchargement gratuit ainsi qu'un forum assez actif à l'ambiance conviviale.

L'association essaye également d'être présente au maximum sur les salons et conventions, en fonction des disponibilités de ses membres, afin de présenter tout ce qui est produit. Ces rencontres avec le public sont très importantes et permettent de mettre en avant les travaux en cours qui restent souvent trop cachés tant qu'ils ne sont pas terminés. Ainsi les parties de démonstration, les travaux des illustrateurs et des discussions animées sont de bons moyens de présenter ForgeSonges. Et une bonne porte d'entrée pour celles et ceux qui préfèrent les rencontres réelles au virtuel d'Internet.



Petit historique

C'est en 2006 que quatre passionnés se regroupent pour fonder ForgeSonges. Dragon-Étoile, Nelyhann, Nico du Dème de Naxos et Tchernopuss (selon leurs pseudonymes sur internet, mais on les appelle aussi Jean-Romaric, Gregory, Laurent et Fred) se sont rencontrés via des forums de jeux de rôles et ont collaboré sur divers projets avant de se rendre compte qu'ils avaient pas mal d'envies en commun. Entre autres celle de réunir des gens compétents sur des projets de grande ampleur.

Très vite, c'est la forme de l'association qui s'est montrée la plus adaptée aux besoins du

Le jeu de rôle, c'est quoi?

Définir le jeu de rôle est un exercice très difficile. Il y a presque autant d'essais de définitions que de rôlistes (pratiquants du jeu de rôles).

En gros il s'agit donc d'un loisir ludique qui se joue en groupe et dont les participants interprètent un ou des personnages en faisant jouer leur imagination. Ceci reste encore bien vague et l'on pourrait aller dans le détail en citant la définition proposée par la Fédération Francaise de Jeu de Rôle qui fait un gros travail de rassemblement et de promotion de ce loisir : « Le jeu de rôle est un jeu de société qui prend ses origines dans les contes au coin du feu. Les spectateurs participent au conte en imaginant les actions des personnages. Le conteur mène le jeu en tenant compte de ces actions dans la suite de son récit. Ainsi l'histoire se construit grâce à l'imagination de l'ensemble des participants, c'est donc une sorte de conte interactif.»

Vous trouverez toujours des gens qui ont une vision un peu différente du jeu de rôle ou qui le présenteront autrement, mais cette définition est assez représentative de la majorité des rôlistes. Le meilleur moyen pour découvrir ce loisir reste de trouver un groupe de joueurs dans votre région et de leur demander de vous faire participer...

collectif ainsi monté. Une charte est donc rédigée, donnant les grandes lignes de ce groupe de travail. Afin de satisfaire à la législation sur les associations[1] qui encadre le fonctionnement de tout cela, des statuts ont été votés lors d'une assemblée générale constitutive.

Après la mise en place du site internet et la publication de quelques travaux autour du premier projet, *Les Ombres d'Esteren*, le buzz a grandi sur la Toile et ForgeSonges a pu attirer dans son giron plusieurs personnes très motivées. Les concours des Démiurges en Herbe ont aidé à asseoir la reconnaissance de l'association dans le petit monde du jeu de rôle.

Aujourd'hui, l'association compte une trentaine de membres, plus ou moins actifs sur les différents projets. Un comité composé de cinq personnes gère le fonctionnement au jour le jour en se basant sur les grandes lignes votées en assemblée générale. ForgeSonges développe également des partenariats avec divers acteurs des milieux concernés, comme Agate Editions, Icare Editions, le Septième Cercle, John Doe, la Boîte à Polpettes, les Editions Griffe d'Encre, Fantastinet, ou OutreMonde par exemple.

Les Ombres d'Esteren

Lorsque les quatre fondateurs ont lancé l'association, ils ont mis en place un premier projet relié au loisir qui les avait réunis, à savoir le jeu de rôle. Chacun était bardé d'idées et de projets déjà plus ou moins avancés, mais il leur fallait quelque chose de nouveau. C'est ainsi qu'un long « brainstorming » a accouché des *Ombres d'Esteren*, un univers sombre que l'on pourrait qualifier de « médiéval fantastique horrifique ». Mêlant des inspirations très variées, le monde d'Esteren a été longuement construit pour lui donner une solidité et une cohérence importantes. L'un des points majeurs était d'éviter d'avoir des factions ou des personnages trop tranchés, tout noirs ou tout blancs, mais bien de tout penser en teintes de gris. Également en première ligne figurait l'idée d'un jeu concentré sur la psychologie et la santé mentale des personnages.

[1] Articles 60 et suivants du Code Civil suisse

Esteren est un univers imaginaire. Le jeu est centré sur la péninsule de Tri-Kazel, restée très longtemps coupée du monde à cause de conditions géographiques et climatiques difficiles. Sur ces terres, les clans traditionnels ont été unifiés afin de mieux lutter contre une menace perpétuelle et ancestrale : les feondas. Il s'agit de créatures monstrueuses surgissant des forêts obscures, des grottes profondes et des gorges oubliées pour ravager la population humaine. L'état de siège quasi permanent vécu par ces hommes depuis des millénaires a contribué à modeler leur caractère et leur société actuelle. La religion a également beaucoup aidé, avec une croyance dans les forces et les esprits de la Nature, soutenue par les demorthèn, des sortes de guides spirituels pouvant communiquer avec ces esprits et obtenir d'eux des effets surnaturels parfois très puissants.

Depuis quelques temps, deux éléments ont percé du mythique et mystérieux Continent sur Tri-Kazel. D'une part, le Temple, une religion monothéiste et monolithique prônant un comportement ascétique et des prières régulières célébrant la gloire du Dieu Unique. La fougue des membres de ce clergé et les miracles de leurs plus puissants prêtres ont permis d'en faire la religion officielle de l'un des trois royaumes de la péninsule. D'autre part, la magience, une science qui permet d'améliorer l'ordinaire des gens au travers de l'utilisation d'une énergie étrange appelée le Flux. Éclairage public, amélioration des techniques diverses et de l'industrie ; tout irait pour le mieux sans les terribles rumeurs d'expériences malsaines effectuées par certains magientistes.

Si l'on ajoute à tout cela, les tensions entre les divers royaumes et à l'intérieur de ces derniers, les luttes de pouvoir, les enjeux de société, la péninsule de Tri-Kazel offre de nombreuses heures de jeu. Elles passeront par un système de jeu dédié et créé pour l'occasion, mettant en avant les aspects durs et difficiles de l'univers et aussi la psychologie des personnages. Plutôt rapide et simple, ce système ne cherche pas le simulationnisme et le réalisme à tout pris, mais en tout cas une certaine cohérence avec le monde de jeu qu'il soutient.

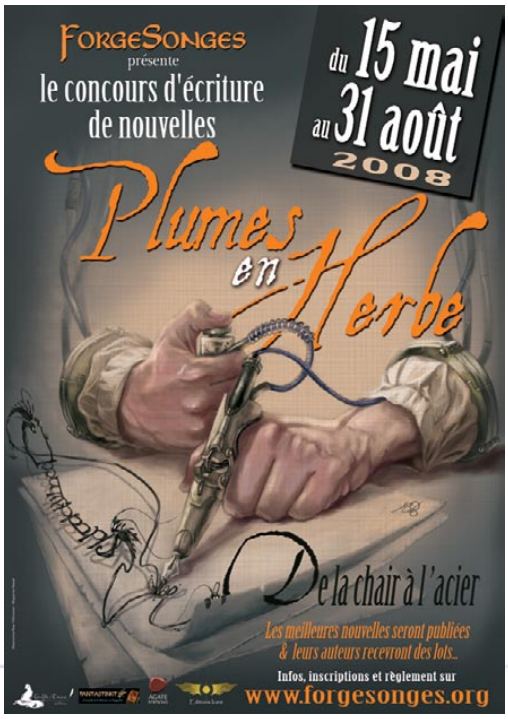
Tout cela sera largement soutenu par une gamme étoffée qui ira au-delà du jeu de rôle. Au programme déjà : un jeu vidéo, un CD de musique d'ambiance, des nouvelles, un art-book et un jeu de plateau. Et pour ce qui est du jeu lui-même, la gamme comprendra un écran de jeu accompagné de matériel réservés au Meneur, au moins une grande campagne amenant les personnages à découvrir des secrets du monde qui les entoure, et divers suppléments de contexte et de scenarios.

Le site de ForgeSonges héberge d'ores et déjà nombre d'illustrations et de nouvelles d'ambiance afin de vous plonger dans l'univers d'Esteren. Mais également des extraits du futur CD ainsi que diverses informations sur le jeu. Vous pourrez également vous tenir au courant de l'actualité du jeu sur un autre site : les Ombres d'Esteren.

Les Démiurges en Herbe

Né dans l'esprit de Nico du Dème de Naxos, inspiré par le fameux Royal Rumble, le concours des Démiurges en Herbe a vécu trois éditions passionnantes. Il s'agit, pour les participants, de concocter un jeu de rôles complet (background, règles et scenario) dans un délai, avec une taille, et sur un thème impartis. Après « Réseau(x) titanesque(s) » en 2006 et « Reflet(s) et miroir(s) » en 2007, c'est sous le thème « Forge et songe » que s'est déroulée l'édition 2008. À chaque reprise, un jury a statué sur les qualités de chacun des jeux et les vainqueurs ont remporté des lots offerts par nos partenaires.

À l'heure où vous lirez ces lignes, le premier recueil des Démiurges en Herbe devrait être disponible. Édité avec le concours de la BAP et des éditions Icare, ce livret contient les cinq meilleurs jeux des deux premières éditions, maquettés et illustrés de manière professionnelle. Ils vous permettront d'explorer des univers innovants et enivrants, démontrant avec quelle originalité les thèmes ont été traités. Le vainqueur de l'édition 2008 sera lui publié dans un numéro hors-série de Jeu de rôle magazine, à paraître cette année. Une édition 2009 est en cours de préparation, et au vu du succès rencontré, ForgeSonges n'est pas prêt de s'arrêter. Sachez encore que plusieurs des jeux non retenus pour l'édition sont disponibles en téléchargement gratuit sur le site de l'association. Les auteurs passent régulièrement sur le forum et ils sont prêts à discuter de leurs créations.



Les Plumes en Herbe

Dès ses débuts, ForgeSonges avait envie de viser autre chose que le pur milieu du jeu de rôles. Cela s'est concrétisé en 2008 avec la première (et probablement pas la dernière) édition des Plumes en Herbe. Il s'agit d'un concours d'écriture de nouvelles avec, comme pour les Démiurges en Herbe, un délai, une taille et un thème imposés.

Pour cette première mouture, le thème était « De la chair à l'acier » et ce ne sont pas moins de soixante-dix textes qui ont été rendus. Le jury a longuement délibéré avant de déterminer les dix vainqueurs qui profiteront d'une sortie papier aux éditions Icare dans un recueil à paraître dans le courant de l'année. Plusieurs nouvelles non retenues sont disponibles gratuitement en téléchargement sur le site de ForgeSonges. Et là aussi, les auteurs en discutent volontiers avec les lecteurs sur le forum.

Avenir et autres projets

Avec les trois gros projets présentés ci-dessus, l'année 2009 est bien entendu une année charnière puisqu'elle permettra à l'association de sortir différents produits et de se faire voir du grand public. Cela sera l'occasion de donner des bases solides aux nombreuses idées fourmillant dans les cerveaux en ébullition des membres de ForgeSonges. Certains sont déjà en travaux, d'autres ne demandent qu'à sortir de l'ombre.

Citons par exemple ExtReM _37, qui devait être à la base un setting pour le nouveau système générique HeroQuest à paraître et qui sera finalement un jeu de rôle à part entière ; il s'agit d'un univers entre le space-opera et le cyberpunk sur fond de «ville gigantesque souterraine», orienté action et dans un style cinématographique. Ou l'Arbre à Songes, un collectif d'auteurs ayant participé aux Démiurges en herbe qui vont retravailler des jeux issus des concours mais n'ayant pas gagné et leur donner ce qui leur manque pour obtenir une qualité professionnelle. Il y a également Jaafir, le jeu de rôle amateur créé par Tchernopuss, qui va passer en version deux, plus mature, plus jouable, plus intéressant.

Comme vous le voyez, l'avenir de ForgeSonges n'est pas de tout repos. Et l'association tient à donner le meilleur d'elle-même pour satisfaire le public.

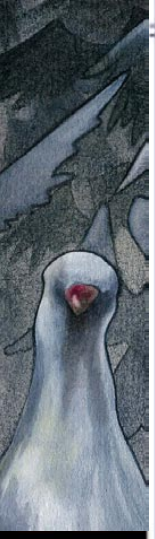
Engagez-vous, qu'ils disaient...

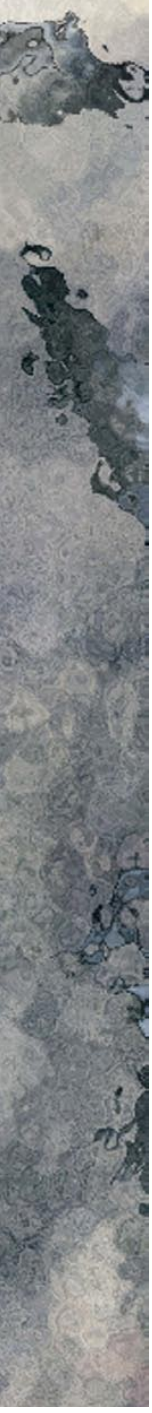
ForgeSonges est une association. Et comme toute association, elle fonctionne grâce à ses membres. Il vous est très facile de vous y inscrire, via son site internet ou en rencontrant ses membres au travers des salons ou conventions où ils sont présents. La cotisation de vingt euros par an (dix euros pour les membres qui travaillent sur l'un ou l'autre des projets de l'association) vous donne accès aux assemblées générales avec une voie décisionnelle et donc un mot à dire sur tout projet et sur la direction générale de l'association. Les membres de ForgeSonges seront ravis de vous accueillir avec toute la chaleur qui les caractérise. Mais devenir membre de ForgeSonges, ce n'est pas que cela, puisque certains partenaires offrent des privilèges dans ce cas, comme des réductions sur certains sites.

N'hésitez pas à passer nous voir à cette adresse : http://www.forgesonges.org

Le pigeon

Texte : Yves-Daniel Crouzet
Illustration : Annick D.C.





Le pigeon

Yves-Daniel Crouzet

Pour Jean-Charles Dupuits tous les jours de la semaine se ressemblaient ou presque. Il se levait à 6h30, se rasait, prenait une douche rapide, avalait un frugal petit déjeuner, puis partait au travail avec sa petite mallette en peau de crocodile sur laquelle on pouvait encore déchiffrer en lettres d'or passées : « 6ème colloque des directeurs de l'enseignement national – Libreville – 12 au 15 mars 1986 », vestige d'une époque lointaine où il était Conseiller Culturel au Gabon.

Chaque matin, il quittait son appartement d'Issy-Les-Moulineaux à 8h00 précises, alors que la radio – invariablement branchée sur Radio France International – entamait son flash d'informations.

Après un bref trajet – moins de cinq minutes les jours où il était en forme –, il arrivait sur le quai du RER juste à temps pour prendre le train de 8h06.

Immuablement, il s'installait dans la dernière voiture de la rame et se plongeait dans la lecture des deux quotidiens gratuits distribués à l'entrée de la station : 20 minutes et Métro.

Il faut être stupide pour acheter ce qu'on peut avoir gratuitement. C'est ce que disait souvent M. Dupuits, 53 ans, divorcé, fonctionnaire au ministère des Affaires Étrangères, qui se targuait de l'être plutôt moins qu'un autre.

Depuis le temps qu'il faisait ce trajet, il connaissait le visage de presque tous les voyageurs, sans pour autant leur avoir jamais adressé plus qu'un vague signe de tête (et encore : dans ses bons jours.) Fier de son statut de diplomate, il affectait vis-à-vis de cette foule d'individus anonymes, une morgue toute diplomatique.

À une exception près, toutefois.

Une femme…

Une femme sublime qui, malheureusement, ne voyageait pas avec lui, mais qu'il croisait régulièrement sur le quai de la station Javel. Une femme qui, par sa seule apparition, illuminait d'un rayon de soleil, sa pauvre journée de fonctionnaire.

À sa seule vue, son cœur se mettait à battre la chamade comme celui d'un collégien et une rougeur embarrassante envahissait son visage. Il pouvait la décrire les yeux fermés : les cheveux courts de Jane Seyberg, le teint pâle d'Isabella Rossellini et les yeux clairs d'Isabelle Adjani. Quant à son corps, il était certain que ça ne pouvait être que celui, sculptural, de Monica Bellucci.

Si seulement il avait osé lui parler...

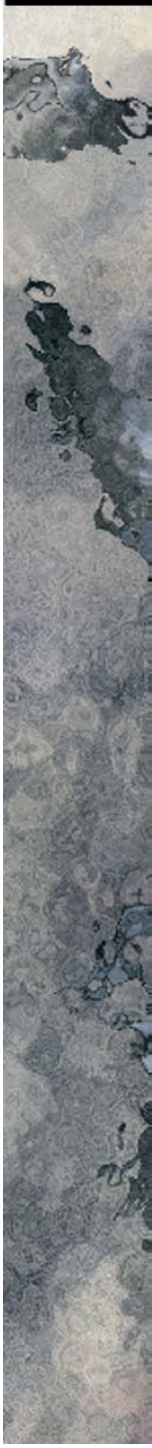
Au fil du temps il avait imaginé mille stratagèmes, tous plus vains et puérils les uns que les autres, pour pouvoir juste échanger quelques mots avec elle. Mais jamais il n'avait pu mettre un seul de ses plans insensés en pratique. Son amour restait secret et peut-être était-ce aussi bien ainsi, songeait-il parfois. Après tout, n'était-il pas préférable qu'elle ne reste qu'un fantasme chéri, un rêve inaccessible qui illuminait ses tristes journées et parfois aussi ses sombres nuits de solitude ?

Depuis que sa femme l'avait quitté, six ans plus tôt, il n'avait connu que quelques rares aventures sentimentales ; des aventures trop compliquées pour le convaincre de s'engager à nouveau dans une relation suivie. Selon l'adage populaire il préférait être seul que mal accompagné, même si cela signifiait dîner tous les soirs d'une boîte de conserve et repasser ses chemises devant d'insipides programmes de télévision.

Pour rejoindre la ligne 10 « Boulogne Pont de Saint-Cloud – Gare d'Austerlitz », qui le conduisait jusqu'à son lieu de travail, il devait sortir du RER C au Quai « André Citroën » et prendre le métro à la station de métro « Javel ».

Yves-Daniel Crouzet

Le pigeon



Tout commença le jour où cette station, qui devait son nom à la fameuse eau qu'on fabriquait à cet endroit autrefois, fut provisoirement fermée pour travaux. Pour rejoindre son métro, il lui fallait gagner à pied la station suivante : la station « Charles Michel ».

Pour un usager régulier des transports parisiens comme M. Dupuits, c'était bien embêtant car, non seulement, ce détour le mettait en retard mais, aussi, réduisait considérablement son temps de lecture de ses deux quotidiens.

Bien sûr, il aurait pu emprunter un autre itinéraire ou même prendre le bus, mais on ne change pas aussi aisément les habitudes d'un parisien, fonctionnaire de surcroît !

C'est pourquoi, M. Dupuits préférait-il – même par temps de pluie –, remonter à pied l'avenue Émile Zola jusqu'à la station Charles Michel, pour reprendre ensuite son trajet habituel un instant interrompu.

Les jours de beau temps, c'était d'ailleurs plutôt agréable, devait-il admettre. L'architecture des immeubles en briques rouges était intéressante et le quartier, pourvu de nombreux commerces, était souvent animé. Le soleil dardait ses rayons bienfaisants dans l'axe de la rue ; le vent faisait bruisser les feuilles ; quelques merles chantaient et il n'était pas rare d'entendre les cris et les rires des enfants se rendant à l'école.

Il aurait même sans doute pris un réel plaisir à cette petite ballade, si n'y avait eu les pigeons. Car Jean-Charles Dupuits les détestait plus que tout.

Il leur vouait une haine féroce autant qu'inexplicable. C'était plus fort que lui : chaque fois que l'occasion se présentait et bien qu'il eut conscience du ridicule de son geste, il ne pouvait s'empêcher de les pourchasser à grands coups de pieds rageurs.

Et ces volatiles pouilleux et maladifs, au plumage terne et gras, semblaient s'être tous donnés rendez-vous dans l'avenue Émile Zola. Ils étaient partout : dans les arbres et sous les toits des immeubles ; sur les abribus et sur les lampadaires ; ils s'appropriaient les trottoirs, les squares et les monuments qu'ils souillaient et détérioraient de leurs déjections.

Leur lieu de prédilection – ou plutôt leur cantine à ciel ouvert –, était situé au carrefour de l'Avenue Émile Zola et de la Rue de Javel. Tout ça parce qu'une vieille femme loqueteuse y déposait régulièrement des sacs entiers de pain rassis.

M. Dupuits aurait bien dénoncé la vieille folle à la police, mais il doutait que cela serve à quelque chose. Aussi, se sentant l'âme d'un Don Quichotte des temps modernes, préférait-il faire justice lui-même. Dès que la vieille avait le dos tourné, il se jetait donc sur la masse grouillante des pigeons qu'il dispersait à grands gestes, tandis qu'un étrange frisson, où le plaisir le disputait à la répulsion, le parcourait entièrement.

Puis, jubilant intérieurement et vaguement honteux, il reprenait sans tarder le chemin de son travail.

Tel fut son divertissement quotidien, jusqu'au jour où l'un des pigeons ne s'envola pas.

Alors que tous les oiseaux s'égayaient dans une belle panique, dispersant autour d'eux un nuage de poussière et une odeur écœurante de plumes mouillées, un pigeon resta, seul, planté sur le trottoir.

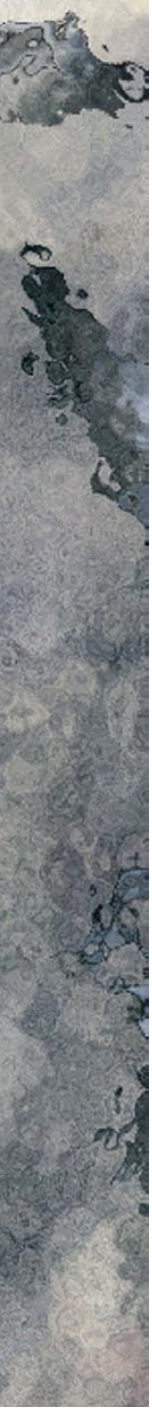
C'était un colombin étique de la couleur de la neige sale, aux pattes écarlates, déformées et amputées de plusieurs doigts, qui se dandinait sur ses moignons comme ces perroquets des vieux films de pirates hollywoodiens.

Jean-Charles Dupuits en resta stupéfié. Il interrompit sa charge pour regarder le volatile qui paraissait l'observer, lui aussi, de ses petits yeux ronds et noirs. Le fonctionnaire hésita brièvement, saisi d'un soudain scrupule à donner un coup de pied à un animal infirme.

— Sale bête ! cracha-t-il entre ses dents, en faisant un pas menaçant en avant.

Mais le pigeon, qui le contemplait toujours avec curiosité, ne bougea pas d'un pouce.

Jean-Charles Dupuits se demanda furtivement pourquoi l'animal demeurait ainsi immobile. Était-il rivé au sol par la vieillesse et la maladie ?



— Fous le camp ! grogna-t-il d'un ton menaçant.

Le pigeon lui répondit par un petit « glou-glou » et lui tourna ostensiblement le dos avant de se remettre à picorer.

Le fonctionnaire se sentit vexé d'un tel affront. Il hésitait encore à décocher un coup de pied au volatile, lorsqu'il remarqua la façon bizarre dont plusieurs personnes le regardaient depuis l'arrêt de bus le plus proche. Finalement, ce fut donc lui qui dut « foutre le camp » en maugréant.

Le lendemain matin, après s'être assuré comme d'habitude que personne ne l'observait, il réitéra son petit manège. Devant son assaut tous les pigeons s'égaillèrent, leurs ailes claquant dans le vent comme du tissu humide. Tous… sauf un. Le même satané colombin infirme que la veille.

M. Dupuits, le reconnut instantanément.

— Tu l'auras voulu ! s'exclama le fonctionnaire en chargeant et en lui donnant un coup de pied.

Mais le volatile, bien qu'handicapé, se contenta d'un écart de côté et évita sans aucune difficulté le coup qui lui était destiné. Pour un peu, on aurait presque pu croire qu'il se jouait de son adversaire.

Le fonctionnaire en eut le souffle coupé et prit cette feinte nonchalante pour une attaque personnelle.

— Ah ! C'est comme ça ? s'écria-t-il. Et bien, tu vas voir !

Et il lui porta une botte de son cru.

Sans plus de succès, cependant : son pied fendit l'air à l'endroit précis où se trouvait le pigeon un instant plus tôt, et c'est l'homme qui, emporté par son élan, faillit tomber par terre.

Le colombin s'était, à nouveau, contenté d'un petit sautillement gracieux et toisait son agresseur avec un air de défi.

C'est, du moins, l'interprétation personnelle que fit Jean-Charles Dupuits. Il s'apprêtait à repartir à l'attaque lorsqu'il regarda sa montre et hésita. Une nouvelle escarmouche risquait de le mettre en retard. Dépité de devoir remettre son combat à plus tard, il reprit donc son chemin en remâchant des idées de meurtre.

— Tu ne perds rien pour attendre ! lâcha-t-il par-dessus son épaule en guise de conclusion non définitive.

Il avait presque oublié l'incident en sortant du métro quelques instants plus tard à la station « Duroc ». Quelle ne fut donc pas sa surprise lorsqu'il vit le pigeon perché en haut de l'escalier. L'animal, qui se tenait en équilibre précaire sur la rambarde de fer forgé, paraissait tout bonnement l'attendre.

Le fonctionnaire, frappé de stupeur et doutant du témoignage de ses sens, s'arrêta au milieu de la volée de marches. Il ne pouvait pourtant y avoir le moindre doute : c'était bien le même colombin rabougri avec ses plumes blanc sale, ses pattes rouges semblables à d'affreux sarments de vigne, qui se tenait devant lui.

— Toi ! cracha-t-il incrédule, en reprenant sa progression.

L'oiseau ne répondit pas, mais le suivit de sa tête mobile comme une tourelle de char. Puis, lorsque le fonctionnaire l'eut presque rejoint, il laissa échapper un petit roucoulement moqueur et s'envola dans les arbres.

Plutôt interloqué, M. Dupuits longea le boulevard des Invalides en se demandant s'il n'avait pas été victime de sa propre imagination. Il tourna dans la rue Oudinot et slaloma entre les étrons canins qui jalonnaient le trottoir comme autant de mines anti-personnels. Perdu dans ses pensées, il prit la première rue à gauche et pénétra au 20 de la rue Monsieur, où se trouvait la Direction Générale de la Coopération Internationale et du Développement.

Comme il s'engageait sous le portique de sécurité, il ne remarqua pas les deux petits yeux noirs en bouton de bottine qui le regardaient depuis le trottoir d'en face.

Jean-Charles Dupuits ne pensa plus à ce fâcheux incident de toute la mâtinée : il devait finaliser un projet de coopération destiné à renforcer l'accès à l'éducation de base des jeunes filles dans le Fouta-Djalon.

À 13h00, il descendit à la cantine avec trois collègues. Ensemble, ils prirent ensuite un café à la cafétéria en commentant les dernières régulations budgétaires imposées par le ministère des finances, puis, vers 14h15, ils regagnèrent leurs bureaux respectifs.

Il aperçut immédiatement le pigeon. Il était perché sur le rebord de la fenêtre et l'observait de son œil rond et impénétrable.

Le souffle coupé, Jean-Charles Dupuits regarda d'un œil tout aussi rond l'affreux volatile.

— Que… Qu'est-ce… Que… balbutia-t-il.

— Glou… Glou… lui rétorqua approximativement le pigeon.

À l'issue de ce bref échange verbal, l'agent du Ministère des Affaires Étrangères retrouva rapidement ses esprits et c'est d'une voix autoritaire qu'il reprit l'initiative du dialogue :

— Qu'est-ce que tu fous là, vermine ? s'exclama-t-il fort peu diplomatiquement.

— Glou… Glou ! répéta imperturbablement l'oiseau, qui faisait preuve d'une belle constance.

Bien décidé à avoir le dernier mot et à mettre fin à cet échange surréaliste, le fonctionnaire se saisit d'une règle en plexiglas et se dirigea d'un pas martial vers la fenêtre.

D'une main ferme, il tourna la poignée et ouvrit les deux battants.

— Glou… Glou ! le défia encore le pigeon sans esquisser le moindre mouvement de repli.

La règle fendit l'air telle une épée vengeresse. Elle ne rencontra pourtant que le vide.

— Glou… glou !

L'oiseau s'était gracieusement envolé et, tournant au-dessus de la tête de son adversaire, largua sournoisement une fiente visqueuse dans l'œil de celui-ci.

« Un – zéro » aurait sans doute commenté un observateur un peu sportif ou tout simplement facétieux.

Tout en fouettant l'air à l'aveuglette de son sabre improvisé, M. Dupuits recula précipitamment en laissant échapper des « Hou ! » et des « Ha ! » qui n'auraient pas déparé dans les phylactères d'une bande dessinée humoristique.

D'un revers de la main gauche, il essuya le guano qui lui obstruait l'œil. Puis, fou de rage, il se saisit de la lourde agrafeuse qui trônait sur son bureau.

— Sale bête ! s'exclama-t-il en guise de cri de guerre.

Le pigeon était à nouveau perché sur le rebord de la fenêtre et lissait nonchalamment les plumes de ses ailes d'un bec usé.

— Tu vas voir ! rugit le fonctionnaire en lançant vigoureusement l'agrafeuse qui, jusqu'à ce jour, ne lui avait servi qu'à épingler dossiers et notes de services.

L'arme improvisée vrombit dans les airs comme un bourdon furieux, manqua largement le colombin indifférent, décrivit une belle courbe pour finalement échouer comme un obus égaré, dans le pare-brise d'une luxueuse Renault Safrane bleu nuit, garée dans la cour.

Jean-Charles Dupuits, avec une réactivité et une rapidité dont il ne se serait pas cru encore capable à son âge, fit une brusque volte-face et disparut dans son bureau. Puis, courbé en deux comme un Indien sur le sentier de la guerre, il revint discrètement fermer sa fenêtre. Au passage, il lança un regard noir et meurtrier au pigeon qui le contemplait sereinement. Enfin, le cœur battant à tout rompre, il retourna s'asseoir derrière son bureau.

Heureusement que je n'avais pas mis mon nom dessus ! se dit-il en songeant à l'agrafeuse qui ornait à présent le siège avant du véhicule du chef de cabinet.

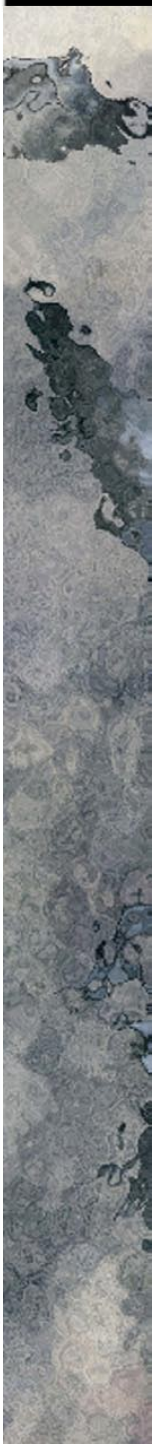
Le volatile resta là tout l'après-midi. À le narguer. Parfois, le fonctionnaire le voyait boitiller sur le rebord de la fenêtre comme un gardien de prison affligé d'un pied-bot, passant et repassant devant la cellule d'un dangereux condamné.

Il n'osa même pas se lever pour le chasser, de peur qu'on ne l'aperçoive de la cour et qu'on ne lui impute les dégâts occasionnés à la voiture officielle.

Un peu avant 18 heures, l'oiseau s'envola enfin. M. Dupuits, soulagé, quitta son bureau peu de temps après, sans même dire au revoir à ses collègues. Parvenu au rez-de-chaussée, il ignora

Yves-Daniel Crouzet

Le pigeon



superbement le véhicule endommagé autour duquel, à cette heure de sortie des bureaux, un attroupement commençait à se former.

— Quelle journée détestable !

Jean-Charles Dupuits était rentré chez lui sans pouvoir s'empêcher de regarder nerveusement le ciel par-dessus son épaule.

— Tout cela est parfaitement ridicule ! grommelait-il, furieux en arpentant de long en large le séjour de son appartement. Les pigeons ne se conduisent pas de cette façon !

Il en était à son quatrième whisky sans eau, renouant ainsi vigoureusement avec une vieille habitude contractée en Afrique.

Sous l'effet conjugué de l'alcool et de la fatigue nerveuse, les évènements de la journée prenaient dans son esprit une ampleur démesurée. Il s'était rarement senti aussi humilié et ridiculisé et c'est en ressassant le moyen d'en finir une bonne fois pour toute avec son ennemi, qu'il s'effondra tout habillé sur son lit, vaincu par un Chivas de douze ans d'âge.

Il se réveilla vers 4h00 du matin. Quelque chose grattait contre les volets.

Il roula plus qu'il ne sortit de son lit. Sa langue était pâteuse comme du papier buvard, ses yeux peinaient à rester ouverts, sa tête résonnait comme un gong chinois à chaque mouvement.

Il se dirigea d'une démarche de somnambule jusqu'à la fenêtre qu'il ouvrit en baillant, puis repoussa les volets qui claquèrent contre le mur extérieur. Il faisait nuit noire. Pourtant, à la lueur des réverbères, il n'eut aucune difficulté à reconnaître l'oiseau qui venait de s'envoler. Brusquement dégrisé et réveillé, il regarda avec stupeur le pigeon voleter dans la rue, comme s'il attendait le moment propice pour revenir se percher sur le bord de sa fenêtre.

Car c'était bel et bien le même colombin ; celui-là même qui l'avait cruellement tourmenté la veille. Quel autre foutu oiseau oserait ainsi venir le réveiller à cette heure impossible ? Quel autre affreux charognard pourrait ainsi le poursuivre de sa vindicte implacable ?

Cette fois, c'en était trop pour notre homme !

Il effectua un repli stratégique, puis d'un pas lourd mais décidé se dirigea vers la table de chevet, dont il ouvrit le tiroir d'un geste brusque. Celui-ci lui resta entre les mains et un véritable bric-à-brac se déversa sur la moquette. Des boules Quiès usagées, un magazine érotique, un stylo bille, un fascicule de mots croisés, trois préservatifs dans leur emballage, une vieille montre, une calculette, ainsi, enfin, qu'un pistolet, churent à ses pieds.

Jean-Charles Dupuits ramassa l'arme d'un geste déterminé. Ce n'était qu'un pistolet à grenailles, parfaite réplique d'un Beretta modèle 92 FS Inox, mais, se dit le fonctionnaire, il suffirait largement à faire passer le goût du pain à ce satané pigeon. À défaut, le vacarme produit par la détonation dissuaderait à jamais l'insupportable volatile de l'importuner à nouveau et de venir roder dans les parages.

Il arma le pistolet, puis le dissimulant derrière son dos, revint à pas feutrés vers la fenêtre. Trois étages plus bas, sur la chaussée luisante, un véhicule passa, inconscient du drame qui se déroulait.

Le pigeon était encore là. Il semblait faire du sur-place au beau milieu de la rue, tel un improbable colibri.

— Maudite bête ! éructa Jean-Charles Dupuits en dégageant du pouce la sécurité.

Il se pencha par la fenêtre. La lune, brillant entre les immeubles, lui décocha une flèche de lumière pâle.

— Petit ! Petit ! Viens par ici !

Puis, sans attendre une hypothétique réponse à son invitation traîtresse, il pointa son arme dans la direction du pigeon et pressa la détente avec un cri rageur.

« Bang ! » fit le pistolet en produisant une explosion de pétard.

Le pigeon, les ailes repliées, tomba aussitôt telle une fusée en perdition vers l'asphalte, avant de disparaître sous une voiture garée de l'autre côté de la rue.

— Touché ! rugit l'irascible fonctionnaire.

Il referma promptement sa fenêtre et sauta dans ses pantoufles fourrées.

— Touché ! répéta-t-il victorieusement.

Il triomphait !

Il décrocha de la penderie sa vieille robe de chambre rayée, – celle qu'avait toujours détestée son ex-épouse –, l'enfila et traversa l'appartement en envoyant valser au passage un verre à whisky.

— Je t'ai eu, crapule ! Tu fais moins le malin maintenant, hein ?!

Il se sentait dans la peau du chasseur héroïque qui vient d'abattre aux premières lueurs de l'aube un dangereux lion mangeur d'hommes.

Il gagna la porte d'entrée d'un pas conquérant et jeta, au passage, son arme encore fumante sur le canapé.

— Fallait pas me chercher, connard ! gronda-t-il quelques minutes plus tard, en affichant une mine farouche devant la glace de l'ascenseur et en ramenant en arrière, d'un geste viril, ses rares cheveux ébouriffés.

Il traversa le hall d'entrée de l'immeuble et, en trois enjambées, fut dans la rue. Comme un prédateur cherchant sa proie, il courut jusqu'au véhicule sous lequel était tombé l'oiseau.

Il regarda sous la voiture. Il regarda derrière la voiture. Il regarda autour de la voiture. Ainsi également que dans un rayon de vingt mètres autour de celle-ci.

Il chercha même dans une grande poubelle dépourvue de couvercle.

En vain : le pigeon avait disparu !

— Dommage ! se dit Jean-Charles Dupuits avec regret. Je l'aurais bien fait empailler !

Quelle belle journée !

Malgré la fatigue et un reste de gueule de bois, tout paraissait lumineux ce matin à Jean-Charles Dupuits : la lumière du jour, le ciel dépourvu de nuages et même les gens qu'il croisait.

Après son duel nocturne avec le pigeon, il s'était recouché et avait passé une excellente fin de nuit, convaincu de s'en être définitivement débarrassé.

En attendant son train sur le quai du RER, il salua d'un mouvement de tête condescendant quelques personnes familières. Il se sentait dans la peau d'un héros antique de retour au pays après une longue et victorieuse campagne militaire. Pour un peu, il se serait presque étonné de l'absence de hourras, d'acclamations sur son passage.

Ce jour-là, il négligea ses deux quotidiens et fut distrait par mille et un détails. Il portait un regard bienveillant sur toutes choses, si bien que la première partie de son trajet lui parut exceptionnellement courte.

Il remontait l'escalier du RER Quai « « André Citroën », lorsqu'il croisa la belle inconnue. Elle était comme toujours resplendissante. Sa jupe laissait apparaître un joli genou rond. Un fin collier d'or fin rehaussait sa gorge de nacre. Sa bouche était comme un pétale de coquelicot peint par la main d'un maître italien.

— Bonjour ! dit-il impétueusement avec son plus beau sourire.

— Bon... Bonjour... répondit d'un ton surpris sa muse, avant de poursuivre son chemin et de monter dans le train qui déjà donnait le signal du départ.

— À bientôt ! lança-t-il encore comme les portes se refermaient.

Elle ne répondit pas. Il ignorait même si elle l'avait entendu. Mais il s'en moquait bien ! L'important c'était qu'il venait de lui parler ! Enfin !

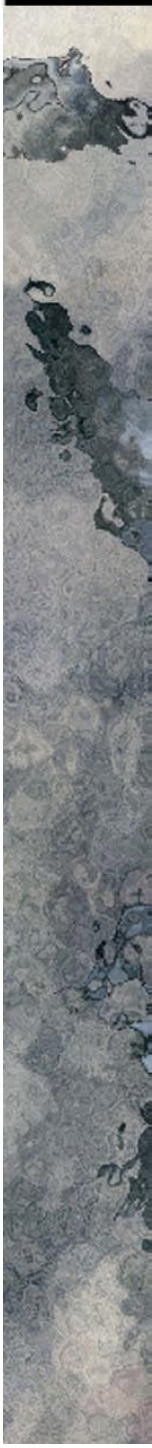
Il n'en revenait pas : il avait osé l'aborder !

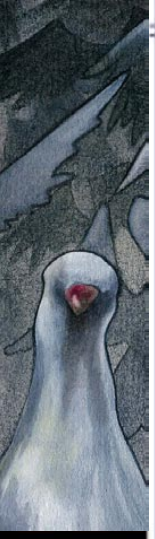
Il regarda le RER démarrer et se diriger vers son prochain arrêt, « Champ de Mars – Tour Eiffel », avec un pincement au cœur, en même temps qu'une joie sans borne.

— Je l'ai fait ! ne cessait-il de se répéter. Ce n'était pas si compliqué ! Il suffisait d'un peu d'audace ! « De l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace » murmura-t-il fièrement en paraphrasant

Yves-Daniel Crouzet

Le pigeon





Danton.

Porté par son enthousiasme, il gravit les dernières marches quatre à quatre.

Demain, j'engage la conversation ! se promit-il, avant de se rendre compte que demain serait un samedi et que ni elle ni lui ne prendraient le train.

Lundi alors ! se jura-t-il sans se laisser abattre.

C'est presque en sautillant qu'il remonta l'avenue Émile Zola. Tout à sa joie, il fredonnait une chanson enfantine qui s'était inexplicablement imposée à lui :

Une poule sur un mur
Qui picotait du pain dur
Picoti, picota
Lève la queue et puis s'en va !

Quoique parfaitement stupide, il n'arrivait pas à chasser cette comptine de son esprit. L'entêtant refrain tournait et tournait sous son crâne comme un disque rayé. Ce n'était pas l'air martial qui convenait le mieux à cette radieuse et triomphale journée, mais allez donc expliquer certaines aberrations de l'esprit !

Bientôt, il arriva sur la petite place qui servait de réfectoire aux pigeons du quartier.

Comme d'habitude, ils étaient une multitude à attendre impatiemment l'offrande quotidienne de pain sec que leur apportait la vieille folle.

— Bonjour les amis ! dit joyeusement Jean-Charles Dupuits. Hé, hé ! Vous êtes sûr qu'il ne manque personne aujourd'hui autour de la table du festin ?

Seul le bruissement des plumes contre les plumes, lui répondit.

— Votre petit copain ne vous manque pas trop, semble-t-il !

Il s'arrêta et jeta un œil autour de lui pour s'assurer que personne ne regardait dans sa direction.

— Bel exemple de solidarité animale ! persifla-t-il avant de se jeter en jubilant sur la nuée couleur ardoise.

Comme la Mer Rouge dans le film de Cecil B. DeMille, « Les dix commandements », la masse mouvante des pigeons s'ouvrit subitement en deux pour laisser passer, non pas Moïse, mais un Jean-Charles Dupuits médusé. Avec un parfait ensemble, tous les pigeons s'élevèrent autour de lui comme une vague vivante.

Tous sauf un !

Incrédule, le fonctionnaire écarquilla les yeux devant l'affreux colombin estropié qu'il avait cru mort.

Le volatile pouilleux et décharné le regardait tranquillement de son regard sans âme et sans âge, son bec émoussé tourné vers lui.

— Toi ! Toi ! Mais tu es mort ! balbutia M. Dupuits, pastichant involontairement une répartie entendue dans un bon millier de films.

Ce n'était apparemment pas le cas, car avant qu'il n'ait pu faire un geste, l'oiseau, en deux battements d'ailes, vint se percher insolemment sur le crâne dégarni du fonctionnaire éberlué.

— Je vais te tuer ! hurla celui-ci en portant les mains à sa tête pour se saisir de l'impudent volatile.

Mais il n'en eut pas le loisir. La masse des pigeons qui voletait tout autour s'abattit brusquement sur lui et l'engloutit comme la mer rouge engloutit, selon la légende, Pharaon et son armée.

Jean-Charles Dupuits disparut littéralement sous la masse ondulante et bruissante. Il se débattit, rua violemment, chercha à se débarrasser des oiseaux qui le recouvraient complètement et l'attaquaient à coups de becs et de serres. En vain : le magma d'oiseaux accompagnait chacun de ses mouvements comme un manteau vivant, le martelait d'une multitude de petits coups cruels, lacérait son visage et arrachait des lambeaux de chairs.

Fou de terreur, il voulut crier et appeler à l'aide, mais un pigeon s'engouffra dans sa bouche et se mit à lui picorer la luette.

Un passant remarqua bien ce drôle de bonhomme entouré de pigeons, mais il pensa que c'était encore un de ces olibrius qui aiment à se laisser couvrir le corps par les oiseaux qu'ils nourrissent. Un autre crut qu'il s'agissait d'un nouveau genre d'œuvre d'art, une sorte de statue vivante issue de l'imagination débridée d'un artiste contemporain.

Ils poursuivirent donc leur chemin et ne remarquèrent pas que la forme s'effondrait sur le trottoir. Légèrement. Comme si elle était soutenue par un millier d'ailes.

Jean-Charles Dupuits ne se débattait presque plus à présent ; ses mouvements convulsifs se muèrent bientôt en ultimes soubresauts.

Enfin, il s'immobilisa définitivement.

Lorsque la vieille femme en haillons arriva un instant plus tard avec son sac de pain, elle trouva les pigeons fort occupés.

Contrairement aux autres jours, un seul vint voleter autour d'elle avant de se nicher sur son épaule. Un affreux pigeon efflanqué et pouilleux, de la même couleur que la neige sale. Un colombin auquel manquaient plusieurs doigts à ses pattes rouge sang.

— Bonjour mon beau ! dit la vieille. Comment vas-tu ce matin ?

Le pigeon émit un petit roucoulement à l'oreille de la femme.

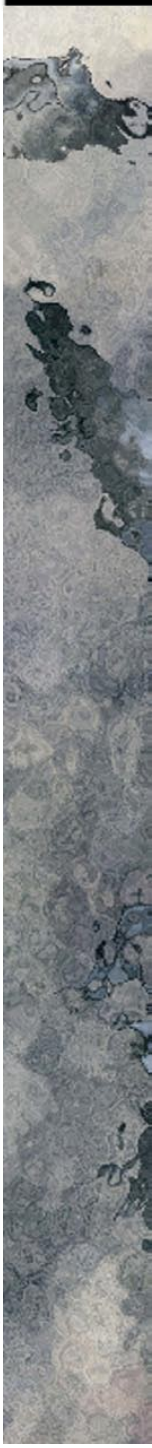
— Ah ! fit-elle d'un air entendu tout en caressant négligemment d'une main squelettique son nez crochu de sorcière.

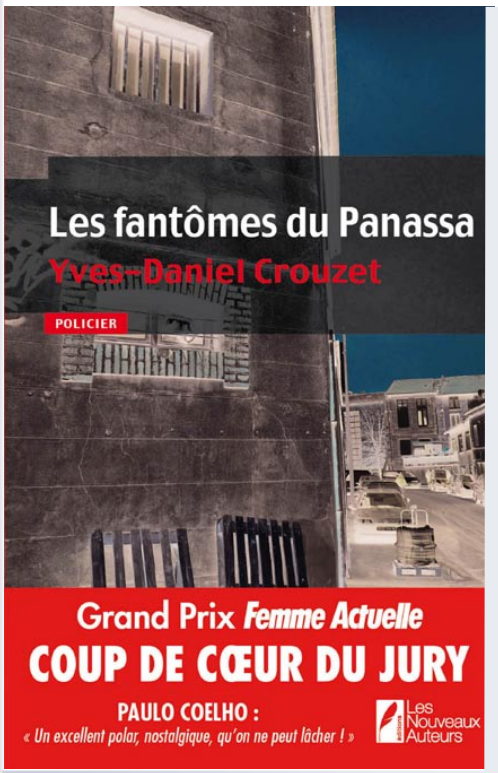
Elle regarda pensivement la masse grouillante des pigeons qui picoraient le cadavre de feu Jean-Charles Dupuits et se tourna vers son familier qui roucoulait sur son épaule décharnée.

— Non, pas de pain, Abigor, murmura-t-elle comme si elle répondait à une question. Ce gentil monsieur vous a déjà donné suffisamment à manger pour aujourd'hui !

Yves-Daniel Crouzet

Le pigeon





Les Fantômes du Panassa

de **Yves-Daniel Crouzet**

La réception d'une lettre anonyme sur laquelle est simplement écrit « Bomaki est de retour : il va recommencer » pousse Christophe Chalier à quitter précipitamment Paris pour revenir dans sa ville natale Saint-Étienne. Trente-cinq ans auparavant s'est déroulé au Panassa, un des plus anciens quartiers de la ville, un drame terrible qui les a marqué à jamais, lui et ses deux amis. Leur copain, Bernard Collardo, a été enlevé sous leurs yeux et n'a jamais été retrouvé. Qui, aujourd'hui, peut avoir intérêt à réveiller ces vieux souvenirs ? Et pourquoi ?

Son retour douloureux au Pays Noir s'apparente alors à un devoir de mémoire. Sur les traces de son passé, guidé par de mystérieux messages, Chalier va alors tenter de découvrir la vérité.

« Un excellent polar régional impossible à lâcher »,
Paulo Coehlo, président du jury.

Parution en juin 2009
aux éditions Les Nouveaux Auteurs.

Père et fils

Texte : Philippe Déniel
Illustration : Tony Patrick Szabo

Père et fils

Philippe Déniel

Le gamin était un peu en retard, mais il était finalement venu. Il n'était pas seul, un notable de la cité voisine et deux de ses gardes se tenaient légèrement en retrait. Je me trouvais au fond de la grotte qui me servait de refuge depuis plusieurs semaines maintenant ; ce n'était pas spécialement confortable, mais j'avais connu pire. Je ne serais toutefois pas fâché de quitter cet endroit car l'odeur y était insoutenable : j'avais laissé traîner les dépouilles de mes victimes un peu partout, un élément aussi essentiel à la crédibilité du décor que peu hygiénique. Une tanière de monstre sans cadavres à moitié décomposés, cela aurait été ridicule.

Le gosse a fait semblant d'hésiter quelques secondes sur le seuil de mon antre puis il a pris un air résolu avant de me défier :

— Ton règne de terreur s'achève ici, Créature Infernale !

Quelle introduction grandiloquente et stupide, navrante de banalité ! J'aurais volontiers haussé des épaules si j'en avais eues sous mon apparence actuelle : ce n'était pas du tout la phrase sur laquelle nous nous étions entendus. C'était plus fort que lui, le petit ne pouvait pas s'empêcher d'improviser lorsque « l'intensité dramatique » (pour reprendre ses propres termes) lui semblait propice à ce genre de fioritures. À présent, c'était mon tour d'entrer en scène et je ne devais pas rater mon coup. Je me suis avancé dans la lumière pour que le notable et ses gardes me voient bien. Puis, je me suis dressé sur mes pattes arrière, balançant mes trois têtes reptiliennes au bout de mes cous serpentiformes, grondant et sifflant de la façon la plus effrayante possible. Avoir six yeux n'était pas une chose très facile et cela me provoquait des migraines prodigieuses, mais le résultat était spectaculaire : la métamorphose en hydre avait toujours été celle qui nous avait apporté nos plus grands succès même si elle était très pénible à accomplir. J'ai bondi vers le gamin faisant mine de le happer avec l'une de mes mâchoires. Il a esquivé l'attaque, bien entendu, et il a roulé sur le sol, profitant de son mouvement pour me frapper au flan avec son glaive. J'ai pris l'air furieux et nous avons repris l'affrontement : ce petit manège devait durer encore quelques instants. Au fur et à mesure des assauts, je suis parvenu à me placer le dos au précipice tout proche comme cela était prévu. Ma dernière charge a désarmé mon adversaire, le laissant sans défense face à mes crocs et à mes griffes. À quelques mètres de là, on ne perdait pas une miette du spectacle. Le gosse a alors crié qu'on lui donne une arme. L'un des gardes lui a jeté sa javeline. Il s'en saisit aussitôt. Dans un geste fluide, il se retourna et la planta dans ma poitrine. Mortellement blessé, j'ai reculé de quelques pas, oubliant le gouffre derrière moi. Ma chute dans l'abîme était dès lors inévitable. J'ai glissé le long de la paroi rocheuse, essayant de ralentir ma dégringolade pour ne pas me faire trop mal en touchant le sol.

Le notable n'a pas tardé à rejoindre le petit, contemplant ce qui lui semblait être mon cadavre d'un air satisfait. J'ai écouté leur dialogue avec amusement.

— Ce monstre ne tuera plus personne désormais. Il a été renvoyé dans le Tartare qui lui a donné naissance.

— Il est regrettable que nous ne puissions récupérer son corps, a dit l'un des gardes, ses crânes auraient fait de splendides trophées.

— C'est mieux ainsi. Ce qui est né dans les profondeurs doit y mourir. L'hydre a été détruite, vous nous avez délivrés d'un grand péril.

— Je crois que le moment est venu de parler de ma récompense, a simplement conclu le gosse.

Quelques heures plus tard, je me suis extrait du gouffre avec une jambe en miettes, une demi-

douzaine de côtes fêlées et l'une de mes colonnes vertébrales brisée. Aucune de ces blessures n'étaient mortelles pour moi, je serais guéri avant que le Soleil se couche. Quand Echidna et Typhon, mes chers parents, me filaient une raclée, j'en ressortais en bien moins bon état. C'est là l'un des avantages à être un métamorphe : seules les armes forgées avec de l'or peuvent durablement me faire du mal. J'ai entrepris de lentement reconfigurer mon aspect, résorbant mes cous et mes têtes surnuméraires pour reprendre figure humaine.

Lorsque le gamin m'a enfin rejoint, j'avais mon apparence habituelle, celle d'un homme solide et barbu, légèrement grisonnant. Les fines paillettes dorées dans mes yeux étaient l'unique signe qui trahissait ma nature réelle. Il semblait heureux de me voir, et je dois avouer que cela m'a fait chaud au cœur aussi de le retrouver.

— Tu es en pleine forme, Phorbas, m'a-t-il dit en souriant de toutes ses dents. Et dire qu'ils croient tous que tu es mort.

— Continue comme cela, jeune Œdipe, lui fis-je affectueusement, et tu deviendras aussi vaniteux et cynique que moi.

— Avec un tel pedigree, mon avenir sera assuré.

— Tu n'es vraiment qu'un petit crétin, j'aurais dû te laisser crever quand tu étais encore bébé plutôt que de te recueillir.

— Oui, mais maintenant, c'est trop tard, conclut-il, l'air désinvolte.

Je détestais cette façon qu'il avait de toujours avoir le dernier mot.

— Ils ont donné la récompense au moins ?

— J'ai même eu droit à un léger bonus. Ils ont réellement été impressionnés par mes talents de tueur de monstres.

— Je parie que tu l'as dépensé en boissons et en filles dans le premier bordel venu.

— C'est triste de voir le peu d'estime que tu as pour moi… En fait, je n'ai pas eu à sortir la monnaie, ils voulaient tous avoir le héros dans leur établissement. Si seulement tu savais la semaine que j'ai passée…

— Épargne-moi les détails. Si on allait s'offrir un repas décent. Je ne l'ai pas volé non ?

Nous nous sommes rendus dans la taverne la plus proche. Mon association avec Œdipe ne datait pas d'hier : je l'avais élevé et il était comme un fils pour moi. Il y a environ un quart de siècle, cet imbécile musculeux d'Héraklès avait entrepris de martyriser les membres de ma famille. Quand il réussit à terrasser Cerbère, mon frère préféré, j'ai jugé qu'il était plus prudent pour moi de me mettre au vert quelque temps. J'avais repéré un berger misanthrope nommé Phorbas qui habitait seul avec son troupeau dans les environs de Corinthe. Il m'a semblé le candidat idéal. Je l'ai tué et je l'ai ensuite dévoré avant de prendre son apparence, son identité et sa maison. J'ai ainsi vécu sa vie pendant quelques années.

Un jour que je promenais mes chèvres dans les collines, j'ai entendu les cris d'un nourrisson. Le malheureux bébé avait été suspendu à un arbre, ses pieds avaient été percés et enfilés sur une branche. Je ne savais pas ce qui justifiait une telle cruauté envers cet enfant, il devait probablement être le fruit d'un adultère ou d'un inceste. Celui qui l'avait mutilé de la sorte avait décidé qu'il paierait pour le crime qui lui avait donné naissance. J'ai recueilli et soigné le gamin. Je lui ai donné un nom, Œdipe, en souvenir de ses pieds enflés, et je l'ai gardé avec moi. Un vieillard élevant un petit bonhomme attirerait moins l'attention qu'un ermite cohabitant avec son troupeau. Le bout de chou a grandi ainsi, en ma compagnie, et est devenu un jeune garçon.

Au fil des années, les choses s'étaient calmées pour moi, je pouvais de nouveau utiliser mes talents de métamorphe sans risque. Le gosse avait envie de voir du pays et s'ennuyait à Corinthe. Quant à moi, j'en avais plus qu'assez de jouer le brave berger et de contenir ma nature changeante. J'ai alors eu une idée qui nous permettrait de voyager tout en gagnant confortablement notre vie. Mon plan était simple : je terroriserais une cité de taille réduite sous une apparence monstrueuse jusqu'à ce que l'on offre une récompense pour ma mort. Œdipe arriverait à ce moment-là, ferait mine

de me tuer dans un simulacre de combat et empocherait la mise. Cette combine durait maintenant depuis plusieurs années, nous avions écumé toutes les régions de la Grèce, tout en évitant les villes importantes. Mais cette fois-ci, tandis que nous déjeunions dans une auberge après ma dernière transformation en hydre, Œdipe me fit part d'un nouveau projet.

— Thèbes, c'est là que nous devons aller, me dit-il alors que je venais à peine d'entamer mes figues (mon dessert préféré).

— Tu n'y penses pas ! C'est trop grand et beaucoup trop dangereux ! Un vrai guerrier pourrait avoir envie de m'affronter et je ne tiens pas à mourir. N'oublie pas que c'est moi qui prends tous les risques avant que Monsieur le Tueur de Monstres ne fasse son numéro auprès des autorités locales.

Il a boudé pendant une minute ou deux, mais il est revenu à la charge.

— Tu te souviens de la devineresse que nous avions croisée sur la route ? Elle m'a assuré qu'un destin illustre m'attendait là-bas. C'est un signe, les dieux veulent nous y voir.

— Laisse Zeus et sa famille hors du coup. Ton oracle n'était qu'une misérable clocharde alcoolique. Elle aurait raconté n'importe quoi afin d'avoir une obole ou deux pour se payer sa gnôle. Et puis… Quand je l'ai fichue dehors à coups de pied au cul elle t'a dit « tu tueras ton père, tu coucheras avec ta mère et donneras le jour à une lignée détestable ».

— Elle était fâchée, c'est tout.

— Ouais… Elle a surtout eu de la chance de s'en tirer en vie. J'en ai démembrés d'autres pour bien moins que cela.

— Écoute-moi. Le roi Laïus de Thèbes est vieux et malade. Son épouse, la reine Jocaste est encore très jeune… Imagine qu'il meure….

— Et elle est aussi très belle. Tu n'es vraiment qu'un sale petit obsédé.

— Laisse-moi finir. Voilà comment je vois les choses : tu te changes en un truc véritablement terrifiant, le genre de bestiole qui marque les esprits. Un défilé étroit mène à la cité : tu t'y posteras, mais au lieu d'attaquer les gens, tu leur poseras des énigmes pour leur autoriser le passage. Tu auras même le droit de les dévorer s'ils se trompent.

— Je serai très exposé…

— Non, pas tant que cela. Tu pourras te tenir en hauteur, hors de portée des lances. Il suffit que tu prennes une forme capable de voler, pour sauter sur tes victimes et t'enfuir à tire-d'ailes.

— Ce ne sera pas suffisant. Il nous manque quelque chose de plus, une manœuvre de diversion à même d'attirer tous les guignols en quête de gloire loin de la ville. Attends… J'ai une idée…

— Enfin ! fit-il radieux, tu commences à adhérer à mon projet.

— Ne triomphe pas si vite, cela ne sera pas facile. Il faut que nous assassinions le roi Laïus. Ensuite nous ferons croire que le meurtrier s'est sauvé… À Sparte par exemple. Tout ce que Thèbes compte de prétendants à l'héroïsme se lancera à ses trousses, et nous aurons les coudées franches.

Nous nous sommes tus pendant quelques instants, perdus dans nos pensées. Nous cherchions à voir tous les aspects liés à cette nouvelle entreprise. C'était une arnaque beaucoup plus grosse que celles que nous avions pratiquées dans le passé, mais les bénéfices pourraient être colossaux.

— Il ne reste plus qu'à choisir ta future métamorphose… Tu ne veux pas nous refaire une chimère ?

— Lion, chèvre et serpent ? Non, pas assez impressionnant. En plus, c'est affreusement inconfortable. J'imaginais quelque chose d'autre, un moyen de renforcer le côté énigmatique puisque je vais poser des questions aux malheureux passants… Pourquoi pas un Sphinx ? J'aurai une partie féline, pour avoir des crocs et des griffes, mais je garderai un torse humain. Et il me faudra des ailes pour pouvoir m'enfuir en volant.

— Ça semble parfait…

— Espérons que tout se passera bien. Je te charge de trouver les énigmes, après tout tu seras le seul à apporter la réponse correcte.

Il a pris un air songeur avant de poursuivre.

Philippe Déniel

Père et fils

— Je pensais à un truc… Elle est vraiment jolie la reine Jocaste ?

— Plus encore que tu ne le crois. Elle a à peine une quinzaine d'années de plus que toi, et elle a conservé toute sa beauté.

— Donc, si je laisse agir mon charme naturel, je pourrai assurer notre avenir à tous les deux pour longtemps puisqu'elle sera devenue veuve.

— Tu ramènes toujours tout à cela… Je me demande ce que j'ai raté dans ton éducation pour que tu sois aussi obsédé, ai-je conclu avec lassitude.

*
* *

Nous avons passé les semaines suivantes à peaufiner notre projet. Sous différents déguisements, je suis rentré à Thèbes avec Œdipe pour apprendre à connaître les habitudes du vieux roi Laïus. Nous avons ainsi découvert qu'il avait coutume de voyager avec une escorte restreinte pour ne pas attirer l'attention. Il devait se rendre à Athènes pour négocier un accord commercial. Nous nous sommes postés sur le chemin et nous l'avons attendu. Il y avait à peine cinq gardes avec lui lorsque nous l'avons piégé, près d'un carrefour. Le gamin était un redoutable archer, il parvint à tuer deux d'entre eux avant qu'ils ne soient sur nous. J'ai alors attaqué les survivants sous la forme d'un énorme lion aux griffes et aux crocs d'airain. Exterminer les trois soldats survivants fut plus simple que je le pensais. Le Seigneur de Thèbes regarda le combat sans réagir, il était bien trop âgé pour se battre de toute façon. Il ne remarqua pas Œdipe qui m'avait rejoint. Celui-ci se glissa derrière lui et lui trancha la gorge avec son glaive.

Cet attentat choqua profondément les Thébains. Les faux indices que nous avions disposés sur les lieux furent encore plus efficaces que nous l'espérions. Tous les hommes en âge de porter une arme se lancèrent aux trousses des prétendus régicides, laissant les femmes, les enfants et les vieillards seuls. C'était le décor idéal pour l'entrée en scène du Sphinx. J'étais particulièrement satisfait de cette métamorphose : elle ne dégageait ni violence ni sauvagerie, mais une cruauté des plus perverses. Œdipe avait rédigé les énigmes, mais il faut bien reconnaître que ses talents dans ce registre étaient très inférieurs à son pouvoir de séduction face à la gent féminine. Ses rébus étaient tous plus stupides les uns que les autres et je finis rapidement par toujours utiliser la même devinette, essentiellement parce qu'elle me semblait suffisamment abscons pour que personne n'en trouve la solution, même par hasard. « Quelle est la créature qui a quatre pieds le matin, deux le midi et trois le soir ? ». Que voulez-vous répondre à un tel tissu d'âneries ? J'ai dévoré tous ceux qui s'y sont risqués. Quand le gamin s'est finalement présenté, j'étais au bord de l'indigestion. Cette fois-ci, son escorte n'était pas constituée de soldats, mais de vieillards thébains venus assister à ma défaite, du moins l'espéraient-ils. Le gosse et moi avions tout prévu afin de leur donner un spectacle mémorable. J'ai posé mon énigme, me dressant sur mes griffes, prêt à bondir. Comme convenu, le petit avait la solution. « La créature qui marche à quatre pattes quand il est enfant, sur ses deux pieds pendant l'âge adulte et qui s'aide d'une canne au soir de sa vie, c'est l'homme, tout simplement ». Les légendes étaient formelles sur ce point, il n'est pas pire humiliation pour un Sphinx que de trouver plus malin que lui. J'ai donc fait mine d'être stupéfait devant la perspicacité de mon vis-à-vis, j'ai trépigné de colère, poussé des hurlements de rage et de frustration. Mes dons de comédiens étaient franchement mauvais, mais ils semblèrent convaincre mon auditoire. Le point d'orgue de ma grande scène de la folie fut le moment où je me suis jeté dans le précipice pour me suicider, ne pouvant supporter ma défaite. Aucun des sages vieillards n'eut la présence d'esprit de se dire qu'une créature ailée ne risquait pas grand-chose en agissant ainsi. Ils conclurent tous à ma destruction avec la plus profonde naïveté. Mon fils adoptif devint dès lors la nouvelle coqueluche de Thèbes tandis que je recomposais mon apparence humaine de Phorbas le berger. On raconta même qu'il partageait la couche de la reine Jocaste moins d'une semaine plus tard.

Philippe Déniel

Père et fils

Je suis revenu à Thèbes en tant que simple voyageur au bout de deux mois. Œdipe m'avait donné rendez-vous dans l'enceinte du palais royal. J'étais attendu et dès mon arrivée je fus conduit dans une petite salle d'audience richement meublée dans laquelle il m'a rejoint peu après. Il avait troqué ses frusques de paysan contre une riche toge de soie blanche tenue par une fibule d'or. Il avait l'air d'un jeune prince vêtu ainsi, je me sentais vraiment fier de lui.

— Je suis content de voir que tu as survécu à ta chute, Phorbas.

— Tu le sais, je suis coriace. Quelles sont les nouvelles depuis mon départ ?

— Les choses ont plutôt bien tourné. Toute la cité ne jure plus que par moi, mais ils portent encore le deuil de l'infortuné Laïus.

— C'est si triste… D'autant plus que les coupables n'ont pas été retrouvés. Cependant, je connais ce genre de situation : le Roi est mort, vive le Roi ! Je suis sûr que cette bonne ville de Thèbes a une idée sur son futur souverain, n'est-ce pas ?

Il sourit d'un air entendu.

— Bien sûr que oui. Ils pensent que celui qui a été suffisamment rusé pour battre le Sphinx à son propre jeu fera un excellent monarque. Créon, le frère de Jocaste, n'est pas très heureux que je lui souffle la place, mais il manque de partisans.

— Et quel est l'avis de la Reine ? Si j'en crois les lois thébaines, elle devra devenir prêtresse et passer le restant de ses jours à pleurer son défunt mari, sauf si le nouveau dirigeant décide de l'épouser.

— Oh… Jocaste se pliera avec joie aux contraintes de sa position.

— Quelque chose me dit qu'elle ne sera jamais religieuse.

— Phorbas, ta perspicacité ne cessera jamais de m'étonner, plaisanta-t-il.

Je le regardai avec une satisfaction non dissimulée. Je l'avais élevé, j'avais fait de lui mon complice et maintenant je comprenais que l'élève avait dépassé le maître. Il avait eu raison de me pousser à faire ce dernier coup, notre plus belle réussite et probablement notre dernière. À présent il avait une situation enviable et il pourrait subvenir à nos besoins pendant plusieurs décennies. Pour la première fois depuis longtemps, je me surpris à avoir confiance en l'avenir.

J'avais tort.

Je reçus la preuve de mon erreur la nuit suivante. Le futur roi de Thèbes m'avait installé dans l'un des pavillons privés du palais. C'était confortable et spacieux, un petit nid douillet niché dans les jardins. Je fus réveillé en pleine nuit par une douleur foudroyante dans la poitrine. On m'avait planté un poignard en plein cœur, je pouvais voir l'ichor jaune et épais qui me sert de sang s'écouler lentement de la blessure. Ce n'était pas n'importe quelle arme, sa lame était en or, il s'agissait d'une dague forgée pour tuer les créatures comme moi. Œdipe se tenait devant le lit, et il me regardait mourir.

— Pourquoi ? Ai-je réussi à articuler.

— Je ne peux pas me permettre de laisser un témoin derrière moi. Tu ne sauras pas retenir ta nature changeante bien longtemps, pas plus que la sauvagerie qui t'habite. Combien de temps se passera-t-il avant que tu ne commences à faire des victimes dans la cité ? Un mois ? Un an ? Tu n'es pas discret, tu finiras un jour ou l'autre par attirer l'attention sur toi et sur ce que nous avons fait. Tu dois disparaître, c'est la seule solution.

— Mais… Je te considère comme mon propre fils…

— Allons, ne me fais pas ce numéro. Tu aurais agi exactement de la même façon que moi à ma place. Les sentiments n'ont rien à voir là-dedans. Si cela peut te rassurer, je chercherai le salaud qui a tué mon père adoptif, je trouverai même un bouc émissaire pour jouer ce rôle et il sera châtié publiquement. Je pense que le peuple de Thèbes adorera cela.

J'étais en train de mourir, encore quelques minutes et je me serais vidé de mon sang. J'ai tenté de m'extirper de mon lit, mais je me suis écrasé lourdement sur le sol. Dans ma chute, j'ai renversé les lanternes qui éclairaient la pièce. Le feu a enflammé les tentures. Œdipe s'est écarté, laissant les

flammes entre lui et moi. Il devrait les franchir pour venir m'achever, j'avais enfin une chance de salut. J'ai entamé une métamorphose de mes organes internes, transformant mon foie et les veines autour en un muscle cardiaque rudimentaire à même de me maintenir en vie malgré mes blessures. J'étais trop faible pour me relever, j'ai donc fait de mes bras et de mes jambes des pattes de chien, et je me suis enfui comme un vulgaire quadrupède. Mon fils indigne a été surpris par ma manœuvre, il a hésité avant de se lancer à ma poursuite pensant que j'allais vite m'effondrer. Il n'a pas réussi à me rejoindre. La nuit était très sombre, j'y voyais comme en plein jour et lui non.

Quand je fus incapable de distinguer Thèbes en regardant derrière moi, je me suis accordé un peu de repos. Mon cœur bricolé battait faiblement, mais j'étais toujours vivant. Une des grottes de la région débouchait directement dans le Tartare. Je m'y suis rendu, j'avais besoin de soins et seule ma mère pouvait me les prodiguer. Quelle est la créature qui s'enfuit à quatre pattes comme la plus vile des bêtes ? Je le savais maintenant. Mais tandis que je franchissais l'une des bouches de l'enfer, je fis le serment de revenir me venger de celui qui m'avait trahi.

*
* *

Échidna n'était pas un modèle de piété maternelle, pourtant elle me guérit de mes blessures. Je lui étais redevable à présent et je détestais cela, elle n'était pas le genre de personne à oublier une créance, même celles de ses propres rejetons. Mon père, Typhon, fut plus compatissant, il promit de m'aider quand je le lui demanderais. Cela allait m'être très utile.

Le vieux Chronos n'a guère de pouvoir dans les régions infernales, et plus de vingt ans s'étaient écoulés lorsque je suis ressorti du Tartare, bien que je n'y ai passé que quelques mois. Œdipe régnait toujours sur Thèbes et la reine Jocaste lui avait donné quatre enfants, dont deux garçons. C'était un souverain aimé de son peuple, réputé pour sa sagesse et son équité. Qu'il en profite encore quelque temps, cela ne durerait pas. Il n'imaginait pas l'ampleur de la déchéance que je lui réservais.

Sous différentes apparences, je parcourus les rues, autant pour m'informer que pour faire naître des rumeurs. Le Roi avait mécontenté Zeus, son châtiment serait exemplaire et il s'abattrait sur la cité tout entière. Je parlais d'une épidémie de Peste, de cataclysmes ravageant la ville et de mille autres désastres futurs. Au départ, les passants ne m'écoutaient même pas ou alors ils haussaient les épaules d'un air las. Et puis j'ai lâché les Esprits de la Pestilence que j'avais rapportés de l'Hadès. Ma crédibilité grimpa en flèche alors que les malades et les morts s'accumulaient. J'allais pouvoir passer à l'étape suivante, la calomnie. Œdipe avait tenté de m'assassiner, moi qui l'avais élevé. Je voulais qu'il soit puni pour cela. Bien sûr, j'ai choisi de déformer la réalité, les gens croient plus facilement une histoire si elle est sordide et romanesque. Le roi était le fils de Jocaste et du vieux Laïus, il avait été enlevé à ses parents dans les premiers jours de sa vie. Devenu jeune homme, sa route avait croisé celle de son père et il l'avait affronté et tué. Vainqueur du Sphinx, il avait eu le cynisme odieux de voler la place de sa victime sur le trône et dans le lit de son épouse, sa propre mère. Le souverain était coupable d'inceste et de parricide, et les Dieux exigeaient qu'il soit châtié. Bientôt, on ne discuta plus que de l'ignominie d'Œdipe et les émeutes éclatèrent un peu partout. J'entretins cette situation en demandant à Typhon de provoquer quelques séismes mineurs, attestant ainsi la réalité de l'ire divine. Le moment était venu pour moi de rendre une petite visite à Jocaste.

M'introduire dans ses appartements, sous les traits d'une servante que j'avais assassinée la veille, fut très simple. Je ne tardai pas à me retrouver seule avec elle. J'avais envisagé de lui faire un grand numéro de soliste : la jeune domestique, possédée subitement par l'esprit vengeur des Erynies devait révéler les turpitudes et les crimes d'Œdipe. J'avais prévu de révulser mes yeux, de tourner ma tête d'une façon anatomiquement impossible pour un être humain et de parler d'une voix caverneuse. J'étais certain que la reine piquerait une violente crise d'hystérie, peut-être même arriverais-je à la pousser au suicide. Au lieu de cela, elle ne broncha pas et posa un regard froid sur moi.

Philippe Déniel

Père et fils

— Ainsi, c'est donc vous, la créature qui a élevé Œdipe. Il pense que vous êtes mort, il dit qu'il vous a tué.

— Il faut croire qu'il avait tort, fis-je, surpris par la tournure de la conversation. Il y a certaines choses que vous devez savoir à son sujet. Vous ignorez qui vous avez épousé.

— Vous vous trompez. Il m'a tout raconté : son enfance avec vous, les crimes que vous avez commis, le meurtre de mon premier mari et votre ridicule mise en scène avec le Sphinx. Il ne m'a rien caché.

— Mais.. Comment avez-vous pu accepter tout cela ?

— Laïus était un vieillard tyrannique et obtus en plus d'être un roi despotique. Il me battait chaque fois qu'il était ivre et cela se produisait souvent. Œdipe m'a rendu service en le tuant. Je donnerai ma vie pour lui, vous comprenez ?

Quelle sombre idiote ! Elle l'aimait, lui ce sale petit traître capable d'assassiner son propre père de sang-froid.

— Vous êtes prête à mourir pour lui ? Qu'il en soit ainsi !

Je me suis précipité sur elle, la projetant violemment à terre. Elle n'a pas eu le moindre geste pour se défendre, et elle s'est laissé faire quand je l'ai étranglée. Je ne pensais pas que les choses se passeraient de la sorte, mais je devais essayer de me raccrocher à mon plan initial. J'ai déchiré les draps et noué les lambeaux pour en faire une corde rudimentaire. Puis je l'ai utilisée pour pendre la dépouille de Jocaste à une poutre. Toujours déguisé en servante, je suis sorti de la pièce en hurlant « Au secours, la Reine vient de se suicider ! ». Œdipe est arrivé rapidement, en compagnie de sa fille Antigone. Il s'est effondré devant le cadavre de sa femme, pleurant toutes les larmes de son corps. Sa douleur était énorme, et mon esprit avide de vengeance s'en délectait. Les domestiques ont détaché la souveraine morte et un prêtre est venu la recouvrir d'un voile. Ensuite ils les ont laissés seuls avec leur peine. Usant d'un sortilège que ma mère m'avait appris, je m'étais rendu invisible afin de rester avec eux une fois les portes refermées. Je suis redevenue tangible juste derrière Antigone, et je l'ai saisie par le cou avant qu'elle réagisse, mes griffes l'agrippant à la gorge. Bien que n'ayant pas l'apparence de Phorbas le berger, Œdipe m'a immédiatement reconnu.

— Toi ? a-t-il dit simplement.

— Oui, fiston, je crois que tu m'as un peu sous-estimé.

J'ai tourné la tête vers la petite, resserrant mon étreinte sur elle. Elle a gémi faiblement, pétrifiée par la peur.

— Jolie gamine. Je me demande si elle sera plus facile à tuer que sa maman.

— Je t'en pris… Ne fais pas cela.

— Allons bon… Tu aurais agi exactement de la même façon que moi à ma place. Les sentiments n'ont rien à voir là-dedans. Tu sais cela mieux que moi.

— Ne fais pas cela… Pas elle. Tu auras tout ce que tu désires.

J'ai souri d'un air mauvais. J'aurais ma vengeance finalement.

— Tu t'adresseras aux Thébains, dès ce soir. Tu avoueras le meurtre de Laïus, et tu les reconnaîtras, lui et Jocaste, comme tes parents. Je veux qu'ils te croient incestueux et parricide. Ensuite tu te crèveras les yeux en public. Officiellement, cela sera ta manière d'expier ta faute devant Zeus. Tu te souviens de cette vieille clocharde qui se disait oracle ? J'ai envie de lui donner raison.

Il a hésité avant de répondre. Mais je le connaissais, il avait les tripes nécessaires pour aller jusqu'au bout.

— D'accord. Mais tu laisseras partir ma fille et tu ne tenteras rien contre elle.

— Tu as ma parole. Je ne toucherai plus aux tiens. De toute façon, tu as mis au monde une lignée détestable, et vous êtes tous maudits.

Le père d'Antigone a tourné les talons et s'est dirigé vers le balcon de la salle du trône pour parler au peuple de Thèbes. Il s'est adressé aux citoyens pendant quelques instants, puis une immense clameur a retenti. Œdipe avait accepté les termes de mon contrat et réalisé sa part du marché. J'ai

donc relâché la gamine, qui a filé en courant pour rejoindre son pauvre papa mutilé. Pour ma part, j'ai quitté le palais sans me presser. En chemin, j'ai croisé le vieux Créon, le beau-frère du futur ex-roi. Il avait beaucoup à gagner s'il jouait finement son rôle et faisait montre d'un peu d'ambition. Je ne me faisais pas d'illusion sur ce dernier point, la cité aurait bientôt un régent. J'étais satisfait, j'avais eu ma vengeance, j'avais fait du mal à celui qui m'avait trahi.

Dans les semaines qui suivirent, Œdipe fut banni par Étéocle et Polynice, ses deux fils si dévoués. La petite Antigone fit preuve d'un réel amour filial, en accompagnant son père jusqu'à Athènes où il fut recueilli par Thésée. La tendance de cette gamine à vouloir sauver les gens contre son propre bien-être allait lui valoir un épouvantable destin, mais ceci est une autre histoire. Le roi déchu s'installa à Colonne, et il y vécut pauvrement. Parfois on sollicitait son avis et il le donnait volontiers. C'est ainsi qu'il devint une sorte de sage, survivant grâce à la générosité de ses voisins. En ce qui me concerne, j'ai été habiter dans les environs de Sparte. J'ai repris mon apparence de paisible berger, errant à la bordure de plusieurs villages. De temps à autre, une femme ou un enfant disparaissait et on retrouvait son corps à demi dévoré quelques jours plus tard. Je changeais alors d'endroit et je recommençais.

Ce petit manège qui devait être temporaire a duré pendant plusieurs dizaines d'années.

*
* *

Épilogue

Presque un demi-siècle plus tard, j'appris une nouvelle qui aurait dû me réjouir : Héraklès venait de mourir. Ce crétin avait martyrisé ma famille et je n'allais certainement pas le regretter. Toutefois, cette mort revêtit une autre signification à mes yeux. Depuis quelque temps, j'avais des difficultés à me métamorphoser. J'avais ignoré ce symptôme, refusant de comprendre ce qu'il signifiait. À présent, alors que je voyais les Grecs pleurer la disparition du héros indestructible, je devais faire face aux faits. La magie était en train de quitter ce monde. L'immortalité d'Héraklès avait cessé d'exister et mes propres pouvoirs disparaissaient à leur tour. Je n'avais plus ma place ici. Il faudrait que je parte moi aussi, mais je souhaitais le faire à ma façon. En particulier, je devais régler une dernière affaire.

Je suis allé à Colonne pour y rencontrer le Sage Œdipe. Il était devenu un vieillard avec une épaisse barbe, à présent c'est moi qui semblais être son enfant.

— Bonjour Gamin, ai-je annoncé simplement.

— Phorbas ? Je ne pensais plus te revoir.

Le silence était lourd entre nous. Nous avions trop de choses à nous dire et nous ne savions pas par où commencer.

— Je n'aurais pas dû chercher à te tuer. J'étais dévoré par l'ambition et je me suis laissé aveugler par elle.

— Tu t'en veux pour avoir essayé de m'assassiner ou tu pleures sur ce que j'ai fait de ta vie pour me venger ?

— Ce n'est pas si simple que cela. Je me suis retrouvé seul et aveugle. Mes fils, manipulés par cette ordure de Créon, se sont entretués. Ce pourri a même fait enterrer vivante ma chère petite Antigone. C'était si injuste. Je désirais ma revanche plus que tout. Et puis j'ai réfléchi.

Il est resté silencieux quelques instants, l'air pensif. Le jeune homme que j'avais connu ne se serait jamais comporté ainsi.

— J'avais mérité mon sort. Tu n'étais pas seulement mon père, tu avais choisi de changer, de lutter contre ta nature monstrueuse pour m'élever. Pour te remercier, j'ai tenté de te tuer…

— Je sais tout cela, l'interrompis-je.

— Tu ne comprends pas, je te demande juste de me pardonner.

C'était à mon tour de ne rien trouver à ajouter.

— Tu avais un but en venant me voir, n'est-ce pas ? Tu ne fais jamais rien par hasard. Explique-toi.

— Je vais mourir, Œdipe, avouai-je.

— C'est impossible, tu es le petit-fils de Gaïa, tu es immortel.

— Oui, mais je ne suis pas éternel, je peux cesser d'exister. Les Dieux et leur magie sont en train de quitter ce monde, je n'y ai plus ma place. Je dois faire de même.

Il s'est redressé. Il était vieux et malade et il a trébuché. Instinctivement, je l'ai rattrapé pour qu'il ne tombe pas à terre.

— Dans ce cas, emmène-moi avec toi, a-t-il dit. Je laisserai ma culpabilité et mes regrets ici. Nous partirons tous les deux, comme un père et son enfant, ainsi que nous le faisions autrefois.

Je revoyais le nourrisson que j'avais recueilli. Lorsque je l'avais décroché de cet arbre où il avait été abandonné, je ne pensais pas que cette expérience me changerait. Pourtant, j'avais ressenti des émotions humaines, l'amour, la fierté, la colère, la haine. À ma grande surprise, j'avais envie de pardonner à présent.

J'ai pris Œdipe par la main, et je l'ai conduit dehors. Faisant appel aux pouvoirs de ma lignée, j'ai ouvert le sol devant nous. Bientôt une crevasse bien nette se dessina, menant directement au Tartare.

— Viens avec moi, lui ai-je finalement dit alors que nous descendions tous les deux dans le gouffre, il est temps que tu fasses la connaissance de tes grands-parents.

Philippe Déniel

Père et fils

Nathalie Henneberg

Un dossier de Didier Reboussin, Noé Gaillard et Cyril Carau

Nathalie Henneberg

Didier Reboussin, Noé Gaillard et Cyril Carau

Nathalie Henneberg, «Écrire avec le sang d'une veine entaillée...»
par Cyril Carau

Nathalie Novokovski a vu le jour à Batoum, en Géorgie, dans la région du Caucase, officiellement le 23 octobre 1917, mais en réalité en 1910. Avec sa famille, elle fuit en Turquie en novembre1920, avec une partie des troupes du général Piotr Nikolaïevitch Wangrel qui viennent d'être vaincues à Sébastopol par l'armée rouge. D'après Charles Moreau, Nathalie gardera de cette débâcle et de cet épisode « une vision dantesque où règne une peur panique ». Son père, qui faillit être fusillé, avait été sauvé par un de ses amis marins. La famille reste quelque temps à Constantinople, puis émigre en 1922 au Liban.

Comme le père, Nicolas, est conducteur de travaux sur des chantiers, les Novokovski sont amenés à voyager dans nombre de villes du Liban, de la Syrie et de l'Irak (Beyrouth, Antioche, Tripoli, Damas, Bagdad…) Nathalie ne cesse d'écrire, ainsi en 1932 elle rédige une immense fresque à travers les âges qui relate ses neuf vies antérieures. La dernière est celle consacrée à Amaury de Chartres, Comte de Clermont-Ferrand. Deux ans plus tard, elle se retrouve à Belgrade, en Yougoslavie, où elle donne des cours particuliers de langues. Elle fréquente les milieux russes et continue d'écrire. *Après la Croix, les Commandants Rouges, le Prince*. Elle est même lauréate d'un concours littéraire, anonyme, mais lorsque le jury apprend qu'il s'agit d'une jeune femme et non d'un vieil auteur, elle est recalée. Peut-être est-ce cet épisode qui la décidera par la suite à signer ses romans du nom de son futur époux, Charles Henneberg ?

En juin 1936, alors qu'elle séjourne à Homs, en Syrie, elle fait la connaissance de Charles, de onze années son aîné. Ce sergent-major dans la légion étrangère française (il est d'origine allemande) saura séduire cette ravissante jeune femme, très indépendante. Ils se marient le 23 avril 1937, à Damas. Elle donne des cours de français dans une institution privée, alors que Charles est promu adjudant en 1938. Ils se trouveront au cœur de la tourmente de la Seconde Guerre Mondiale, notamment durant le siège de Palmyre. Ces épisodes seront contés dans ses premiers romans écrits en langue française et signés Dominique Hennemont : *Trois légionnaires* et *le sabre de l'Islam*… (publiés en 1952 chez André Martel Éditeur) mais surtout des années plus tard (en 1962) dans le roman de Science-Fiction *la Forteresse Perdue*. Charles est blessé en 1941, mais il finira par rejoindre les Forces Françaises Libres du général de Gaulle.

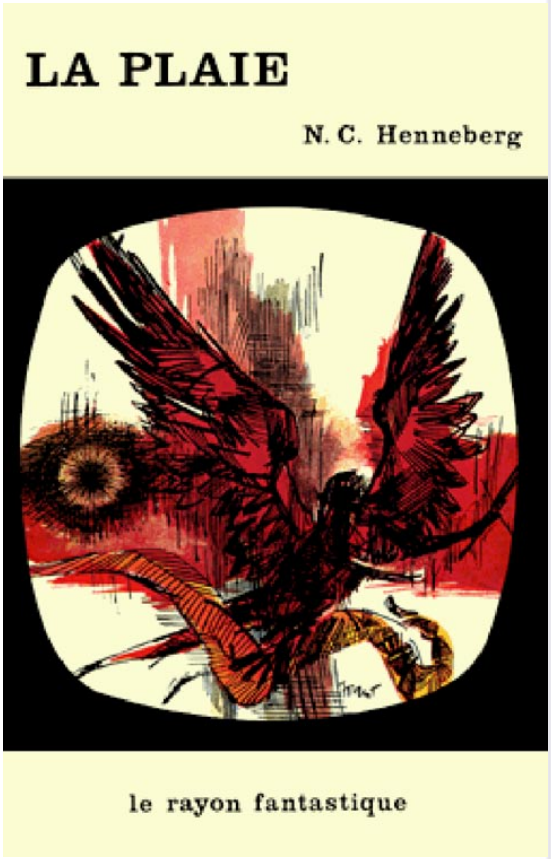
Après la guerre et un court séjour à Marseille en 1946, les époux Henneberg s'installent à Paris. *Cécile des Anges*, sa première nouvelle écrite en français, un texte largement autobiographique, est signée Nathalie Hennemont, elle est publiée dans « 84, nouvelle revue littéraire n°12 » en 1949. Et c'est dans le n°15 que paraît son premier texte de SF *la Terre Ensorcelée*. On peut le redécouvrir dans le « Lunatique n° 70 », paru chez Eons en 2006. Numéro exceptionnel, historique même, puisqu'il contient le dossier *le mystère Henneberg* de Charles Moreau, dans lequel la vérité est enfin faite sur le couple Henneberg : Nathalie seule a écrit l'ensemble de l'œuvre. Même *Trois légionnaires* et *le sabre de l'Islam*, co-écrits officiellement avec son époux. Ainsi que *la Naissance des Dieux,* ce roman obtient le grand prix du roman d'anticipation scientifique (prix Rosny aîné) le 14 octobre 1954, et Charles en endosse seul la paternité.

Jusqu'au décès subit de son époux en 1959, les romans comme les nouvelles de Nathalie seront signés Charles. Elle rencontre Alain Dorémieux à ce moment-là, il est le directeur des éditions Opta

Reboussin, Gaillard et Carau

Nathalie Henneberg

qui publiaient les revues Fiction et Mystère Magazine auxquelles elle avait contribué sous le nom de Charles Henneberg. De concert, ils décident de poursuivre les publications des ouvrages de Nathalie en disant que les œuvres antérieures avaient été écrites en collaboration tel le couple Catherine Moore et Henri Kuttner. Comme le rappelle de façon un peu facétieuse Charles Moreau dans son « mystère Henneberg », c'est à partir de ce moment que « l'exégèse » se plait à voir des différences de style et de thèmes entre les écrits de Charles et de Nathalie. Les uns qualifiant les premiers de plus « scientifiques », plus SF et ceux de Nathalie plus « fantastiques », « oniriques », dantesque et baroque ! L'œuvre de Nathalie étant tout cela à la fois et bien plus encore…



Suivent nombre de romans et nouvelles SF, fantastiques, policières… jusqu'à l'écriture de son chef d'œuvre, *La Plaie*, publié en 1964 chez Hachette dans la prestigieuse collection « le Rayon fantastique ». Dès sa parution cet ouvrage, sans doute le roman le plus important écrit en langue française à ce jour dans le domaine de l'Imaginaire, est considéré comme « le plus épique, le plus fabuleux des *Space Opera* ». Il sera traduit dans de nombreuses langues (anglais, italien, allemand, roumain, espagnol… et même en braille) et réédité en 1972, puis en 1999. Comme il est dit en exergue au début du roman, il a été « écrit avec le sang d'une veine entaillée ». Ce n'est ni plus ni moins que le combat des hommes (anges ou mutants devenus) face au Mal Absolu. Tout le vécu de Nathalie, enfant fuyant l'armée rouge, adolescente ballottée au gré des événements, femme ayant connu l'horreur de la Seconde Guerre Mondiale, se retrouve dans cette fresque de 500 pages. La beauté tragique et la puissance de son style jusqu'alors entraperçues dans *Trois Légionnaires*, *le chant des Astronautes* ou *An premier, Ère spatiale* atteignent leur firmament. La suite, *Le Dieu Foudroyé*, sera écrite douze ans plus tard. Entre ces deux romans, il y aura quantité de nouvelles de SF, fantastiques et policières, mais aussi d'autres romans, laissés inachevés ou non publiés comme *Hécate ou la déesse au trois visages*, *Demain le Ciel*, *les Cinq danses de Nitocris*.

Nathalie Henneberg décède le 24 juin 1977 des suites d'une occlusion intestinale, à Paris. Outre une œuvre exceptionnelle, elle laisse le souvenir d'une grande Dame.

Souvenirs d'un fan
par Didier Reboussin

Avant de rentrer dans le vif du sujet, il faut retracer ici la suite des circonstances qui me conduisirent à faire la connaissance de Nathalie Henneberg et à devenir l'un de ses proches. À l'époque, dans les années « Pompidou », je m'étais lancé avec une bande de passionnés de SF dans la création d'un fanzine : Nadir. On aimait Pink Floyd, Génésis et King Crimson, on se gavait de Fleuve Noir, de CLA et de Rayon Fantastique. C'était le moment où la SF commençait son petit décollage en France, en particulier grâce à l'initiative de Jacques Sadoul qui avait habilement mêlé des titres SF entre deux Guy des Cars dans la collection J'AI LU. Mais en

Reboussin, Gaillard et Carau

Nathalie Henneberg

France, c'est bien connu, notre tempérament gaulois nous rattrape au tournant, et notre petit monde de la SF était déchiré par des courants qui sévissaient jusque dans le plus petit fanzine. C'est ainsi qu'une partie de l'équipe était plutôt « new wave », une autre plutôt, disons « classique ». D'ailleurs on pouvait être les deux à la fois, ce qui permettait de se prendre des claques des deux côtés… Avec Roland Prévot, nous représentions la tendance « classique modérée », et nous décidâmes à l'issue du numéro 2 de Nadir, de voler de nos propres ailes et de lancer un fanzine qui correspondrait mieux à nos ambitions. Ce fut Axolotl. Lui et moi avions une admiration éperdue pour Nathalie Henneberg et nous décidâmes donc de consacrer notre premier numéro à cette auteure. J'adressai donc un courrier à Mme Henneberg pour solliciter une interview de sa part. En ces temps préhistoriques, les emails n'existaient pas, le téléphone n'était pas encore dans tous les foyers (en tout cas pas dans le mien) et seule la poste était une solution sûre pour communiquer. Mais il y avait évidemment une certaine inertie entre deux échanges… C'est ainsi que je reçus un peu plus tard une réponse positive de Mme Henneberg. Je n'ai, hélas ! pas conservé son courrier, mais je me souviens qu'elle y écrivait qu'elle vivait dans une chambre doublée d'une bibliothèque.

Avec Roland, nous nous présentâmes au 15 Bld des Invalides et découvrîmes une chambre doublée d'un capharnaüm. Mme Henneberg n'était déjà plus dans une forme éblouissante et vivait dans un petit studio encombré de piles de livres, de revues, de cartons, de journaux. C'est là qu'elle répondit à nos questions. L'interview fut publiée ultérieurement dans Axolotl 1. Roland lui demanda si elle pouvait nous confier une photo pour illustrer ses propos, mais elle n'en possédait que très peu. De son portefeuille, elle tira un vieux cliché, en petit format, à peine plus grand qu'une photo d'identité et avec beaucoup d'appréhension le confia à Roland en lui disant que c'était probablement une des seules images qu'elle conservait de son mari. Je ne sais pas pourquoi elle nous fit une telle confiance dès la première entrevue...

Ensuite, Roland, brillant polytechnicien, qui avait des entrées dans les laboratoires photos les plus perfectionnés de l'époque, à partir de ce cliché jauni, parvint à faire trois tirages d'un format respectable, où l'on voyait donc Charles et Nathalie posant parmi les ruines de Palmyre, avant guerre. Je me souviendrai toujours de la joie qui illumina son visage lorsque le week-end suivant nous nous présentâmes avec les clichés. Elle me dédicaça d'ailleurs la première page de Fiction 71, celui d' *An Premier, ère spatiale* dans ces termes : « À… qui m'a reconstitué (par son agrandissement photo) notre jeunesse à Charles Henneberg et à moi ». Ultérieurement, Roland réalisa une interview d'elle pour France Musique. Peu à peu, la rencontre du samedi après-midi était devenue rituelle. Dans ces temps-là, en effet, les fans de SF circulaient dans le sens des aiguilles d'une montre entre les librairies parisiennes de SF, Azatoth, Temps Futurs, La Mandragore, Pellucidar… Certains circulaient dans le sens inverse ce qui permettait de faire des rencontres… Et immanquablement, à l'issue de ce pèlerinage hebdomadaire, j'atterrissais chez Mme Henneberg. Elle avait parfois des visiteurs. C'est ainsi que je fis la connaissance d'Elisabeth Fiebig-Bétuel qui était, a à peine trente ans, deux fois veuve… C'était une poétesse et elle était belle. C'est aussi chez elle que je rencontrai Julia Verlanger.

Ah Julia ! Elle habitait à Chaville, ne travaillait pas et disposait donc de tout son temps pour s'adonner à sa passion : la SF. Avec Nathalie Henneberg elles se connaissaient de longue date, ayant démarré dans Fiction à peu près à la même époque. Julia avait un caractère vraiment trempé et appelait un chat un chat ! Mais derrière cette espèce de rudesse se cachait un personnage particulièrement attachant. Pour tout dire, c'était un amour. Alors on discutait de SF bien sûr, des projets de chacun, des idées ou des méthodes de travail…

Nathalie Henneberg m'enseignait que lorsque l'on veut décrire quelque chose ou une situation, il faut toujours savoir de quoi on parle. Et elle illustrait ses propos en évoquant par exemple une scène de combat à l'épée. Et là, elle me montrait un manuel où les passes d'armes étaient décrites et détaillées. Elle utilisait le vocabulaire adéquat et respectait ces règles indispensables pour restituer une ambiance crédible dans un texte. D'ailleurs, lorsqu'elle parlait de ses écrits fantastiques, elle me disait

Reboussin, Gaillard et Carau

Nathalie Henneberg

que le défi qu'il fallait relever dans cette littérature, c'était de rendre plausible des choses absolument invraisemblables. C'était vraiment le cœur de son art et la marque de son professionnalisme. À ma question sur la répartition des rôles entre son mari et elle, elle m'expliqua que tout était de sa plume. Son mari l'avait bien sûr fortement influencé, mais le domaine artistique de Charles, c'était la musique. Il exerçait le violon. Nous parlâmes beaucoup de *La Plaie*, qu'elle considérait comme son œuvre la plus aboutie, et nous en vînmes à discuter de sa suite. Elle en avait élaboré une, mais le manuscrit était informe. Elle décida, et je l'encourageais dans ce sens, de s'y remettre. Mais son état de santé n'était guère brillant. Elle souffrait des yeux et de problèmes cardiaques. Elle avait une hygiène de vie qui n'allait pas vraiment dans le bon sens, et les cartons de porto qu'elle se faisait livrer chaque semaine ne finissaient pas dans le lavabo…

Entre temps, les collections de SF fleurissaient en France, souvent pilotées par des « anciens » comme George H Gallet ou J Van Herp. Ces deux directeurs de collections avaient noué des liens de longue date avec Mme Henneberg, et ils mirent donc à leurs programmes pas mal de rééditions des œuvres passées. C'est ainsi que l'on put redécouvrir ce qui reste, pour moi, sa plus belle épopée, *An premier, ère spatiale* sous le titre un peu bizarre de *Mur de la lumière*… *La Plaie* fut également réédité ainsi que des nouvelles, dont une par Monique Battestini dont je fis aussi la connaissance chez Mme Henneberg. Mais il n'y avait pas d'inédits… Aussi, lorsque *le Dieu Foudroyé* fut achevé, elle me demanda de faire le facteur et de porter le manuscrit en main propre chez Maurice Renault – son agent littéraire. (Elle n'avait pas confiance dans la poste.) Par ailleurs, suite à l'interview que nous avions réalisé avec Roland, j'avais procédé à un inventaire de ses publications afin d'établir une bibliographie aussi complète que possible. Pour cela, je descendais des piles d'ouvrages accumulés aux sommets des armoires ou des étagères. Elle n'osait plus y accéder, y ayant vu jadis une araignée… Ce bilan m'avait permis de distinguer deux périodes dans son œuvre : une russe antérieure à la guerre, puis la française. Nathalie Henneberg avait travaillé pour les journaux de l'émigration Wrangel à laquelle elle avait appartenue. (Son père avait été officier dans la marine impériale russe.) Elle avait écrit des romans qui n'avaient rien à voir avec la SF ; un qui s'intitulait *Après la croix* et qui relatait les trois jours qui suivirent la crucifixion ; un autre, *Les commandants rouges* qui était une étude psychologique de la génération russe qui devait défendre l'Union Soviétique, et une trame historique, *Le Prince* qui reçut un prix de l'Émigration. Elle me montra un exemplaire d'un des journaux où figurait une photo d'elle, jeune : c'était celle d'une très belle femme…

Elle avait toujours des liens avec l'émigration russe. De ce petit monde était sorti Vladimir Volkoff qu'elle parraina à ses débuts, qui furent « science-fictionnesques » au Rayon Fantastique avec *Métro pour l'enfer*. Je crois que sa meilleure amie, que je ne connus jamais, appartenait à cette communauté. (Charles Moreau doit en savoir plus que moi là-dessus)…

Parfois mes visites s'espaçaient. Quand je venais, Julia était souvent présente. Elle s'était mise au roman et bataillait avec J Van Herp pour des histoires de contrat. Je me souviens d'un jour où, je ne sais plus trop pourquoi, j'avais promis de faire des moules à la marinière. Et c'est ainsi qu'un après-midi, Nathalie Henneberg, Julia Verlanger et moi, nous nous mîmes à table autour d'une casserole de moules…

Une autre fois, avec une de ses collègues de bureau (Nathalie Henneberg travaillait à des traductions auprès du Ministère de la Défense) nous arrivâmes à la pousser hors de chez elle pour une après-midi de dédicaces, à la librairie Azatoth qu'animait Jean Claude De Repper. Je ne me souviens plus s'il y avait foule, mais il me semble y revoir Jacques Bergier venu la congratuler. C'étaient deux vieux amis aux origines slaves, et Jacques avait été un puissant réconfort pour elle lors de la disparition de Charles. Elle m'avait d'ailleurs raconté qu'à l'issue d'une soirée bien arrosée, ils s'étaient mis à chanter à tue-tête je ne sais plus trop quel chant russe sur Sébastopol… Entre temps je fis mon service militaire, découvrant la poésie des trains de bidasses et la profondeur des forêts allemandes, et mes visites se raréfièrent. Son état de santé n'allait pas en s'améliorant, les facteurs aggravants (alcool, surmenage au travail, et épuisement lié à la rédaction de ses derniers manuscrits, dont *Le*

Reboussin, Gaillard et Carau

Nathalie Henneberg

Kéroub qu'elle écrivait pour J Van Herp – les personnages ne l'inspiraient pas -) s'accumulaient. Lors de l'inventaire, j'avais mis avec elle au jour des textes inédits. À l'époque, je collaborais à Spirale et Horizons du Fantastique. Avec son accord je donnais *Rien qu'un monstre* à Spirale que Richard Nolane publia, et *La quête psychédélique* ainsi qu'une autre nouvelle dont je ne me souviens plus le titre (mais qui se déroulait sur un océan habité par des otaries bleues intelligentes et qui, à sa manière, était aussi « déjanté » que *La Quête...*), ainsi qu'un roman, *Les Cosmonautes*, à Dominique Besse d'Horizons du Fantastique. Hélas, seule *La Quête Psychédélique* fut publiée, et encore, la dernière partie ne tomba qu'entre les mains de quelques privilégiés, la revue ayant sombré entre temps. Jean Pierre Moumon eût heureusement la chance de pouvoir la publier intégralement dans Antares n°6. Ce texte, c'est quelque chose ! Je ne sais pas ce qu'il advint des autres manuscrits. Charles Moreau m'a appris que *Les Cosmonautes* serait en sûreté au musée de Pierre Versins… Ce serait mieux s'il était publié… Enfin, Nathalie Henneberg avait travaillé à un autre roman sur la fin duquel elle n'arrivait pas à déboucher : *La déesse aux trois visages*. Elle me le confia en me demandant de trouver quelque chose. Je l'ai toujours.

Entre temps, revenu de l'armée, j'avais une foule de projets en cours et, en particulier, celui d'une revue semi professionnelle engagée avec des transfuges d'Horizon du fantastique, dont Yann Menez. Et ce fut l'aventure Piranha, qui révéla Serge Brussolo à travers deux nouvelles. Malheureusement, le temps consacré à la revue ne l'était pas à Nathalie Henneberg, et tandis que mes visites se faisaient rares, son état s'aggravait sans que j'en prenne vraiment conscience. Un jour elle me téléphona (eh oui, le téléphone était enfin arrivé à la maison, et chez elle aussi d'ailleurs) en me demandant de passer. Malheureusement, c'était impossible pour moi ce jour-là ! Sans trop m'inquiéter, je reportai la visite au samedi suivant. Mais là, je trouvai la porte close. C'est sa concierge qui m'apprit qu'elle était à l'hôpital Tenon.

Bon, elle était un peu familière des séjours à l'hôpital, et je ne réalisais pas l'urgence du moment. Je décidai de passer la voir dans la semaine à venir. Il y eut donc ce jour détestable où, lorsque je demandai la chambre de Nathalie Henneberg, la personne de l'accueil m'apprit qu'elle était décédée et déjà inhumée à Thiais…

Je ne peux pas exprimer ce que je ressentis à cet instant. Un grand vide ? Un sentiment de culpabilité ? En tout cas quelque chose de plus tourmenté qu'un simple chagrin… Elle était partie très vite, et je n'avais rien pressenti ! Julia n'était pas au courant non plus, je crois, car elle me demanda si Nathalie Henneberg m'avait jamais remis un papier ou un quelconque document qui permettrait de sauver ses manuscrits, et en particulier tous ceux de la période russe. Mais rien de semblable n'existait, pas plus qu'une quelconque disposition testamentaire. Elle m'avait bien parlé de sa mère et de sa sœur qui vivaient sur la Côte d'Azur et avec lesquelles elle s'était brouillée. Mais je n'avais pas plus d'informations. Et je ne sais vraiment pas ce que devinrent ses affaires.

Mais je sais que lorsque sonnera l'heure de la retrouver, elle aura deux mots à me dire…

Je me suis rendu sur sa tombe. C'était une simple levée de terre avec une croix de bois portant son nom et les années entre lesquelles s'était inscrite sa vie. Entre temps Piranha sombrait corps et biens et je décidai, dans un réflexe que j'analyse aujourd'hui comme défensif, de quitter le monde de la SF. Dans les semaines qui suivirent je liquidai la plus grande partie de ma collection auprès de Stan Barets de Temps Futurs, qui fit là une bonne affaire. (Je possédai en effet une des plus belles collections de *pulps* après celle de Jacques Sadoul.) Pour moi, la SF c'était terminé. Mais le temps est salvateur, referme les plaies et révèle de nouveaux horizons. Je suis revenu sur la tombe de Nathalie Henneberg avec Charles Moreau, qui procéda, sur ses deniers, aux formalités de prolongation de la concession. Charles est sans doute le plus ancien fan de France et c'est vraiment un grand monsieur. Il a exécuté une enquête digne d'un historien et exhumé des pans entiers de l'existence de Nathalie Henneberg qui m'étaient inconnus. Ainsi, elle ne m'avait jamais parlé d'astrologie alors qu'elle en était passionnée. De même, pour tromper probablement les services officiels afin d'éviter d'être mise à la retraite d'office sans les annuités requises, elle avait dissimulé à tous son âge véritable. Charles, je

Reboussin, Gaillard et Carau

Nathalie Henneberg

crois, situe sa naissance dix ans avant la date officielle.

Maintenant, le temps avec lequel jouaient tous ces personnages les a emportés. Oui, je les ai aimés, Nathalie, Julia et tous les autres, pour leur gentillesse. Car dans ses bagages la gentillesse apporte la tolérance et l'amitié. C'est la leçon qu'ils m'ont donné et que je retire de ces années de jeunesse. De toute manière, Nathalie Henneberg et Julia Verlanger vivent secrètement pour nous lorsque nous relisons leurs œuvres, à jamais.

Entretien avec Nathalie Henneberg (juin / juillet 1976)
par Noé Gaillard

Noé Gaillard : Comment êtes-vous venue à la SF, par goût, par incapacité à traduire autrement vos idées ou par conscience du nombre de lecteurs ?

Nathalie Henneberg : Quand j'ai commencé à écrire de la SF il y avait peu de gens qui en lisaient. C'est un goût, un goût inné. J'étais tout à fait petite lorsque je cueillais des fleurs et je racontais à mes petites copines que j'avais été en Atlantide pour les cueillir… Que voulez-vous c'est une prédestination et puis j'ai aimé certains écrivains apparentés à la SF. Mais pas ceux que l'on croit d'ordinaire… J'aimais bien Rosny…

N.G. : Est-ce que vous écriviez avec un plan déterminé ?

N.H. : Je faisais une sorte de nasse à mailles larges, comme la destinée. Il y a de grands évènements et des impondérables qui peuvent changer tout, mais qui ne sont pas perceptibles au début. Alors il m'est arrivé, pour ainsi dire, de me quereller avec mes héros. Ainsi dans *La Plaie* avec Thalestra… Je voulais la marier, eh bien elle ne voulait pas, c'était une véritable lutte si vous voulez…

N.G. : Chaque fois que je lis un duo littéraire je pense à Souvestre et Allain qui prétendaient écrire chacun un chapitre après s'être mis d'accord sur une idée…

N.H. : Je ne crois pas que ce soit très rationnel, parce qu'ensuite c'est difficile à concilier, non je vous dis, en général, je vis ce que je raconte. Il y a un certain escalier dans une certaine tour que j'ai monté et descendu je ne sais combien de fois avec les héros pour pouvoir bien rendre cette vie enclose dans les grandes commanderies, dans les châteaux du *Sang des Astres*, il y avait là-bas le château des Templiers, au Beaumont, sur la montagne et le château des Hospitaliers à Raselnatour sur le promontoire, en montant les escaliers je voyais qu'au milieu des marches la pierre était creusée par des pas d'acier. Eh bien, je vous assure cela m'a rendu le moyen-âge beaucoup plus vivant qu'une quantité de livres et comme j'ai tenu entre mes mains la Bulle d'Innocent III, la correspondance entre les Templiers et le Saint Siège pendant les dernières guerres là-bas, je m'imprégnais pour ainsi dire de cette atmosphère-là…

N.G. : Vous me disiez que votre mari vous avait poussée et appris à penser en français, c'est-à-dire dans une langue qui devait mieux traduire vos idées…

N.H. : Oh, j'ai bien apporté la dimension cosmique et la démesure russe dans mes livres ! Oui c'est plus facile d'écrire en français parce que la France a eu la chance d'avoir un Boileau. Elle a des règles, tandis qu'en Russie, en somme nous écrivons surtout des tranches de vie… Mais j'écris en russe de temps en temps et au point de vue langue ça m'était plus facile au début, au point de vue construction c'est beaucoup plus facile en français… En russe j'écrivais surtout des

Reboussin, Gaillard et Carau

Nathalie Henneberg

vers, c'est une langue destinée aux poètes : elle chante.

N.G. : Est-ce que vous vous reconnaissez une influence littéraire, à part celle de votre mari, directe en SF et en général ?

N.H. : Ecoutez, ce serait immense à énumérer la quantité d'influences que j'ai subies – parce que je connais une quantité de langues et j'ai lu énormément… Mon dieu… Si je vous dis que dans un livre que j'écris pour « le Masque » maintenant, il y a une influence de Pouchkine on va s'étonner, mais c'est vrai… Mais dans *La Plaie* il y a une très forte influence de Dostoievski, la plus forte si vous voulez et des philosophes russes tel que Merejkovsky, des philosophes français tel qu'Alain…

N.G. : Quand vous avez commencé à écrire de la SF est-ce que vous lisiez les revues scientifiques ? J'ai constaté que les nouvelles d'avant 1960 étaient beaucoup plus scientifiques que maintenant…

N.H. : On ne peut pas s'accrocher toujours à la cosmonautique et aux robots. J'ai fait un second métier et un métier purement scientifique, énormément de biologie et de géophysique, de physique surtout, (c'est là-dessus que j'ai à peu près perdu mes yeux.) Nous étions (l'établissement pour lequel je travaillais), à la pointe de la science moderne et ce qui est amusant, c'est que lorsque nous avons discuté une fois de certains problèmes de physique, mes collègues physiciens m'ont dit « mais vous êtes arrivée aux mêmes conclusions par la voie philosophique et métaphysique, auxquelles nous sommes arrivés par la voie mathématique et physique pure ». Maintenant j'ose me permettre une certaine liberté d'écriture, je ne cherche pas à imposer mes vues, je raconte les faits.

N.G. : Vous lisez encore ce qui se fait, vous ne perdez pas le contact ?

N.H. : Mais non je ne perds pas le contact ! Seulement j'ai des yeux malades, si l'on m'opère et que ça guérisse cela ira toujours. J'ai conservé intactes toutes mes forces et je ne suis pas morte… Non !

N.G. : Est-ce que vous avez le sentiment d'une évolution dans la SF française ?

N.H. : Je vois de petites tendances, de petits remous… On cherche à changer parce qu'on ne peut pas raconter tout le temps la même chose et sur le même ton mais ce n'est pas très probant. D'ailleurs tout ce qui vit change…

N.G. : On dit qu'il y a deux écoles de SF maintenant, celle du Fleuve Noir et celle des autres éditeurs (Denoël par exemple) portée plus vers les sciences humaines que vers la science traditionnelle, qu'en pensez-vous ?

N.H. : Ce ne sont pas des écoles ce sont des éditeurs. Il y a le Fleuve Noir, une édition commerciale qui est certainement très intéressante pour des gens qui sans cela n'auraient pas du tout mordu à la SF, mais que ceux qui connaissent la SF, la vraie, n'y trouvent pas leur compte ou si rarement. Quant à Denoël, il a publié certains livres excellents et certains pas très justifiés, mais c'est le sort de tous les éditeurs, je crois.

N.G. : On dit qu'il y a la tendance divertissante, c'est celle du Fleuve Noir qui est faite pour les gens qui lisent très vite de la SF, qui n'y portent pas un intérêt particulier.

N.H. : On ne peut pas lire très vite, on ne peut pas lire avec facilité la SF, quand c'est une bonne SF. Mais comme il y a beaucoup de gens qui veulent simplement se distraire, cela a remplacé la littérature d'évasion, la littérature de Pierre Benoit ; il écrivait mieux, mais c'étaient aussi des voyages,

Reboussin, Gaillard et Carau

Nathalie Henneberg

des aventures extraordinaires et du romanesque facile.

N.G. : *La Naissance des Dieux*, *Le Sang des Astres*, c'est de l'héroic fantasy française avant la lettre.

N.H. : On me l'a dit…

N.G. : En aviez-vous conscience ?

N.H. : Non, moi je ne mettais pas d'étiquette. J'ai passé une bonne partie de ma vie en Orient et j'ai vu périr ce qui a remplacé le Saint Royaume : la France d'outre-mer… J'ai pris ces gens, je ne les ai pratiquement pas changés et je les ai simplement dotés d'une dimension cosmique.

N.G. : Vous étiez, votre mari et vous, avec J. et D. Lemay, C. Renard et C. Cheinisse, et M. Jeury et K. Alexandre un des rares duos de la SF française, comment pouvez-vous définir la chose et par quoi, selon vous, se marque-t-elle ?

N.H. : Attendez, je ne connais pas du tout Jeury et Katia Alexandre… D'abord je dois dire que je connais très peu d'écrivains de SF parce que j'avais trop de travail, et je sortais très peu… J'ai lu une ou deux nouvelles de Jeury ce n'est pas suffisant pour porter un jugement. Maintenant vous oubliez un « duo » qui est peut-être plus intéressant que tous les autres ce sont Pierre Versins et Martine Thome et c'est elle surtout qui m'a frappée, peut-être parce que je suis assez féministe, mais je les ai vus tous les deux et elle m'a produit l'impression d'une femme d'une très grande énergie. Elle avait énormément d'idées, j'espère qu'elle a continué, malgré une toute petite humilité qui ne lui allait pas, mais c'est parce qu'on a, à un tel point, dit que les femmes ne savaient pas faire de la SF qu'elle était un peu trop humble. Moi je trouve qu'elle aurait pu faire plus, je ne sais pas si elle aurait fait mieux mais en tout cas c'est quelqu'un de très intéressant ; je connais moins Versins… Cheinisse et Renard je trouve que dans le sens littéral c'est le couple le plus réussi, lui il apporte la science, une certaine rigueur de pensée et elle, elle donne le côté lyrique romantique, ce qu'ils font ensemble est quelquefois très très bon, maintenant je ne sais pas si Cheinisse tout seul peut faire un roman. Je pense qu'il peut, je pense qu'il n'a pas le temps, c'est difficile de vivre de sa plume.

N.G. : Pensez-vous que ces couples doivent quelque chose au couple américain Kuttner-Moore ?

N.H. : Je crois que nous devons tous à Kuttner et Moore, je sais que mes premiers éditeurs disaient – et ça me flattait pas mal – que « avec moi ils avaient trouvé la C. Moore française ». En tout cas ce sont deux excellents écrivains. Dernièrement j'ai relu les nouvelles de *Déjà Demain*, vraiment c'est quelque chose… Vous avez parlé des Lemay je ne les connais pas non plus, il parait qu'elle a fait énormément pour le SF je ne sais pas, j'ai lu un seul livre, je ne peux pas dire que cela m'a paru renversant. Non, je m'en tiens jusqu'à présent parce que je les connais le mieux à Martine Thome et à son mari, (il y a maintenant une seconde Martine Versins, Martine Reynaud, je ne sais pas, j'ai peut-être lu quelque chose d'elle, mais vous savez quand il y a deux personnes qui écrivent sous une même signature c'est difficile de déceler.) Et puis il y a Cheinisse-Renard. Je trouve qu'ils sont fort bons, il y a un livre de Ch. Renard que j'aime moins que ses nouvelles, *À Contre-temps* mais c'est le danger qui vous guette lorsque vous écrivez dès le début que votre héros ou héroïne est quelqu'un d'inouï, de très héroïque, de très intelligent, de très ceci, de très cela ! Après vous n'arrivez pas à le démontrer… Mais à part ça, ce n'est pas un mauvais livre et il est bien construit.

N.G. : Est-ce que vous voyez une grande différence entre SF et fantastique ? Pouvez-vous me donner votre définition de la SF si vous en avez une ?

N.H. : Je pense que le fantastique peut donner un peu d'âme, un peu d'envol, un peu d'humour à la SF qui sans cela serait trop doctorale. J'aime mieux le mot italien « Fantascienza » c'est très joli ce mot-là… Oui une science fantastique plutôt que la fantaisie scientifique, c'est plus sérieux, vous savez. Or d'après ce que je sais par des savants qui ne sont pas des savants mais qui le sont vraiment, il existe un certain niveau où les sommets se rejoignent : les sommets philosophiques et métaphysiques et les sommets mathématiques et physiques… Ce serait très consolant effectivement…

N.G. : Comment voyez-vous l'avenir de la SF en France ?

N.H. : Si elle continue sur sa lancée, cet avenir est prometteur. Il y a d'excellents écrivains en ce moment. Daniel Walther a un très joli style, c'est un peu flamand, j'aime assez le fantastique flamand, mais ce n'est pas de la SF. Mais enfin il y a de très bons jeunes écrivains alors pourquoi il n'y aurait pas un très grand devenir ? Puisque les jeunes s'intéressent à cela, c'est une branche qui a de l'avenir, une branche qui est abandonnée par les jeunes serait une branche qui se dessèche et meurt.

Reboussin, Gaillard et Carau

Nathalie Henneberg

Bibliographie de ses romans et recueils de nouvelles écrits en français
par Cyril Carau

Trois légionnaires, André Martel, 1952

Le Sabre de l'Islam, André Martel, 1952

La Naissance des Dieux, Éditions Métal, 1954 et réédité dans la collection le Masque Science-fiction, Librairie des Champs-Élysées, 1977

Le Chant des astronautes, revue Satellite, n°10 et 11, les éditions Satellite, 1958 et réédité dans la collection le Masque Science-fiction, Librairie des Champs-Élysées, 1975

La Rosée du Soleil, « Le Rayon Fantastique », Hachette, 1959

An premier, Ère spatiale, revue Fiction n°71, 72 et 73, Opta, 1959, republié sous le titre *Le Mur de la Lumière*, Albin Michel, coll. Science-Fiction n°2, 1972

Les Dieux Verts, « Le Rayon Fantastique » n°83, Hachette, 1961 réédité dans la collection le Masque Science-fiction, Librairie des Champs-Élysées, 1975 et réédité dans « Les Chefs-d'œuvre de la Science-fiction », Cercle du Bibliophile, 1975

La Forteresse Perdue, Le Rayon Fantastique n°94, Hachette, 1962

Le Sang des Astres, Le Rayon Fantastique n°116, Hachette, 1962, réédité dans la collection le Masque Fantastique n° 4, Librairie des Champs-Élysées, 1976

La Plaie, « Le Rayon Fantastique » n°122 et 123, Hachette, 1964, réédité chez Albin Michel en 1974 et réédité chez l'Atalante en 1999

L'Opale Entydre, coll. « Collection dans l'Épouvante », Christian Bourgois Éditeur, 1971 republié sous le titre *Des Ailes dans la nuit et autres nouvelles*, Terre de Brume, coll. Terres Fantastiques, 2006

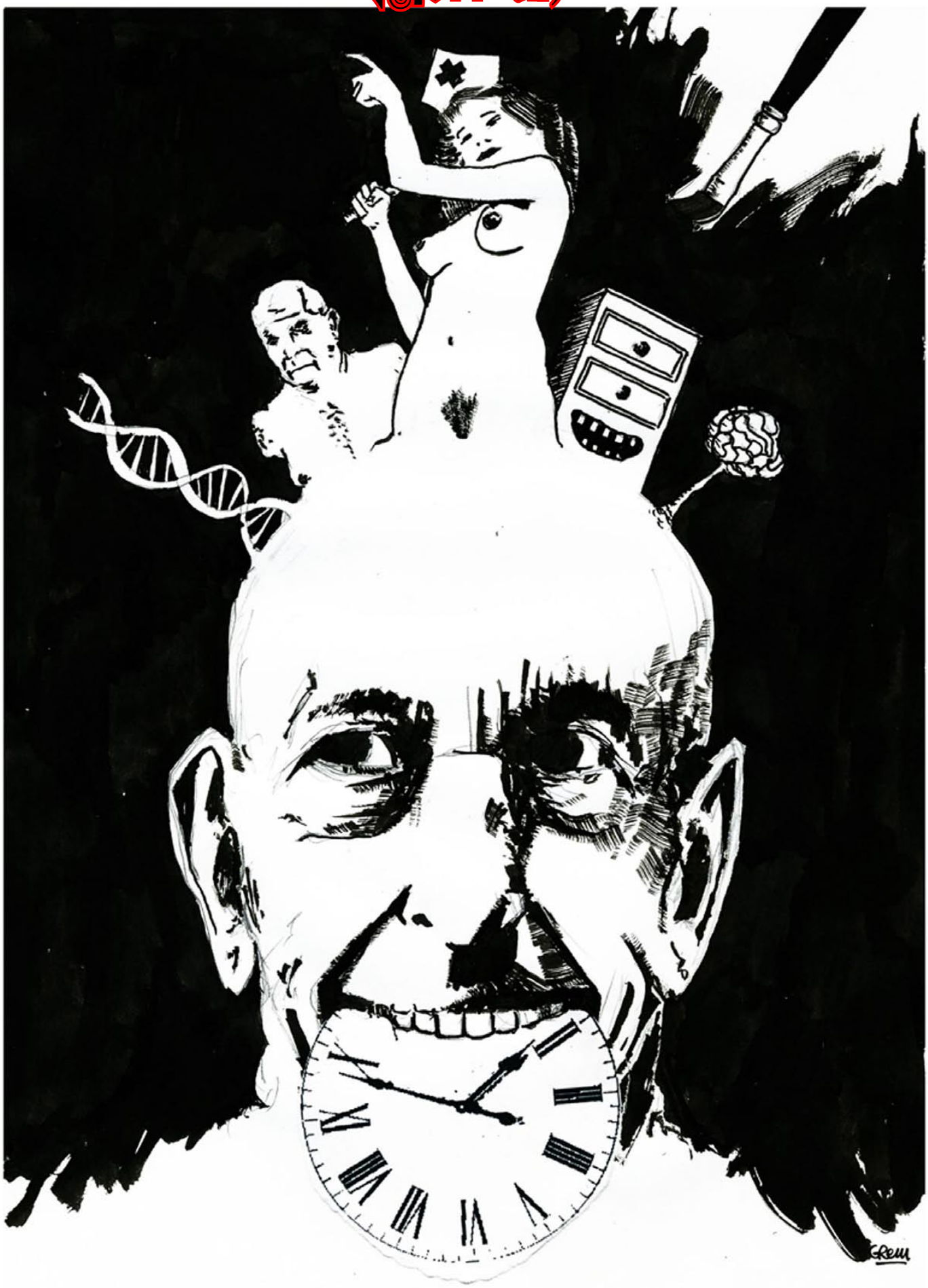
Le Dieu Foudroyé, Albin Michel, coll. Super-Fiction n°13, 1976, et réédité chez l'Atalante en 1999

Démons et Chimères, coll. le Masque Science-Fiction n° 66, Librairie des Champs-Élysées, 1977

D'Or et de Nuit, coll. le Masque Fantastique n° 13, Librairie des Champs-Élysées 1977

Les Anges de la Colère, le Masque Science-Fiction n°72, coll. Science-Fiction, 1978

Morr-an



Texte : E-Traym
Illustration : Grem

Morr-an

E-Traym

Je suis au crépuscule du jour de l'An 816 suivant le calendrier planétaire de Catalquès. Mon agonie aura été lente, bien plus lente que la plus douloureuse des morts. Mais il en est ainsi : ce soir, mon frère m'éclipse. Il aurait pu être mon ami si l'ordre des choses avaient été tout à fait autre. Mais à mon souvenir et mes regrets, il ne m'a jamais été présenté, ou si brièvement...

Tout ce que j'ai appris de lui, de Naiss-An, c'est Midi, ma sœur, qui me l'a conté. Ma sœur aînée, adorée douceur, sublime joyau de ce monde noir ou blanc où la nuance grise est rare.

Au terme du premier jour de l'année 816, mon frère aura accompli sa mission. Enfin, je le souhaite… Le vieil être que je suis ne sera plus, l'attente cessera.

Enfin.

Comme tout cela est paradoxal…

Que ce monde est étrange.

Tous ces siècles de vie dans la peau d'un vieillard, sage et résigné, tout ce temps à tuer.

Dans ma cellule de réflexion, je résiste à l'appel du sommeil. Il me faut communiquer avec le récepteur de pensées, lui transmettre mon état d'esprit avant de céder la place. Une question me hante : va t-on me remplacer ? Bah ! Après tout, qu'importe ! Finalement, j'attends mon frère avec impatience. La mort sera une délivrance pour moi.

Mais lui ? Qu'adviendra-t-il de lui ?

Minuit détient sans nul doute la réponse au mystère de la continuité de nos existences parallèles. Elle est la dernière sœur, celle en relation avec les épieurs, dont elle ne m'a toujours soufflé que quelques pensées… Quelques bribes d'images qui m'ont suffi à comprendre : nous sommes des exploités au service de l'expérience, du scénario. Combien sommes-nous de vieux sages et de jeunes fous, usés les uns à penser et les autres à éclipser, à assassiner... Qui sont ces cerveaux que nous servons ?

J'ai délivré quantité d'opinions sur des stratégies de guerre, d'assassinats, de complots et j'ai toujours scrupuleusement respecté les passages obligés du cheminement de ma pensée. Pourtant, à chaque fois que ce dernier soir vient, que ce nouveau et dernier Crépuscule m'est annoncé par Midi, je doute.

Je doute que tout cela va effectivement prendre fin.

Pourquoi devrais-je mourir après tout ?

Ai-je donc vécu trop longtemps finalement ?

La limite d'âge peut-être ?

Ne pourrait-on pas instaurer un système de retraite permettant aux actifs inutiles de vivre décemment en inactifs utiles à leurs expérimentateurs ?

Mais je m'égare peut-être en des pensées d'un autre temps et d'une autre Terre…

Je suis épuisé d'attendre que mon frère me tue…

Éprouvé par l'incapacité de Midi à former un Naiss-An doué, apte à mettre fin de manière propre à ce scénario que je juge débile parce que n'en connaissant pas le sens profond, la raison commune...

Car qu'en est-il aujourd'hui de toute cette histoire ?

Après huit cent trois ans d'attente ?

E-Traym

Morr-an

Un beau merdier !
Oui… un beau merdier que cette expérience !

Tout a commencé ce Jour que je nomme Zéro :
— Alors Jeanne, ça y est ? Tu es enceinte ?
— Oui, Jean.
— Nous allons avoir notre enfant ! Enfin…
— Enfin oui.
— Et… Ils t'ont aussi inséminé l'œuf ?
— Bin oui ! C'était dans le contrat que tu as signé, Jean !
— Ils le retirent quand déjà?
— Au sixième mois…

Papa et maman…
De braves cons comme il y en avait tant et tant…
Ils voulaient un enfant mais ils étaient stériles. Un généticien, le professeur Answald Ingemann, leur proposa de participer à une expérience. Ils acceptèrent et eurent un enfant qu'ils prénommèrent Jean-Jeanne car ils avaient peu d'imagination.
Leur histoire s'arrête là.
Elle ne nous concerne pas.
Ils sont poussière depuis des lustres…

Nous, nous étions l'œuf.
Un savant mélange d'ADN, le fruit chromosomique le plus étrange qui soit pour l'époque. Nous fûmes retirés de l'utérus de Jeanne exactement comme convenu dans le contrat, au premier jour du sixième mois de sa grossesse, ce qui fut pour elle un vrai soulagement, aussi bien physique que mental.
Notre père génétique laissa l'œuf se développer dans une couveuse spécialement conçue pour l'expérience afin que nous continuions notre développement sous son contrôle. À la première heure du premier jour du douzième mois, nous étions prêts à l'activation, ce que j'ai assimilé à une « naissance ». L'épaisse paroi de peau organique qui recouvrait l'œuf fut découpée et Answald Ingemann retira un à un, quatre fœtus inanimés lesquels furent nommés Naiss-An, Midi, Morr-An et Minuit.
Notre séquençage ADN portait une marque particulière qu'il convenait de démarrer pour que nos corps prennent vie. La mise en route de Naiss-An fut programmée à 6 heures du matin, celle de Midi à midi, la mienne à 6 heures le soir et enfin, notre cadette à tous, Minuit… à minuit. Les moments avaient été choisis pour que nous ayons chacun des spécificités particulières et cela, pour une éternité. Ainsi, le premier-né resterait un enfant, le second un adulte, le troisième un vieillard, et enfin, le dernier, un esprit.
Mon corps et celui de Minuit avaient extrêmement souffert du délai d'activation. Je suis devenu l'éternel vieillard. Et elle… la conscience. Seul son cerveau, dernier organe irrigué et oxygéné était en vie quelques instants avant la « naissance ». Il fut placé dans un container empli de plasma et immédiatement isolé de nous.
Elle s'adresse à moi souvent, et aux autres parfois. Elle ne souffre pas. Elle est une conscience et se nomme Nocturne.

Les trois nourrissons que nous étions alors, furent élevés et nourris la première année ensemble, dans une chambre, par ceux que je nomme « Les épieurs ». Nous fûmes ensuite séparés et disposés chacun dans des cellules de jeu, de vie et de réflexion. Nos croissances s'accélérèrent. Celle de Naiss-An stoppa au stade de l'enfance, celle de Midi à l'âge de raison, la mienne, au prélude de

la mort…

La sagesse m'a offert, comme à Minuit, le don de souffler mes pensées dans les esprits : Je suis Diurne.

Mon corps est souffrance. La vieillesse est une douleur que seule la mort peut soulager. Des quatre, je suis celui dont la condition est la pire. Certes, je suis un sage. Mais j'en ai assez de vivre ce crépuscule qui n'en finit pas. Pourquoi tout cela ? Qui a pondu ce scénario et dans quel but ? Je m'interroge tous les jours… depuis toujours…

L'ordre des choses gravé au plus profond de mes gènes me pousse à suivre les indications de ma sœur cadette qui lui sont transmises, pense-t-elle, par les épieurs. Donc, entre deux pistes de réflexions sur des stratégies de combat, d'assassinat ou de complot, je dois faire en sorte de guider ma sœur Midi afin qu'elle aide mon frère aîné à m'éclipser.

Mais qui donc a imaginé pareille histoire ? C'est d'une idiotie sans nom !

Je voudrais tant que, ce soir, Naiss-An réussisse à venir dans ma cellule avec son éclipseur à la main, et me fasse disparaître à jamais… Enfin le néant, l'absolue quiétude, le sommeil éternel…

Combien de fois a t-il manqué son coup ? Je ne me le rappelle plus. J'ai cessé de compter depuis fort longtemps déjà.

Pauvre enfant… J'ai dû l'éclipser des centaines de fois…

Ses échecs sont légion :

Il apparaît, téléporté en compagnie de sa sœur au centre de la pièce, face à mon lit. Ils ont l'air bête, tous les deux. Ils ne sont pas armés. J'appuie sur la gâchette et cet imbécile disparaît.

Je demande ensuite à Midi de me reconstruire un Naiss-An tout neuf pour qu'il parvienne enfin au bout de sa mission car ma sœur a le don, le fameux don de création. Il suffit qu'elle pense à son grand frère quand il n'est plus… et il est à nouveau. N'est-ce pas là un magnifique pouvoir ? Moi-même, j'ai réussi par trois fois ce tour de force, et reconstruit ainsi Midi, cette idiote ! Je l'avais malencontreusement éclipsé à la place de Naiss-An… Ma vue n'est pas ce qu'elle aurait dû être… Euh… D'ailleurs, elle n'a jamais été… J'ai toujours eu mauvaise vue.

Mais je m'égare une fois de plus…

De quoi parlions-nous, Monsieur le Meuble de Chevet ?

— Que t'es complètement barré, mon pauv' vieux !

— Ah ! Oui ! Je me sens mieux…

— Et tu te fais sourd, Morr-An !

— Certainement pas, Chevet ! Et je te prierais de retourner à la droite de mon lit ! L'éclipseur est dans le tiroir et je veux l'avoir à portée de main quand ces imbéciles apparaîtront !

— Vieux con !

Je hais ma cellule.

Surtout depuis que les objets qu'elle contient se sont mis à discuter tout ce que je pense. Et par-dessus tout, j'exècre ce meuble de chevet qui parle à voix haute !

Il y a quelques jours, un matin, alors que je faisais semblant de dormir, il palabrait doucement avec Midi. Il lui racontait des âneries… sa jeunesse, lorsqu'il était bois vert… son passé militaire dans un navire de guerre… son passage éclair à la Cour d'Angleterre, dans la chambre d'une princesse ventriloque… ses pouvoirs antistatiques…

Elle le croyait. Quelle cruche !

Un beau parleur ce meuble… Mais je dois dire que grâce à lui, ce matin-là, j'appris des choses sur Midi.

Peut-être qu'elle aussi ne faisait que se vanter… Mais elle lui répondit qu'elle savait se mettre en

E-Traym

Morr-an

quatre… Au sens propre ! Je me souviens de l'échange…

— Mais que me racontes-tu là, Midi ?

— Oui, Chevet. Je te jure ! J'arrive à me diviser en quatre enfants que j'ai nommés phonétiquement comme les quatre éléments : Ô, Err, Terr et Feuh.

— C'est fou ça ! Mais comment fais-tu ?

— Je ne sais pas, Chevet… Cela m'a pris une nuit, lors d'un rêve… J'étais dans une cabane et je pensais à ma sœur, à Minuit. Je devais attirer Naiss-An dans un piège, il devait me suivre… avec son éclipseur… et effacer Morr-An…

— Passionnant ! Et alors ?

— Et bien… Nocturne m'a parlé… et elle… Chut ! Je crois que le vieux s'éveille…

Et ils se sont tus !

Une fois de plus, j'avais été trahi par le bruit incongru et involontaire de mon sphincter… Je hais mes organes ! Je ne peux les commander ! Tristesse !

Je fis mine de m'éveiller en émettant le râle puant du vieillard aigri et Midi me fit son sourire niais.

— À qui parlais-tu, ma sœur ?

— À personne, mon frère… Il n'y a que toi et moi ici…

— Tu ferais mieux d'être discrète ! Les murs ont des oreilles ! Souviens-t'en !

— Je te trouve fort nerveux. Mal dormi ?

— Midi… tu es une connasse !

— Et toi une vieille bourrique !

— Salope !

— Débris !

Et elle s'en alla… par la porte, outrée.

Depuis, tout va mal.

Hier encore, j'ai cru voir de petites infirmières nues danser au-dessus de l'armoire. Elles avaient des seringues dans les mains et me menaçaient de me piquer les fesses. J'ai hurlé ! Un manchot est sorti de sous mon lit pour me lire les dernières nouvelles du monde. Pas fameuses entre parenthèses… Mais je m'en moque…

J'attends Naiss-An, mon frère… Je vais l'éclipser, comme d'habitude… et j'effacerai aussi cette bécasse qui me fait office de sœur ! Ensuite, je me mettrai en relation avec Nocturne et je lui enverrai une onde de choc si puissante que son cerveau va exploser ! Puis je m'effacerai seul, sans un mot d'explication, mettant ainsi un point final à cette expérience…

— Diurne, tu pètes les plombs !

— Oui, Nocturne, tu as raison… Mais je suis hyper fatigué…

— Allez ! Courage ! Je suis sûre que cela va marcher ce coup-ci. Tu vas enfin être délivré du poids de ton vieux corps.

— J'aimerais tellement te croire…

Il fait nuit maintenant.

Naiss-An ne devrait plus tarder.

Je recherche à tâtons le petit bouton du tiroir du meuble de chevet. Je ne le trouve pas. Avec difficulté, je tourne ma tête : Chevet n'est plus là.

— Chevet ? Chevet ? Viens ! Où es-tu Chevet ?

Nocturne me répond :

— Les objets inanimés ne répondent pas. Ils obéissent.

La peur m'envahit. Ils se sont tous ligués contre moi, le vieux, le sage, le faible.

J'essaie de me lever. La douleur est atroce. Je suis si maigre, si décharné. Mes muscles… Où sont mes muscles ?

Le chevet… Je le vois… Il est à l'autre bout de la pièce… près de la borne de téléportation… Je dois y aller… M'y traîner… Vite !

L'idée de mourir me terrorise.

Que vais-je devenir ?

Je ne penserai plus !

Je n'existerai plus !

L'on vivra sans moi !

C'est impossible !

Non ! Je ne veux pas qu'on m'éclipse !

Je veux continuer à…

Je suis debout, tremblant. Mes jambes se dérobent et je me fracasse sur le sol dans un craquement d'os.

Les secondes s'égrènent. Les minutes…

J'entends le bourdonnement caractéristique de l'ionisation de l'air avant l'apparition d'un téléporté.

Il vient d'arriver… Mon frère… Sûrement. Je n'arrive pas à bouger. J'ai atrocement mal.

Une voix, celle de Chevet rompt le silence :

— Dans le tiroir…

Puis celle de Naiss-An :

— Adieu, Morr-An.

Et enfin…

L'éclipse.

E-Traym

Morr-an

Le casting

Texte : Sophie Dabat
Illustration : Alda

Le casting

Sophie Dabat

À mes super-blaireaux mais super-copains d'ex-colocs !

J'ai sursauté lorsque le suivant est entré. Contrairement à tous les autres candidats, il ne portait ni combinaison moulante, ni cape noire, et n'affichait aucun des maniérismes qui avaient disqualifié les précédents postulants.

— Veuillez entrer, et positionnez-vous sur l'estrade. Avancez de trois pas. Faites un demi-tour lent et prenez la pose.

Depuis le temps que je répète cette phrase, elle finit par sortir mécaniquement. J'en peux plus.

Il est grand. Très grand, et même plus que ça : c'est un géant. Sa carrure de rugbyman et ses muscles protubérants distendent son débardeur blanc. Il est impressionnant de force et de virilité. Seul détail choquant, qui fait pouffer mon imbécile de secrétaire : ce colosse viril porte une mini-jupe plissée, très proche des uniformes des écolières japonaises et héroïnes de manga. Les plis en sont tellement nets et bien repassés que les super-girls asiatiques qui ont défilé durant le premier mois, tout sourires, grands yeux innocents et diadèmes magiques, en seraient vertes de jalousie. Sa jupette est presque aussi impeccable que la mise en plis qui fait boucler ses longs cheveux bruns. Si seulement elle avait été en tartan ou présenté des couleurs claniques, j'aurais pu en faire un nouveau Rob Roy, un Wonder-Sean Connery... mais là, blanche, ridiculement courte et dévoilant ses jambes velues, c'est carrément rédhibitoire !

Dans mon dos, j'entends Connie qui réprime ses gloussements. Quelle idiote, cette fille !

Sans dire un mot, toujours majestueux et impassible, le candidat prend la pose, gonfle les biceps et, tout du long, sourit comme une publicité pour un dentifrice. Malheureusement, les dents qu'il exhibe aussi complaisamment sont jaunes et cariées, une canine manque même à l'appel. Beurk !

Bon... il sait parler, au moins, l'Austin Power de la jupe ?

— Tu comptes te présenter, un jour, ou tu es juste là pour être pris en photo ?

— Ah ? Il faut que je parle ?

Son étonnement semble sincère. Une lueur de doute, car cela ne ressemble pas à de l'intelligence, apparaît dans ses yeux.

— Ben oui, mon p'tit gars, il faut que tu parles ! Nom, prénom, âge, pseudonyme, capacités, nombres d'actes de bravoure... J'ai besoin de renseignements, moi !

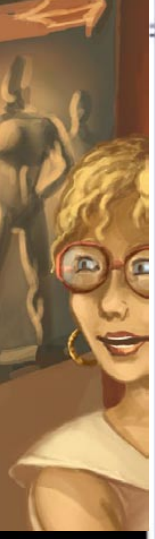
Le pseudo-mannequin négligeant des gencives affiche alors une moue incompréhensive qui met parfaitement en valeur ses lèvres pleines – tout en camouflant, heureusement, le contenu déplorable de sa bouche. Je sais qu'il ne fera pas l'affaire, mais bon, ces dernières semaines ont été tellement catastrophiques question embauche, que je ne peux plus me permettre de refouler un candidat sous prétexte qu'il pue de la gueule ou préfère porter jupon. Après tout, si je l'engage, je lui ferai faire un costume et il aura droit à des séances chez mon dentiste. Beaucoup de séances ! Curieusement, je n'entends plus Connie ricaner. Profitant de ce que l'éphèbe semble réfléchir, je jette un coup d'œil négligent par-dessus mon épaule. Elle est bouche bée, les mains croisées sur son opulente poitrine, son regard affichant un vide quasi-abyssal : elle reluque l'arrivant avec gourmandise.

— Alors ? Comment tu t'appelles ?

— Alcide.

— Okay, d'accord..... Tu penses donc être un super-héros ?

— Je suis un héros, corrige donc Alcide avec hauteur. On a érigé des Héroons en mon honneur durant des siècles !



Sophie Dabat

Le casting

— C'est un plus, c'est un plus... Tes pouvoirs ?

Là, le héros se gratte le crâne. Son regard se vide de toute... intelligence ? Non, le mot est trop fort... de toute vie, donc, tandis que visiblement, il se concentre pour réfléchir. Doux Jésus ! en plus d'une haleine de chacal, il a un intellect de hyène. Ça va pas le faire, je sens que ça va pas le faire...

— Alors, c'est pas bien difficile ! Qu'est-ce que tu peux faire que les gens normaux ne peuvent pas faire ? Tu voles ? Tu es une torche humaine ? Tu es élastique, invisible, invulnérable, super-puissant ?

Le dernier mot fait naître un sourire fat sur le beau visage.

— Super-puissant ! Je peux coucher avec cinquante femmes en une nuit, et elles tomberont toutes enceintes !

Et merde, non content d'être un crétin efféminé, il a en plus des velléités de se reproduire ! Peut-être que je devrais changer de métier, fermer ma boîte de super-héros et me reconvertir dans l'élevage de mannequins sous-doués.

— C'est génial. Donc, tu es un chaud lapin, et tu crois que ça fait de toi un super-héros. O.K., d'accord. Et à part frétiller du croupion, tu as des super-pouvoirs ?

Alcide fronce à nouveau son front pur et bas, provoquant un nouveau gloussement de Connie qui était restée paralysée de bonheur pré-coïtal depuis la dernière réplique du colosse.

— Je suis très fort. Je peux étrangler un lion à mains nues, et rattraper une biche à la course.

— Euh... Et tu fais souvent ce genre de choses ?

— Plus depuis quelques siècles.

C'est la deuxième fois que *Mister* Alcide-imbécile mentionne des siècles. J'avais cru à un lapsus, mais maintenant, j'ai un doute. Peut-être ne sait-il même pas compter... à moins qu'il soit véritablement demeuré...

— Tu es sûr de toi ? Le temps peut sembler long quand on est au chômage, mais des siècles, ça fait quand même beaucoup. Tu as à peine l'air d'avoir vingt-cinq ans.

— Les héros sont immortels.

Ça, c'est de la réplique ! Rien que pour ça, j'aurais presque envie de l'engager. Même s'il est inutile et n'a pas de pouvoirs, il pourrait me sortir un slogan comme ça par semaine, histoire que je renouvelle ma campagne de pub, et s'occuper de Connie le reste du temps. Cette pauvre enfant, toute seule avec son embryon de cerveau, apprécierait certainement d'avoir un compagnon avec qui échanger son point de vue exceptionnel sur la vie. Et de surcroît, cela me rendrait bien service ! Trêve de plaisanterie, que vais-je bien pouvoir faire de ce guignol ? D'abord, vérifier ses capacités : même s'il a l'air plus bête que ses pieds et qu'il ne brille pas par ses super-pouvoirs, s'il est immortel et a le génie des répliques impérissables, il vaut peut-être le coup !

— D'accord ; encore un bon point pour toi. Et question exploits, tu peux me raconter un peu ce que tu as fait, à part engrosser des bonnes femmes et massacrer des espèces en voie d'extinction ?

— J'ai combattu une hydre, tué des oiseaux, capturé un sanglier et un taureau, nettoyé des écuries et enlevé un chien.

— Certes, certes... dis-moi, mon ami. Tu as quelque chose contre les animaux ? Tu sais, c'est pas pour critiquer, mais de nos jours, c'est très mal vu de leur faire du mal. Si je t'embauche et que tu te permets ce genre de truc, je serai immédiatement attaqué par les ligues de protection. Enfin, passons. Et à part ça, qu'est-ce que tu as accompli d'autre, question hauts faits ? Parce que bon, c'est bien joli d'être costaud, mais maintenant, le moindre blaireau armé d'un bon fusil peut tuer un sanglier, hein !

— J'ai nettoyé des écuries et volé une ceinture à une femme. J'ai cueilli des pommes dans un jardin.

Ça va pas passer. Un forcené animalophobe, doublé d'un baiseur fou, ce sera vraiment déplorable pour l'image de ma boîte... Tant pis pour Connie et pour ma campagne de pub.

— Hum. Écoute, mon ami. Je ne sais pas trop comment te le dire, mais ça me semble être des tâches de valet ou de jardinier, ce que tu me dis. J'ai besoin de héros. De gens capables de réaliser

des prouesses surhumaines, de sauver la veuve et l'orphelin, de stopper un train en marche et de voler en brandissant un poing. Si tu ne peux rien faire de tout ça, même si tu es immortel, tu ne me serviras à rien. Franchement, je suis désolé, mais ça ne va pas marcher.

Alors que je débite mon discours tout prêt, je vois les lèvres d'Alcide esquisser une moue tremblante. En écho dans me dos, j'entends Connie pousser un gémissement désolé.

— Éjecte-le... vite...

Je lui chuchote les consignes sans la regarder, en espérant que mon ordre coupera court à la séance larmoyante qui s'annonce.

— Vous... vous ne le prenez pas ?... Il est pourtant si... si...

Connie est tellement bouleversée qu'elle ne parvient même plus à parler. Reniflant ostensiblement, elle se dirige vers Alcide, le prend par le coude et l'entraîne vers la sortie. Malgré ses efforts pour me dissimuler ses propos, je l'entends murmurer :

— Tout n'est pas perdu... je vais essayer de le faire changer d'avis... vous savez, sous ses dehors bourrus, ce n'est pas un mauvais bougre, et en plus, il n'a pas eu un seul candidat potable, pour le moment...

— Connie ? Voulez-vous bien vous contenter de faire votre travail ?

Elle se mouche avec énergie et continue à réconforter Alcide sans paraître prêter attention à mes remarques. Je suis pratiquement certain que dès que la porte sera refermée derrière eux, les élans philanthropes de ma secrétaire prendront une autre dimension... Profitant du répit dans ma succession de candidats que l'absence de Connie me procure, je parcours tranquillement ma liste du regard.

Sailor Bunny ;

Princess Yatsuyo ;

Lady Death ;

Mystic Pizza … (là, j'ai vraiment du mal à comprendre ! ?)

Wonder Pika ;

…

Les portraits alignés à côté des pseudonymes évocateurs me donnent un premier aperçu de ce qui me semble être une nouvelle succession d'échecs : en guise de super-héros, je ne vois que des nymphettes japonaises dotées de jambes aussi maigres qu'interminables, une peluche obèse et un truc « inidentifiable » en photo. Pas un seul super-pouvoir dans le tas, et certainement aucune vocation à sauver la veuve et l'orphelin.

Puis la série continue :

Wonder-Pamela,

Magic-Bernie ; C'est curieux, celle-ci est d'âge mûr, porte un tailleur strict coupé comme un sac à patates et une permanente familière. Je crois qu'en fait d'héroïne, il s'agit d'une *first lady*...

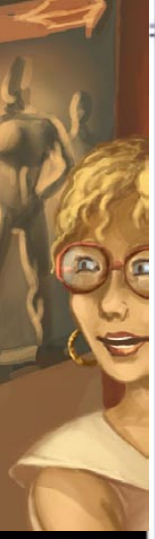
Et la liste pathétique se prolonge... Je reconnais quelques figures célèbres, mais aucune ne correspond à mes critères, une ancienne héroïne qui a sombré dans l'alcool, un héros momifié dans son fauteuil roulant, un IronMan rouillé, un homme-félin à la fourrure mitée par l'âge... rien de bien nouveau ni d'excitant.

Finalement, cet Alcide représentait peut-être le moins pire des postulants possibles. Tendant l'oreille afin de guetter le retour de Connie, je consulte à nouveau sa fiche.

Alcide Héracléios. Ce nom m'évoque quelque chose, mais quoi ?

Puis j'entends la voix geignarde de ma secrétaire s'approcher. Elle semble parler toute seule et commente à voix haute les talents et capacités de son élu. Avant même qu'elle ouvre la porte, je sais déjà tout de l'anatomie de son hercule.

Hercule… ? Pourquoi l'a-t-elle appelé ainsi, son nom est... Nom de Moi ! Comment ai-je pu ne pas le reconnaître plus tôt ! Ce candidat, soi-disant immortel et super-viril, n'est autre que le demi-dieu grec Héraclès ! Mais pourquoi donc s'être présenté sous un faux nom ? Pourquoi ne pas m'avoir parlé de ses célèbres travaux ? Étais-je censé deviner par moi-même, ou bien était-ce de la modestie mal



Sophie Dabat

Le casting

placée ?

Sans plus attendre, je me précipite hors de la salle et agrippe Connie par les coudes.

— Où est-il passé ? Alcide... je veux dire, Hercule ? Il est parti ?

Éberluée, ma secrétaire hoche frénétiquement la tête.

— Il était tellement déçu, je l'ai un peu consolé et il est reparti. Je lui ai dit de repasser en fin de semaine si jamais vous ne trouviez personne...

— Fais-le revenir ! Tout de suite !

Ses talons cliquètent sur le carrelage glissant ; je ne compte plus le nombre de fois où Connie s'est cassé la figure dans ce hall. Heureusement, malgré son super-pouvoir de calcul, elle n'a pas assez de neurones dans son petit cerveau pour que ses chutes à répétition affectent son quotient intellectuel.

Passée la porte automatique, je l'entends brailler :

— Al ? Alcide chéri ? Reviens, le patron veut te revoir !

Ses cris diminuent avec la fermeture de la porte et elle disparaît dans la foule bigarrée qui se bouscule sur le trottoir

Les deux reviennent au bout d'un bon quart d'heure, Connie trébuchante et essoufflée, Alc... Hercule aussi frais que tout à l'heure, l'air légèrement perplexe et le jupon bouleversé par la course qu'il a dû faire.

— Le voici, patron, glousse Connie avec nervosité. Il était déjà à l'autre bout du boulevard, j'ai dû appeler un taxi pour descendre l'avenue et le rattraper.

— Il était à pied ?

— Je me déplace toujours par mes propres moyens, en char, à la course ou à cheval, énonce mon candidat avec emphase. C'est le meilleur moyen d'entretenir sa santé.

Connie roucoule avec adoration. Elle passe ses doigts fureteurs sur la cuisse d'Alc... Hercule. Si je n'étais pas là, je crois qu'elle baverait déjà.

— Je viens de réaliser un point important, mon ami... (Je ne sais pas trop comment lui annoncer que j'ai découvert son identité. Si c'est une dissimulation volontaire, il risque de mal le prendre...) Voyez-vous, j'ai, bien involontairement, entendu notre charmante Connie vous appeler... Hercule. S'agirait-il par hasard... ?

— Héraclès est mon nom d'adulte. J'ai été appelé Alcide à ma naissance, parce que l'épouse de mon géniteur ne devait pas connaître mon existence, explique le héros avec un haussement d'épaules. Je suis un bâtard. À mon époque, cela ne posait pas trop de problèmes – mis à part aux femmes jalouses – mais j'ai remarqué au fils du temps que les gens avaient de plus en plus de mal à l'accepter, alors j'ai repris mon identité d'origine.

Il n'est pas si bête qu'il en a l'air. Finalement, peut-être a-t-il juste du mal à s'adapter au XIX^{e} siècle.

— Je comprends tout à fait, la célébrité peut être parfois lourde à porter... Moi-même ai préféré reprendre mon nom de jeunesse afin d'éviter d'être constamment harcelé par des admiratrices... C'est d'ailleurs pour ça que ma firme s'appelle S.H.S., pour Setanta – c'est mon nom actuel – Heroic Solutions...

— Et donc, Setanta est votre nom de naissance… et votre nom d'artiste, c'est quoi ?

— Tout à fait ! Mais revenons à nos moutons, pour le moment, c'est moi qui pose les questions. Donc, mon ami Hercule...

— Je préfère Héraclès. Il n'y a que les barbares, pour déformer mon prénom.

Hercule quitte sa position guindée quasi-militaire pour s'asseoir au bord de l'estrade sur laquelle il s'était exhibé et croise les jambes avec décontraction. Bigre ! Quand ce garçon est à l'aise, ça se voit. J'espère juste qu'il ne va pas se mettre à bailler ou à roter, parce que l'odeur deviendrait franchement insoutenable... Je puais autant de la gueule, moi aussi, lorsque j'ai été recruté par Sidh-Enterprise il y a près d'un siècle ?

— D'accord. Donc, mon ami Héraclès, tu serais intéressé par un poste de super-héros... Puis-je

savoir en quoi ce métier te tente et pourquoi tu penses être qualifié pour ce rôle ? Autant repartir du début, cela évitera de rester sur les *a priori* néfastes de notre premier entretien.

Alc... Herc... bref, l'apollon exhibe à nouveau ses dents cariées. Il faudra vraiment que je fasse quelque chose à ce sujet... de toute urgence !

— Je suis un héros. Je ne sais rien faire d'autre, mais je n'ai jamais échoué dans ce que j'entreprends...

— C'est très positif, ça, dis-moi. Et ces massacres d'animaux que tu as mentionnés tout à l'heure... c'étaient tes fameux travaux ?

Alc... Héraclès hausse les épaules. Wouah, quelle musculature ! Même moi, je ferais pas mieux ! Ça ferait se pâmer les spectatrices, sur grand écran... D'ailleurs, Connie *est* pâmée.

— Évidemment !

— Tu aurais dû me le dire, j'étais persuadé qu'il s'agissait de vulgaires chasses bestiales. Des héros qui terrassent des animaux monstrueux, qui éliminent les monstres terrorisant les populations sans défense, c'est exactement ce dont j'ai besoin...

Héraclès me gratifie d'une expression de bonheur béat. C'est fou ce que ça l'améliore ! Une fois coiffé et maquillé, il ressemblera presque à Léonardo, le même air ahuri, un peu « chiot éperdu de bonheur devant son maître adoré... » Juste ce qu'il faut pour affoler les ménagères et les midinettes. Mais bon, faut pas non plus qu'il croie que c'est dans la poche !

— Mais à part tes muscles, tu n'as pas grand-chose à proposer, malheureusement. Tu sais ce siècle regorge de héros hyper-gonflés des biceps, il n'y a qu'à regarder Schwarzy, Rocky et tous leurs potes. Mais bon, ils bossent pour la concurrence, chez S-H-S, je suis le seul à rentrer dans cette catégorie.

— Vous aussi, êtes extra-costaud ?

Héraclès semble ébahi. Je suis vexé... O.K., mon costard est super bien coupé, mais... ça se voit si peu que ça, que j'ai des biscotos ? Je suppose qu'il devait croire qu'en tant que boss, je ne travaillais plus sur le terrain, mais bon, les choses étant ce qu'elles sont, S-H-S manque trop de personnel pour que je puisse me contenter de poser mes fesses dans un fauteuil de P.D.G.

— Eh oui, mon ami. Le statut de patron ne m'a pas permis de raccrocher Gae Bolga et Caladbolg !

— Gnéé ?

— Ma lance et mon épée. Elles sont là, regarde.

Héraclès suit mon doigt du regard – c'est marrant, il louche un peu, ça lui donne un certain charme à la Christophe Lambert. Il ne devait pas y avoir d' « ophtalmos », à son époque... – et ses yeux s'écarquillent en voyant mes deux fidèles compagnes accrochées au mur. Visiblement, il admire en connaisseur.

— Mazette ! C'est pas des armes de tafiole, ça, chef ! J'aimerais bien avoir l'occasion de faire équipe avec vous !

Décidément, ce garçon est plus malin qu'il n'en a l'air, il manie la flatterie onctueuse comme s'il était grec, ce qu'il est, bien entendu.

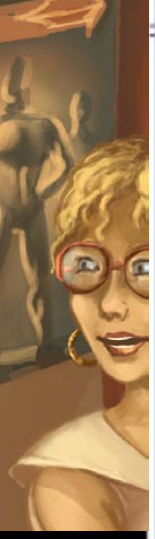
— De toute façon, les nouveaux font toujours équipe avec moi le temps d'être rodés, ça leur donne l'occasion de découvrir notre fonctionnement... Je suis sûr que tu ferais un tabac d'enfer dans une production futuriste, après un peu d'entraînement. *Hercule contre les Martiens, L'Alliance des Héros vs Alien*, ça ferait des titres fantastiques, non ?

Houlà ! J'ai peut-être été un peu trop rapide, je vois un trou noir se former au fond de ses yeux. Zut, son neurone a dû mourir de peur ou prendre la fuite.

— Des titres prestigieux, chef... mais pour faire quoi ?

— Le lancement de nos films ! Même si nous travaillons ensemble pour tes débuts, tu aurais droit à ton nom sur les affiches…

— Vraiment, ça veut dire que je suis engagé ?



Sophie Dabat

Le casting

— Pour un essai de deux films, en tout cas.

Un gargouillement étranglé nous distrait tous les deux : Connie vient de plaquer les mains sur sa bouche et roule des yeux exorbités. Elle est en plein orgasme et essaie tout simplement d'étouffer ses cris de bonheur. Cette fille... si elle n'avait pas une mémoire d'ordinateur, je l'aurais déjà faite empailler, elle serait bien plus efficace comme potiche !

— Merci, chef ! Vous ne le regretterez pas ! J'vais être le meilleur héros que vous pourriez imaginer ! Je sauverai toutes les veuves et les orphelins que vous voudrez, je ne tuerai plus d'animaux !

— On se calme, on se calme ! Être acteur, ça ne s'improvise pas plus qu'être héros. Déjà, il va falloir te... comment dire... mettre un peu au goût du jour. Une garde-robe, quelques soins esthétiques, un peu de vernis de XXIe siècle... Après ça, on commencera à te tester devant la caméra... Pour le moment, c'est Connie qui s'occupera de te… refaire une beauté !

C'est fou, Héraclès en a les larmes aux yeux. Pauvre gars, depuis la Grèce antique, il n'a pas mené grand train. Je suis trop sentimental : en imaginant les siècles d'anonymat et d'exil qu'il a dû traverser, j'ai un pincement au cœur... Comme quoi, on peut être barbare, guerrier, héros et avoir gardé un cœur d'artichaut !

— Connie, apporte-nous donc un tonnelet d'hydromel pour fêter l'embauche de notre nouvel employé ! Et annule les prochains entretiens !

Elle trottine avec autant d'empressement qu'un lapin dans un champ de carottes. Je me demande si je ne pourrais pas utiliser Héraclès pour faire progresser cette gamine. Lorsqu'elle revient, toute guillerette et vacillant sous le poids d'une barrique remplie, Héraclès se lève précipitamment pour l'aider à porter son fardeau et, après l'avoir déposé entre nous en ouvre le couvercle d'un coup de poing. Sa méthode, expéditive mais efficace, me rappelle cette heureuse époque où je pouvais picoler des lunes durant, partager de fraternelles beuveries et de sympathiques prostituées avec mes frères d'armes sans avoir peur de ternir mon image de marque. Je suis très content d'avoir pris ce gars, il me rappellera le bon vieux temps, et nous pourrons nous murger en privé comme deux vieux héros mythiques devraient le faire à l'occasion.

— Rhaaaaa, ça fait du bien ! Ça fait des siècles que je n'en avais pas bu !

— Oui, avec cette mode médiévale, l'hydromel est revenu sur le marché. C'est peut-être même la seule raison de se réjouir d'avoir atteint le XXIe siècle !

Puis nous nous taisons, savourant le goût miellé et fort de la boisson de nos pères – après tout, je crois bien me souvenir qu'Héraclès est fils de Zeus tout comme moi je suis, même officieusement, celui de Lugh – sous le regard ému et concupiscent de Connie.

— J'peux vous poser une question, chef ? me demande-t-il après avoir éclusé sa première chope.

— Vas-y, mon pote. Et tu peux même me tutoyer, après tout, maintenant, on est dans le même Argos !

— Comment as-tu eue l'idée de monter S.H.S. ? Lorsque mon peuple a disparu et que les dieux se sont retirés, j'ai eu toutes les peines du monde à survivre... Et on dirait que toi, tu as bien géré la transition...

— Ah, mon gars... les premiers temps n'ont pas été faciles, mais j'ai été recruté par Sidh-Enterprise, une organisation qui faisait de faux exploits, des miracles factices pour nouvelles religions. Elle a disparu avec la mort de son fondateur, mais c'est là que j'ai tout appris. Ils étaient spécialisés dans les quêtes, les exploits chevaleresques et récupérations d'objets sacrés. J'en ai bavé, avec leurs armures et leurs ceintures de chasteté, mais cela m'a appris les bases du métier. Lorsque je me suis retrouvé au chômage, après la Révolution Industrielle, j'ai fait des petits boulots pour survivre : Monsieur Muscle dans des foires, Colossus dans des cirques, et ensuite, j'ai été docker, puis videur dans une boîte de nuit... ce n'était pas le paradis. Puis j'ai remarqué que de plus en plus de films présentaient des héros me ressemblant, des guerriers forts, virils et musclés. Sauf que c'était du chiqué. Ce n'étaient que des mortels classiques, qui se dopaient, se passaient de l'huile sur les pecs et soulevaient de la

fonte pour ressembler à des vrais. Les former et les entretenir coûtait très cher aux producteurs, alors je me suis dit : « Et si je leur proposais les services d'authentiques héros ? Des demi-dieux n'ayant pas besoin d'amphétamines pour soulever une voiture, des super-pouvoirs ne nécessitant pas d'effets spéciaux et des guerrières vraiment sexy et farouches même au lever du lit ? » Et voila comment Setanta-Heroic-Solutions est né. Ça a été un vrai succès dès le début, et même si je n'ai pas remporté le marché pour incarner les personnages d'X-men, le succès de cette série est tel que beaucoup de cinéastes me contactent en ce moment pour que je leur fournisse des super-héros réalistes.

Héraclès hoche la tête. Je vois la compréhension se faire lentement dans son regard, c'est beau comme une aurore sur les côtes d'Irlande, émouvant comme Tara et le Lia Fail à l'équinoxe, révélateur comme ce jour où j'ai tué le chien de mon ami Culann – ce qui m'a valu mon nom de Cuchulainn – puissant comme *Maciste vs Predator*, mon prochain film...

Je crois qu'Héraclès et moi, allons vivre un nouvel âge d'or, sous les projecteurs de Cannes !

Sophie Dabat

Le casting

Un entretien avec Laurent Girardon

Géléphaïs

Dirigé par Cyril Carau

Un entretien avec Laurent Girardon

Cyril Carau

Cyril Carau : Laurent, tu es le créateur et le directeur de publication de *Black Mamba*, peux-tu nous en dire plus justement sur ce travail éditorial ? Sur la revue, ses débuts, son évolution et son avenir.

Laurent Girardon : L'idée de publier une revue a été pensée en 2003, suite à une réflexion commune au sein des membres qui composaient l'association Céléphaïs, qui était alors un collectif d'illustrateurs nîmois organisant des expos reliant littérature de genre et illustration. Á cette époque nous cherchions un moyen plus direct de diffuser les auteurs et illustrateurs qui rejoignaient nos rangs. Les expos ne suffisaient plus. Le médium « revue » s'est imposé de lui-même, un soir après le vernissage d'une expo sur les mousquetaires de *Weird Tales*[1], en faisant un débriefing tout en grignotant un kébab :

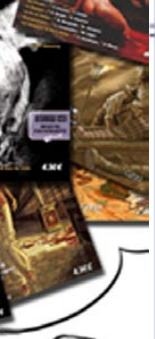
— Et pourquoi pas créer une revue comme *Weird Tales*, genre *pulp* en plus fun ?!
— Ouaip, avec plein d'illus dedans, et de la BD en plus… etc.

Je te laisse imaginer l'excitation d'une telle idée…

Comme j'étais le seul issu d'une formation de communication IUP Métiers des Arts et de la Culture (intitulé bien pompeux pour pas grand-chose…), je fus naturellement intronisé chef de projet. Ma première « fonction » consista à encadrer et fédérer une équipe solide, fidèle que je trouvais dans le noyau dur de Céléphaïs. On distribua les rôles à qui se sentait de les tenir, un peu au hasard et nos choix artistiques étaient essentiellement collégiaux. Chacun mettait son nez dans la charte graphique, bidouillait sur la maquette, etc. C'était souvent organisé de façon anarchique, en « live ». Mon frangin - qui montait sa boite d'informatique - me laissa une pièce-bureau de son local, qui allait devenir le Q.G. du projet. C'était du volontariat, de l'improvisation. On n'y connaissait rien pour la plupart. Il fallait essuyer les plâtres…

Honnêtement, nous rêvions éveillés. Si la ligne éditoriale fut vite décidée ; à savoir publier des nouvelles illustrées et de la BD en format court avec un niveau quasi pro (Je me souviens qu'à cette époque le simple mot « fanzine » nous faisait hurler d'horreur autant qu'une nouvelle de Lovecraft…), pour le reste on voyait beaucoup trop grand : genre mensuel de 100 pages en dos carré collé, tout quadri avec couverture satiné… Sic ! Carrément irréalisable avec les moyens d'une petite association qui touchait moins de 1 000 euros de subventions annuel.

[1] Ainsi a-t-on appelé les principaux auteurs de cette revue, à savoir Howard Philips Lovecraft, Clark Ashton Smith et Robert Ervin Howard. (Note du chroniqueur)



Cyril Carau

Un entretien avec Laurent Girardon

Ce projet de revue s'appelait *Pulp Aventure* (une version reliée a même été présentée au festival du film fantastique de Gérardmer en 2004), mais étrangement le nom ne me plaisait pas des masses non plus. Bref je ne sais pas comment l'expliquer mais il manquait un truc.

Au fil des mois, j'ai senti que l'esprit s'essoufflait, que l'implication était moindre. C'était en 2004, une sale année où certains membres de l'asso ont souffert de drames personnels, de choix de vie qui les ont forcés à se remettre en question, à s'éloigner provisoirement de Céléphaïs. J'ai dû reprendre les choses en main, et recadrer énergiquement le projet de départ. C'est ma période totalitaire (rires) mais j'étais obligé de prendre des décisions radicales, en testant la fidélité et l'envie de chacun. J'ai mis donc *Pulp Aventure* au placard, en faisant table rase sur tout ce qui avait été entrepris jusque là.

Malgré ce revirement, tous les illustrateurs pionniers de l'association m'ont suivi : Amar Djouad, Vincent Minck, Paul Salomone (qui nous avait rejoints entretemps), Vincent Partel et Thomas Balard. Le premier prototype de *Black Mamba* (ce nom vient bien de l'héroïne du film Kill Bill de Tarantino) apparut fin 2004, avec pas mal de réajustements à la clé. Déjà, un cahier intérieur réduit à 68 pages, essentiellement en noir et blanc. Puis le format, 18 cm sur 25 cm, qui soit dit en passant, correspondait aux côtes du mythique *Weird Tales*. Enfin, le choix des piques métal, bien moins onéreux que le dos carré collé.

Côté recrues, pas mal de changements avec l'arrivée de nouvelles têtes. Dédé, un pote de Vincent Partel (intronisé directeur artistique entre-temps jusqu'au numéro 3 qui marquera la fin de notre collaboration) qui venait d'achever une formation en PAO, s'attela à la maquette. Nous payâmes les services d'un webmaster pour le site Internet (celui que l'on a actuellement et qui se fait vieux...). Nous essayions de nous professionnaliser, de faire les choses de A à Z, de voir à moyen/long terme en planifiant le futur pour ne pas lancer un projet bancal promis à se casser la gueule au bout de deux numéros… De mon côté, je quêtais activement pour trouver des financements, surtout qu'à cette époque ma situation personnelle n'était pas florissante. Au R.M.I., je faisais tout pour lier projet professionnel et démarrage de la revue. Entre Boutiques de Gestion, réunions ANPE Spectacle et Culture, ACEGAA, Bilans de compétences, etc. J'ai pas mal écumé de cette situation délicate où tes interlocuteurs te prennent pour un dingue à vouloir monter une revue culturelle. (J'espère leur avoir donner tort depuis…)

Le lancement d'un numéro pilote (48 pages), destiné à tâter le terrain fut rapidement décidé. Comme nous avions les nouvelles et la BD du *Pulp Aventure*, nous avons adapté une partie du contenu au nouveau projet. Cela a été un bon test, les échos furent assez favorables, autant pour le public que chez les auteurs qui s'étaient imaginés *Black Mamba* comme un fanzine de plus... Ce côté semi-pro (qualité de l'impression, souci de diffusion et de distribution malgré des ressources humaines bénévoles), c'est notre marque de fabrique. Au départ d'ailleurs, pas mal d'auteurs, d'acteurs de l'édition se sont montrés méfiants, sinon réticents à *Black Mamba*. Il a fallu entreprendre de grosses manœuvres de démarchage, que ce soit pour les nouvelles ou les bandes dessinées, les points de ventes en librairies, effaçant pas mal de refus de personnes considérant l'entreprise comme « mort-née ». Il faut dire que personne ne nous connaissait, nous une bande de jeunes sudistes aux dents longues et le milieu est - tu le sais très bien - assez conservateur de nature. Je me souviens d'une rencontre dans un café à Aix-en-Provence avec un des responsables de la revue *Faeries*. Limite ne nous disait-il pas de laisser tomber de suite…

Certains, au contraire, ont adhéré immédiatement à la revue, sa ligne, ses ambitions (message spécial à Christophe de la librairie *Les 4 chemins* à Lille qui a fait tout son possible pour créer un buzz positif avec ses habitués.) Et puis il y a des rencontres formidables… J'en cite deux : la première avec Marion Mazauric, éditrice du *Diable Vauvert*. Je me souviens que l'on s'est pointé un matin à La Laune, le siège de la maison à Vauvert près de Nîmes, et que l'on a blablaté des heures entières sur l'édition avec l'équipe du *Diable*. Marion nous a aidés dès le départ, en finançant des encarts publicitaires pour montrer qu'elle adhérait et encourageait notre aventure. C'était important pour une

petite structure comme la nôtre, et cela a surmultiplié la motivation. Sans compter aussi les coups de pouce sur les participations aux festivals comme le salon du livre de Paris, le salon de la jeunesse à Montreuil ou la Comédie du Livre à Montpellier. Autant de visibilité pour la revue.

La deuxième rencontre, c'est avec Léa Silhol, à Montpellier, rue Saint-Guilhem où à l'époque résidaient les regrettées éditions de l'*Oxymore*. Léa s'est montrée adorable pour nous accueillir, et affable de petits conseils pour monter et gérer une revue. Des mises en garde qui m'ont servi pour la suite. Et puis c'était aussi notre première rencontre avec l'ami Sire Cédric, qui s'occupait à l'époque de la PAO de l'*Oxymore*. Je regrette juste qu'à la suite de la chute des éditions montpelliéraines, je n'ai eu plus aucun contact avec Léa. Dommage…

Et puis le projet a plu aux institutionnels culturels de notre commune, très fans de BD (le salon européen de la BD à Nîmes), qui ont commencé à nous soutenir plus activement. Cela s'est traduit par l'octroi de subventions locales, puis départementales, d'aides aux projets jeunes, etc.

C'est aussi à cette époque que Paul Salomone a émis l'idée d'élaborer avec l'asso des ateliers de bande dessinée clés en main, qui enseigneraient autant le scénario que le dessin. Notre statut de structure associative est idéal pour ce genre d'interventions, que cela soit en milieu scolaire ou en médiathèques (cela fait trois ans maintenant que nous donnons des cours de BD à la médiathèque Emile Cazelles, avec laquelle nous participons aussi à des animations comme les RDV de la bande dessinée en novembre.) Et puis une partie des rémunérations de ces ateliers nous permettent d'aider au financement de la revue. C'est comme cela que nous fonctionnons depuis le début, en divisant nos ressources de la sorte : le fruit des ventes directes et abonnements, le fruit des ateliers et le fruit des subventions culturelles.

Je l'ai dit plus haut, nous avons toujours voulu faire les choses dans l'ordre, en planifiant notre évolution sur des bases saines et dans une politique de développement logique. Les évolutions physiques autant que de contenance de *Black Mamba* sont passées par des étapes murement réfléchies. Citons le passage à la couleur, le tirage supérieur à 1 000 exemplaires, le changement de format (à partir du n° 6), la rencontre avec la maquettiste Sonja qui a repris tout le squelette de la revue à partir du n° 4, le passage du bimestriel au trimestriel (2006), le compromis rédactionnel entre auteurs en devenir et auteurs installés (2007)…

Côté humain, relationnel, j'avoue qu'il y a eu pas mal de *clashes*, liés le plus fréquemment à des questions d'orgueil, d'égo artistique, de divergences d'opinions ou de stratégies. Néanmoins, nous avons toujours fait passer l'intérêt de la revue avant les conflits internes. Des membres sont partis, d'autres sont arrivés, la roue tourne pour les uns et pour les autres, c'est la vie et je ne regarde jamais dans le rétroviseur.

Aujourd'hui, nous suivons un schéma qui nous convient depuis deux ou trois numéros, qui est aussi adapté à notre budget pour un équilibre financier. quatre numéros par an, avec quatre nouvelles illustrées, deux BD en one shot, un dossier thématique, un portrait, une interview et une volée de chroniques, c'est bien. Nous gérons nous-mêmes la maquette ; nous sommes deux permanents aux manettes de la revue (Thomas Balard, directeur artistique et co-maquettiste et moi-même, rédacteur en chef, directeur de publication, maquettiste et administrateur de l'association.) Par contre j'ai dû tout apprendre de ce « métier », sur le tas ou devant le fait accompli de questions dont je devais trouver forcément les réponses. « Ah, faut un ISSN, et un ISBN aussi ; dites les gars, comment fait-on pour obtenir un Code Barres d'après vous ? Le Dépôt Légal, ah, non je ne savais pas… Quezako ? » Bref beaucoup d'aléas administratifs au début, j'ai dû aller à la pêche à l'info, et beaucoup me documenter en fouinant sur le net. Directeur de publication, cela ne veut rien dire au niveau qui est le nôtre. En micro-structure, bénévole, tu multiplies les tâches, tu ne peux pas te contenter d'un poste nominatif.

Sinon, une vingtaine de collaborateurs d'horizons différents interviennent trimestriellement. L'ami

Cyril Carau

Un entretien avec Laurent Girardon

Jacques Fuentealba donne beaucoup de son temps à la revue. Jacques est notre correcteur, il écrit aussi beaucoup de chroniques, d'articles, fait pas mal de traductions et s'occupe de la diffusion sur Paris. Au niveau décisionnel, nous sommes une poigné au comité de lecture à choisir les nouvelles publiées. Les choix finaux se font sur des critères particuliers. *Black Mamba* est une revue populaire, nous cherchons d'abord des textes écrits pour divertir le lecteur.

Pour les bandes dessinées et les illustrateurs, c'est très différent des auteurs de nouvelles dont ont reçoit les textes à foison. L'approche est différente, les BD sont rarement des commandes, car techniquement c'est très long de créer une histoire courte. Le plus souvent, Tom et moi-même allons à la pêche au talent, en écumant forums, sites d'auteurs. J'adore cela d'ailleurs ; découvrir des auteurs de l'ombre, et c'est une vocation première dans notre ligne : participer à l'éclosion de nouveaux talents. Et nous ne sommes pas peu fiers de certaines trouvailles comme Raphaël B., Eric Henninot, Damien Venzi… qui ont tous signé chez des éditeurs aujourd'hui. Sans compter Élodie Marze, qui vient de rafler le prix Art & Fact 2009 pour la meilleure illustration parue dans un prozine (*Sense of Wonder 2.0* de Laurent Queyssi)

L'avenir de *Black Mamba* ? Déjà, faire tout pour qu'il en ait un, d'avenir. Nous faisons beaucoup d'efforts personnels pour faire vivre cette revue. Si tu veux que cela marche, il est hors de question de faire les choses « à moitié ». L'implication doit être totale. Aujourd'hui c'est un travail qui, combiné à nos activités de scénaristes, dessinateurs, animateurs d'ateliers nous prend, avec Thomas, un plein temps. La prochaine étape, nous la concevons par une meilleure diffusion en librairies. Il se peut que cela passe par une collaboration avec un éditeur tiers. J'ai fait des approches dans ce sens auprès d'éditeurs ouverts à un partenariat mais c'est un travail de longue haleine, il s'agit de garder notre identité tout en gardant à l'esprit qu'on perdra forcément une partie de notre liberté…

Illustration de Amar Djouad, *Black Mamba n°1*

C.C. : Tu es aussi un auteur, sous le pseudonyme de Freddy Cash, auteur de nouvelles et surtout de scénarios de BD. Je me souviens de certains textes assez engagés comme *Ils arrivèrent* ou la BD *le jour d'avant*. Comment abordes-tu l'écriture ? Ton travail en collaboration, tes sources d'inspiration…

L.G. : J'ai commencé à « vouloir » écrire à un âge avancé, 26 ans, poussé par les camarades illustrateurs de Céléphaïs qui trouvaient que j'avais de bonnes idées d'histoires. Avant cela, j'étais surtout grand lecteur de littératures de genres, surtout polar et fantastique. J'aime la littérature *pulp*, les nouvelles à chute, celles qui font de l'effet au lecteur qui se dit au mot fin « Merde, me suis fait avoir ! » Tu comprendras que je suis fan de Robert Bloch, Fredric Brown, Richard Matheson, R.E. Howard, H.P Lovecraft, William Irish et mille autres.

Les premiers gribouillages de Freddy Cash sont donc nés en 2002. Ma première nouvelle,

si je me souviens bien, fut *Route 49*, un *road-movie* meurtrier utilisant la vielle recette de l'arroseur arrosé… et publié dans le pilote de *Black Mamba* (Bonjour le copinage !). J'écrivais par plaisir, axant davantage sur l'impact de mes chutes que sur le style ou la forme de mes récits. J'ai pas mal écrit de nouvelles entre 2003 et 2004, et placé quelques textes sur des sites (Anice Fiction, Néophyction…) et dans quelques revues. Je me suis vite essoufflé et lassé du microcosme du fanzinat, assez conservateur et didactique. Et puis, à force de côtoyer des illustrateurs, mon écriture plutôt visuelle s'est naturellement orientée vers le média BD. Mon premier scénario BD, je pense que c'est *Cas de conscience*, justement adaptée d'une de mes premières nouvelles et dessinée par Vincent Partel. Un fiasco avec le recul, avec un découpage affreux.

Depuis, j'ai effectué une formation de scénariste dans le cinéma qui m'a bien servi à m'affirmer dans le média BD. Ma technique est assez fidèle à celle qu'utilisent des scénaristes comme Arleston, le père de *Lanfeust*. Un tableau composé de trois colonnes : la première pour la numérotation des vignettes, la deuxième pour la description de l'action en arborant plans et angles de vue, la troisième pour les dialogues.

Pour présenter un projet à un dessinateur ou à un éditeur, je rédige pitch, synopsis, description, rôle, évolution des personnages principaux et séquencier. J'aime aussi participer au story-board avec le dessinateur. Je me documente énormément pour mes projets BD, car j'aime mêler faits historiques réels et fiction. Je le dis régulièrement à mes élèves en ateliers : « Les recherches documentaires, c'est 50% du métier de scénariste ». Cela compense avec l'irrationnel de l'idée, l'imagination, tellement arbitraire et propre à chacun. Sinon, pour la méthodologie, je suis adepte du schéma narratif de Joseph Campbell, *Le voyage de Héros* qui a fait ses preuves et que l'on peut utiliser autant en littérature qu'en continuité dialoguée. N'oublions pas que George Lucas a construit le multivers de *Star Wars* sur ce modèle ! D'autres références comme Lavandier, Propp, J.M. Roth, Leger ou Duc m'aident aussi beaucoup.

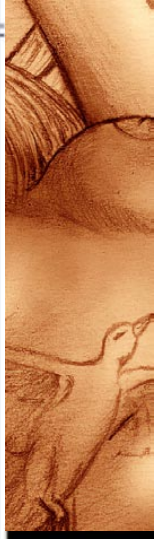
Des textes engagés, dis-tu ? C'est marrant, je ne m'étais jamais fait cette réflexion. Il est vrai que la lecture de *Ils arrivèrent* fait penser au conflit irakien, que la BD *Le jour d'avant* fait référence à des questions religieuses. Alors oui, peut-être, que je joue de la provocation… Mais je me considère avant tout comme un scénariste populaire, dont l'essence même de l'histoire sert au divertissement.

J'ai beaucoup de projets d'albums, de séries mais aucun n'a encore abouti chez un éditeur. En ce moment je travaille sur divers projets de genre fantastique, proches des univers de Lovecraft. Il est possible qu'un *one shot* de quelques pages sorte dans la revue d'ici quelques mois. Sinon, une courte histoire SF en trois planches devrait être publiée dans *Lanfeust Mag*, sûrement dans un numéro d'été. Mais je suis patient, c'est comme *Black Mamba*, faut s'accrocher pour réussir.

C.C : Merci pour cet entretien, bonne continuation à toi et longue vie à *Black Mamba*.

Nanobots

Texte : Nicolas Villain
Illustration : Cyril Carau



Nanobots

Nicolas Villain

Franck contemplait la femme allongée nue à ses côtés.

Sa beauté contrastait avec cette chambre où flottait une odeur de bois rance. Il admirait le grain fin de cette peau et sa blancheur que lui auraient enviée les femmes de la Renaissance.

— C'est étrange, vous ne trouvez pas ? Le tatouage a toujours eu une valeur symbolique. Autrefois, il était un vecteur d'intégration sociale ou au contraire le reflet d'un esprit marginal, mais aujourd'hui ?

Le pistolet à sutures émit un « clac » et l'homme serra les dents.

Franck avait posé un doigt sur le ventre de la femme et le faisait aller et revenir comme s'il dessinait d'une plume légère.

C'est ainsi qu'apparurent de petites particules sombres qui vinrent se presser contre le nombril de la femme. Franck avait déjà entendu parler des nanotatouages mais il n'avait encore jamais eu l'occasion d'en admirer.

Les nanobots se regroupèrent en agrégat, semblant venir des profondeurs de la peau. Ils se mirent bientôt à tournoyer, pareil à un ouragan, comme s'ils cherchaient la forme adéquate, puis, finalement, prirent l'apparence d'un oiseau.

Le tatoueur n'avait pas répondu. Il était habitué à ce que ses clients parlent pour oublier la douleur et puis il ne comprenait pas bien le discours de l'homme. Il se sentait bien loin de ces réflexions qui l'ennuyaient quelque peu.

L'homme reprit :

— C'est vrai, aujourd'hui tout le monde s'en fout. Le tatouage est un effet de mode. Le tatouage s'est démystifié de lui-même. Pour les gens, plus rien n'a d'importance. Ils ne font que consommer.

CLAC.

Étouffement de douleur.

— Vous savez, je pense que le tatouage reflète la conscience de la société. Il dénonce secrètement l'esprit d'une époque. Il révèle le rapport qu'ont les gens avec les choses.

La femme l'observait avec un petit sourire au coin des lèvres. Elle semblait attendrie par l'innocence de cet inconnu.

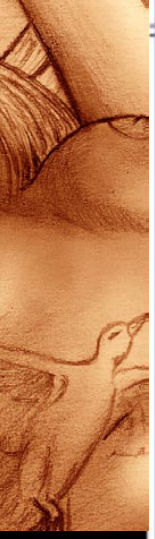
En lui rendant son regard, il la trouva plutôt belle, même si quelque chose d'à peine perceptible dans ses yeux trahissait sa normalité.

L'oiseau-bots se dirigea lentement vers le visage de sa porteuse comme une réponse inconsciente de cette dernière. Il rétrécissait au fur et à mesure, donnant l'illusion de s'envoler dans la pâle pureté de la peau.

Le tatoueur était un homme grand, de solide carrure et sa longue barbe lui donnait l'allure d'un viking.

Il parlait très peu mais avait appris en exerçant son commerce à relancer les discussions par des phrases simples. Bien souvent une question suffisait, il savait depuis longtemps que la plupart des gens n'attendaient que leur tour pour parler.

— Pourquoi vous faites-vous nanotatouer alors ?



CLAC.

L'homme parut excité par la question et s'empressa de répondre.

— Je me fais nanotatouer parce que je sais qu'au moins, je serai toujours en accord avec mon tatouage.

Il s'arrêta un instant puis reprit :

— Ou plutôt, ils seront toujours en accord avec moi. J'ai réfléchi longtemps avant de prendre ma décision, vous savez. Je pense que s'ils prennent une signification, je ne les regretterai jamais. Je veux leur donner une valeur, vous comprenez ? (Puis sans attendre une réponse, il ajouta d'une voix plus basse :) je veux être un homme de convictions.

CLAC.

L'homme marqua une pause avant de continuer son monologue.

— Je trouve ça fascinant. Les nanobots prennent la forme et l'emplacement qu'ils désirent suivant mon état d'esprit, c'est bien cela ?

— Sauf là où je vous insère les sutures magnétiques. Ça délimite la zone. Ça vous permet de continuer à avoir une vie professionnelle si vous voyez ce que je veux dire.

L'oiseau passa sur la poitrine de la femme avant de disparaître dans un bref éclair au niveau des sutures de son cou.

Franck fut fasciné. À cet instant, il sut qu'il se ferait un jour nanotatouer. Cette femme banale était devenue une œuvre d'art ; un tableau vivant de pensées et de technologies.

La pièce sentait l'alcool. Une forte odeur que l'homme détestait. Elle lui rappelait les hôpitaux et la souffrance en générale. Sur les murs du salon de tatouage, des tags aussi incompréhensibles qu'immenses, parsemés de photos encadrées à la va-vite de tatouages sur de la chair encore rougie. Des enceintes cachées dans le coin des murs, se dégageait une musique hybride, entre le métal et l'électro.

CLAC.

Un grincement s'échappa d'entre les dents serrées de l'homme. La pose des sutures brûlait atrocement.

— Il y en a encore beaucoup ? demanda-t-il.

— Je termine pour les implants sutures, répondit le viking avec un ton de mépris.

Sur quoi, il pensa : Ah ! ça parle beaucoup et ça joue les durs.

L'oiseau symbolisait la liberté. Il avait tout de suite saisi. Il n'y aurait pas de lendemain, elle s'envolerait loin de lui comme cet oiseau qui avait déployé ses ailes. Après tout, c'était mieux ainsi. Ils se regardèrent un moment, la tête posée sur l'oreiller, avant qu'elle ne ferme les paupières. Il avait senti que dans d'autres circonstances, il aurait pu l'aimer.

CLAC.

— Voilà. Maintenant, il ne reste plus qu'à vous implanter les nanorobots.

Le tatoueur reposa le pistolet à sutures pour prendre une grosse seringue métallique.

Le viking s'approcha et serra les lanières de cuir qui retenaient les poignées et les chevilles de l'homme.

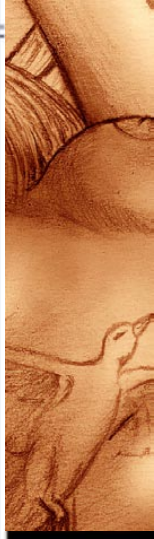
Attaché de cette manière, celui-ci se sentit comme un condamné sur la chaise électrique.

— Comment vous appelez-vous ? demanda le viking.

— Franck, répondit l'homme qui avait arrêté de parler et qui transpirait à grosses gouttes.

Il s'attendait à ce qu'à tout moment on lui pose une éponge humide et un bonnet de cuir avant d'envoyer le jus.

— Vous êtes prêt, Franck ?



L'homme prit une grande respiration puis demanda :

— Je peux les voir ?

Le tatoueur fut surpris par la requête.

— Vous savez ce que l'on dit ?

— Que tous ceux qui les ont vus ont changé d'avis ?

Le viking opina.

— Je vous ai signé une décharge. Dans tous les cas, même si je refuse, je veux que vous alliez jusqu'au bout, d'accord ?

Le tatoueur viking resta le regard vide à trifouiller sa barbe crépue. Décidément, il ne comprenait pas cet homme.

— Comme vous voulez, finit-il par lâcher.

Le tatoueur fit une grimace puis dévissa la grosse seringue nickelée. Il fit tomber deux trois billes sombres sur la table.

Ils attendirent quelques secondes et les microbilles se mirent à vibrer. Lentement, de petites pattes leur poussèrent jusqu'à ce qu'elles prennent la forme de minuscules araignées de métal liquide. Elles s'approchèrent les unes des autres, fusionnèrent en une plus grosse qui fit quelques pas avant de mourir et de retomber en une vulgaire flaque grisâtre.

Franck se contracta sur son siège.

Le tatoueur prit la seringue et l'approcha de l'homme.

— Vous n'allez pas me croire commença-t-il, mais…

— Monsieur. S'il vous plait, répliqua le tatoueur viking.

L'aiguille traversa la chair et les nanobots pénétrèrent un à un sous la peau. Ils glissèrent dans les veines du bras jusqu'à disparaître.

— Ne bougez pas.

L'homme se débattait et hurlait comme un fou furieux. Dans ses yeux, la folie gagnait peu à peu.

— C'est bientôt fini.

Franck émit un dernier cri avant de s'évanouir.

— Monsieur ?

Franck ouvrit lentement les paupières.

— C'est terminé. Les nanobots n'apparaîtront que dans quelques jours, le temps qu'ils s'imprègnent de votre personnalité, qu'ils se mettent en relation avec votre esprit.

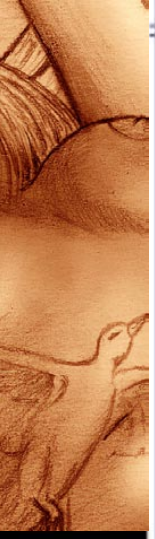
— Merci, avait-il répondu le regard perdu, puis il était parti.

C'était arrivé comme ça. Une aventure avec une inconnue puis un passage chez Viking-tatoo. Aujourd'hui, une nouvelle vie s'offrait à lui. Il se sentait neuf et fort, comme enrichi par son nanotatouage. Celui-ci semblait lui apporter toute la confiance dont il avait toujours manqué. Il était devenu unique.

Pour lui, les nanobots représentaient sa conscience. Une conscience de lui-même à fleur de peau.

La première fois qu'ils étaient apparus, il venait de rentrer du travail, s'était posé sur le sofa et songeait, dans la chaleur de son foyer, aux futures vacances d'hiver. Il irait skier. Il dévalerait les montagnes en slalomant. Il imaginait déjà le craquement de la neige sous ses pas qu'il n'avait pas entendu depuis si longtemps. Cette perspective l'enchantait. Il aurait fait éclater sa joie si son éducation ne l'avait pas bridé ; comme un implant dans son esprit régulant ses émotions. Par la fenêtre, il pouvait observer une lumière diffuse s'étaler sur la plaine. Il faisait une fraîcheur parfaite, comme si en ce soir d'hiver, le monde redevenait vierge. Quelques flaques d'eau miroitaient et le ciel était recouvert d'un crêpe de nuages orangés qui se déchiraient avec poésie.

Soudain, il les avait sentis. Alors qu'il n'y pensait plus, quelque chose se mit à grouiller sur son ventre. Il déboutonna sa chemise et aperçut les nanobots représentant un décor de montagnes



enveloppées dans la brume.

Il fut émerveillé. Il était devenu un homme écran, un être au pouvoir de faire apparaître ses pensées. Les nanobots hurlaient silencieusement pour lui.

Il était heureux et tout se passa ainsi un temps.

Jambes, épaule, tête.

Respiration rauque. Regard fixe. Sueur.

L'impact n'avait duré qu'un instant mais le bruit des pneus retentissaient encore dans son crâne. La gomme avait laissé une trace sale sur le bitume, une fumée se dégageait des pneus et l'odeur du caoutchouc lui brûla les narines. La carrosserie avait fauché les jambes en premier, l'épaule avait tapé et le crâne s'était fracassé sur le pare-brise en le fissurant.

Jambes, épaule, tête.

Il revoyait parfaitement la scène. L'impact avait été d'une violence extrême. Respiration rauque et regard fixe. Sueur.

Les pneus hurlaient encore dans son esprit. La scène se répétait sans cesse. Nettement, il pouvait se rappeler du visage de l'homme prenant une forme étrange. Le sang avait giclé sur le pare-brise.

Jambes, épaule, tête.

Jambes, épaule, tête.

Puis le corps s'était littéralement envolé pour retomber, dans quelques roulés-boulés, plusieurs mètres plus loin.

La réalité était fracassante. Elle l'avait sorti de sa léthargie avec une brutalité sans nom. Il ne pouvait plus faire marche arrière. Il venait d'écraser quelqu'un.

Jambes, épaule, tête.

Les pneus hurlaient de souffrance dans son esprit.

La scène se répétait sans cesse.

Il ne sut jamais qui avait été cet homme, ni pourquoi il avait enfoncé la pédale et avait fui. Peut-être était-ce la seule solution qu'il avait trouvée ?

Sous sa chemise, les nanobots répétèrent la scène durant des semaines.

Ils ne bougeaient plus depuis quelques jours ; ils s'agglutinaient autour de son cou, formant une écharpe d'encre. Sa conscience le boudait.

Puis vint un jour où il dut faire un compte-rendu sur les défauts de conceptions des derniers modèles de véhicules ainsi que leurs conséquences lors d'accidents. C'était un doux après-midi de printemps, le soleil peignait les nuages et l'air était chargé d'une tiédeur agréable. Mais Franck n'était pas dans cet état d'esprit. Pour lui, rien n'était plus sombre que ces derniers jours. Il s'était mis à boire et il maudissait depuis quelques temps son écharpe-bots qui était comme une corde autour de son cou.

Franck avait voulu refuser de prendre part à la conférence, mais son patron ne comprenant pas les explications plutôt floues qu'il donnait, lui avait tapé sur l'épaule avec un sourire en déclarant :

— Vous serez parfait.

Le jour de la conférence, Franck prit place devant l'assemblée. Jusque là, les discussions avaient eu pour objet de comparer les frais de justice et les conséquences sur l'image de marque, avec les coûts des rappels de véhicules. Franck, lui, était venu pour insister sur le facteur humain mais il sentait les nanobots se réveiller dans son cou. Il commença par exposer les statistiques concernant les risques encourus après telle ou telle panne. Puis, alors qu'il avait prononcé le mot « accident », il sentit naître un profond malaise. Sa vue se brouilla et sa propre voix lui apparut soudain lointaine.

Les nanobots dirigés par son inconscient se mirent à le brûler violement.

Il toussota.

Il étouffait.

— Ça va, Franck ? demanda son supérieur.

Ses mains se jetèrent sur son cou. Ses veines apparurent sur son front, puis il tomba à genoux. Un hurlement viscéral jaillit d'entre ses lèvres déformées.

Les sutures de son cou sautèrent une à une. Il se mit à crier : « Enlevez-les moi ! Enlevez-les moi ! » en se déchirant les joues avec les ongles. Ses doigts formèrent de longues tranchées dans la chair. Tout le monde fut pétrifié. Peu à peu, les nanobots envahirent son visage. Tandis qu'il se mutilait pour oublier la douleur, ils s'assemblèrent sur son front pour former le mot « meurtre ». Franck se débattait toujours mais ils investirent ses yeux jusqu'à les emplir. Ses collègues qui s'étaient groupés près de lui eurent un mouvement de recul et de dégoût devant ce qui avait été un visage et qui n'était plus qu'un amas de chair ensanglantée aux pupilles sombres.

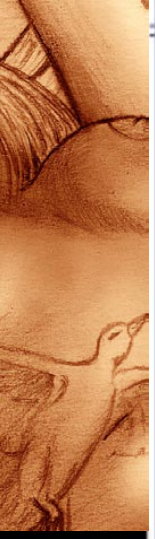
Franck s'arrêta soudain de hurler, laissant retomber l'horreur autour de lui. Ses yeux noirs fixèrent le vide. Son regard refléta un instant son état d'esprit ou la couleur de son âme. Quand il tomba à terre, les nanobots sortirent par les paupières. Ils avaient choisi les yeux pour se rassembler comme pour signifier: « Nous savons, nous avons tout vu ». Franck, en désaccord avec sa conscience, n'avait pu empêcher les nanobots de s'extraire de lui. Lui qui n'était pas comme ceux qui se moquaient de tout, avait été victime de l'ironie du sort : À force d'accorder trop de valeur à une chose, elle avait finit par prendre vie.

Les nanobots moururent quelques instants plus tard dans une flaque absurde de métal.

Il n'y eut jamais de cas similaire.

Nicolas Villain

Nanobots



Nicolas Villain

Nanobots

Questions à **Nicolas Villain**, auteur de *Nanobots*

Ses photos : http://www.flickr.com/photos/nigan/

Quelles sont tes motivations, sources d'inspiration principales pour écrire ?

Mes sources viennent principalement de la science. Je suis fasciné par la mécanique quantique et tout ce qui remet en cause notre perception de la réalité. Je trouve le monde plus incroyable que la science-fiction. Cette dernière n'est que le fruit de l'imagination d'un cerveau humain et donc limitée. Lorsque l'on commence à creuser, on s'aperçoit que la vie et l'univers sont d'une beauté complexe inimaginable. Cependant, la plupart des gens s'en moquent et passent à côté d'un savoir qui me semble pourtant essentiel : comment pouvons-nous vivre dans un monde sans essayer de le comprendre ?

Je m'inspire aussi de tout ce que je peux lire, entendre et voir. J'essaye de m'ouvrir à divers domaines et de me rappeler que le secret est dans le mélange des genres.

Ma motivation principale est de faire passer un message. Écrire des histoires pour écrire des histoires ne m'intéresse pas. Je veux, à mon échelle, tenter de contribuer à l'évolution des consciences.

Quelle est ta méthode, ton mode opératoire pour écrire ?

J'essaye de vivre ma vie le plus librement possible en essayant d'accorder mes actes avec mes convictions. Cela me pousse sur le chemin de la réflexion. Puis, je renvoie mes pensées dans la partie inconsciente pour que le tout mûrisse. Quelques temps après, un début d'histoire jaillit tout seul.

L'univers, le thème de ce texte t'est-il familier ?

Le thème de ce texte m'est effectivement familier. Je trouve que le tatouage est une œuvre d'art symbolique mais surtout, je suis étonné de voir à quel point il peut être utilisé suivant les époques et les civilisations, pour des causes différentes. Il faut croire que bien souvent, un changement physique est la marque d'une évolution psychologique plus profonde. Cependant, aujourd'hui, je trouve que le tatouage comme effet de mode dénonce aussi la superficialité de notre monde moderne. Le tatouage devient un paradoxe intéressant à étudier.

Quel progrès scientifique (thème souvent abordé dans la SF) l'homme est-il le plus près de réaliser, selon toi ?

Je ne sais pas vraiment. Je pense que nous sommes à la veille d'un aboutissement de connaissances multiples, sur le cerveau, sur la robotique, sur la physique, et bien d'autres. Il y a trop de possibilités pour porter un point de vue. Cependant, je suis très curieux de voir ce qu'apporteront les expériences du L.H.C. (*Large Hadron Collider*)

Que t'inspire cette citation de François Rabelais : « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme. »

Je pense qu'il serait horrifié de voir ce que des multinationales peuvent faire de la science sans conscience. Ce fait est terrible car aujourd'hui, les gens ont tendance à penser que les chercheurs sont des inconscients alors que c'est bien souvent l'appropriation de leurs travaux qui est dangereuse. La puissance du savoir est bien souvent sous l'emprise du pouvoir financier ce qui est un véritable désastre.

Quels sont tes projets ou prochains défis ?

Je pense qu'à l'avenir mes textes seront plus militants parce que le monde ne tourne vraiment pas rond. Je pense qu'il va falloir que l'on s'y mette tous ensemble sans rabâcher que l'on « ne peut rien y faire » pour se dédouaner de sa propre lâcheté ou de son désespoir. Une chose est sûre : si l'on ne fait rien, les choses ne changeront pas.

Quelles seront tes prochaines sorties ou publications ?

J'ai répondu récemment à un appel à texte sur le Paludisme. Mon texte a été sélectionné, il se nomme *Destins croisés* et sera bientôt affiché sur le site : http://www.aped-palu.org/conte.php ainsi que dans un recueil mais je n'ai pas encore le titre de ce dernier.

Épilogue

À l'heure où vous lisez les dernières lignes de ce huitième numéro de la webrevue *Univers*, l'équipe d'OutreMonde, notamment ses correcteurs et ses illustrateurs, commence à œuvrer pour l'Anthologie *Pouvoirs et Puissances*, dirigée par Cyril Carau et qui sera éditée par l'association Sombres Rets.

Les textes de quatorze auteurs - Anthony Boulanger, Charlotte Bousquet, Céline Brenne, Élie Darco, Philippe Déniel, Patrick Duclos, JB Grange, François Manson, Richard Maurel, David Osmay, Thibault Scohier, Estelle Valls de Gomis, Aurélie Wellenstein et Alsem Wiseman - constitueront le coeur de cet ouvrage, le premier sur support papier à voir le jour à l'initiative d'OutreMonde.

La nouveauté que représente la préparation de ce livre nous pousse à n'envisager aucune autre publication durant le reste de l'année 2009. OutreMonde en profitera pour faire le bilan de ses quatre années et quelques mois d'existence et réfléchir aux moyens de pérennité et d'évolution de sa communauté comme de ses publications.

Nul doute que nos chemins se recroiseront bientôt, outre monde…

Élie Darco pour toute l'équipe d'OutreMonde

Crédits :

Univers VIII d'OutreMonde - Mai 2009 (revue apériodique)
http://outremonde.fr - contact@outremonde.fr

Rédacteur en chef : Cyril Carau.
Maquette : Élie Darco.
Couverture : Élie Darco.
Auteurs : Michaël Rochoy, Henri Bè, Yves-Daniel Crouzet, Philippe Déniel, E-Traym, Sophie Dabat et Nicolas Villain.
Chroniqueurs : Élie Darco, l'équipe de ForgeSonges, Didier Reboussin, Noé Gaillard et Cyril Carau.
Illustrateurs : Estelle Valls de Gomis, Guillaume Tiret, Annick D.C., Tony Patrick Szabo, Grem, Anne-Laure Daviet (Alda) et Cyril Carau.
Comité de lecture : Valérie Larouche, Élie Darco, Franck «DT» Marcadier, Jasken Omoinaosu, Philippe Goaz et Cyril Carau.
Corrections et relectures : Cyril Carau et Élie Darco.
Remerciements : Laurent Girardon, Charles Moreau, tous les membres d'OutreMonde et toutes les personnes sans qui ce numéro n'existerait pas.

Les textes et les dessins sont la propriété exclusive de leurs auteurs.

OutreMonde Univers 3 - Mai 2009
http://outremonde.fr
contact@outremonde.fr